

le libraire

Bimestriel de librairies indépendantes

postes-publications 40034260

Janvier-février 2006 • n° 32

G R A T U I T

Entrevues

Martine Desjardins
Madeleine Gagnon
Françoise Roy
Martin Page

Lectures de saison

Le grand décompte
Le hockey sans ligne rouge
Polars polaires

Libraire d'un jour

Fred Pellerin

Il était une fois...

LE CONTE

© Illustration : Stéphane Iorisch

LIBRAIRIE
PANTOUTE

MORIN
Livres • Café
Magazines • Papeterie fine

Les
Bouquinistes
LIBRAIRIE • CAFÉ

LIBRAIRIE
LE FURETEUR

Librairie
Monet

LE MONDE DU LIVRE

L'uniformisation de la diversité	11
Cycles de la saga ?	12

DES CHIFFRES ET DES LETTRES	13
-----------------------------------	----

À L'AGENDA	14
------------------	----

PORTRAIT D'ÉDITEUR

Trois-Pistoles : Victor-Lévy Beaulieu, éditeur	15
--	----

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nouveautés	16
Le libraire craque	17
Martine Desjardins : Esprit des lieux, es-tu là ?	19
Madeleine Gagnon : La guerre, et après ?	20
Françoise Roy : Le silence est d'or	21
Traversées de la nuit	22

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Nouveautés	23
Le libraire craque	24
Martin Page : L'amour en cinémascope	25
De la crasse à la croix	26
Dehors, novembre !	27

IL ÉTAIT UNE FOIS... LE CONTE

De bouche à oreille	28
Du folklore au conte	31
Libraire d'un jour : Fred Pellerin	33

ESSAI | BIOGRAPHIE

Nouveautés	36
Une autre guerre mondiale ?	38

POLAR | THRILLER | NOIR

Nouveautés Le libraire craque	39
Polars polaires : Le modèle suédois	40

SCIENCE-FICTION | FANTASTIQUE | FANTASY

Nouveautés	41
------------------	----

SPORT

Hors-jeu : Le hockey sans ligne rouge	44
---	----

PSYCHOLOGIE | PRATIQUE | BEAU LIVRE

Nouveautés	46
Le libraire craque	47

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le libraire craque	48
Nouveautés	50

BANDE DESSINÉE

Nouveautés	51
Le libraire craque	52
Dessine-moi un roman	53

DANS LA POCHE

Spécial hivernal : deux fois plus de choix !	54
--	----

968 fois merci

968, c'est le nombre de répondants à notre sondage-concours « Gagnez les 30 romans de l'automne », lancé dans *le libraire* de septembre-octobre 2005. Même dans nos rêves les plus insensés, nous n'aurions pu imaginé un pareil score. Nous espérions 400 ou 500 réponses, mais c'est à coup de dizaines, chaque jour, que les enveloppes, estampillées aux quatre coins du Québec, ont atterri sur nos bureaux. Soudainement, le passage du facteur est devenu des plus excitants : nous nous sentions comme des enfants attendant la réponse du Père Noël !

Merci de nous avoir fait part de vos commentaires et suggestions, souvent perspicaces et toujours appréciés. Nombreux furent les compliments, plus rares les critiques. Ainsi, tandis que certains aimeraient bien une version télévisée du *libraire* (!), d'autres souhaitent des sorties mensuelles ou réprouvent le format, malcommode à glisser dans un sac à main. Vos goûts, eux, vont vers les fictions (romans et nouvelles pour adultes et enfants), les biographies, les essais et les livres pratiques. Quant aux sujets dont vous aimeriez entendre parler plus souvent, la poésie, les ouvrages historiques et scientifiques et les guides de voyage font bonne figure. Citoyens du monde, vous êtes préoccupés par l'environnement et la mondialisation, et intéressés par les littératures étrangères. Amoureux du livre, vous désirez en savoir plus sur son industrie et les métiers qui y sont reliés. La liste est longue et inspirante pour le futur : nous tiendrons compte de tout et, dans la mesure du possible, dès 2006, tenterons de satisfaire vos demandes.

De quelle autre manière nous avez-vous surpris ? D'abord en affirmant éplucher plus de 50 % des pages, voire d'une couverture à l'autre, un acte « courageux » étant donné le nombre d'heures que requiert la lecture de tant d'informations! Cela démontre simplement que le livre, la littérature et la lecture sont pour vous des passions... Et puis, donnée rassurante car relevant des caractéristiques intrinsèques du *libraire*, vous avouez un net penchant pour les courtes présentations de nouveautés et les coups de cœur, à savoir les craques de nos libraires. De même, maintes fois la gratuité a-t-elle été mentionnée. On a tendance à l'oublier, parfois !

Grâce à vos réponses généreuses, nous avons donc appris à mieux vous connaître. Cela ne vous étonnera pas d'apprendre que la majorité d'entre vous lisez entre 25 et 50 livres par an, certains même plus de 50. Pour vous dont la langue maternelle est le français, cette moyenne dépasse largement celle recensée sur le territoire du Canada francophone, qui s'élève à moins de 14 livres par personne. Bravo !

Quel âge avez-vous ? Une bonne partie de nos lecteurs a entre 25 et 49 ans, mais ce sont les baby-boomers (50 à 64 ans) qui occupent le premier rang, talonnés de près par les 65 ans et plus. À ce sujet, quelques-uns de ces fringants lettrés ont fait remarquer, à juste titre d'ailleurs, que nous avions omis la situation d'emploi « Retraité(e) ». *Mea culpa* : l'erreur est humaine, et loin de nous l'idée de ne pas reconnaître votre statut de grands lecteurs, dont nous avons pleinement conscience. En terminant, sachez que vous appréciez *le libraire* pour de multiples raisons, notamment la découverte de nouveaux auteurs et des récentes parutions, l'abondance de ses choix de lectures, sa mise en page, la qualité de sa langue, son expertise et sa liberté d'expression.

En parlant d'auteurs, je termine ce mot avec la cerise sur le *sundae* : l'annonce des noms des lauréats du concours qui, précisons-le, n'aurait pas été possible sans l'aimable collaboration des maisons d'édition. À notre lectorat, aux participants et aux chanceux ayant remporté des livres, des chèques-cadeaux et des abonnements, le libraire vous dit 968 fois merci. Bonne lecture !

LES 30 ROMANS DE L'AUTOMNE 2005 (15 QUÉBÉCOIS, 15 ÉTRANGERS)
Hélène Longval (Chicoutimi)

CHÈQUE-CADEAU DE 30 \$
Michelle Amiot (Longueuil) - **Ghislain Bélanger** (Québec) - **Gilles Boulais** (Trois-Rivières) - **G. H. Bonneau** (La Malbaie) - **Pierrette Denault** (Sherbrooke) - **Angèle Dion** (Québec) - **Michaël Lachance** (Québec) - **Mireille Langevin** (Montréal) - **Christine Martel** (Alma) - **Hélène B. Savard** (Pohénégamook)

ABONNEMENT D'UN AN
Lise Abel (Québec) - **Hélène Arsenault** (Jonquière) - **Roland Baril** (Fortierville) - **Marilou Bernier** (Sainte-Thérèse) - **Micheline Blanchette** (Saint-Eustache) - **Marlène Brisson** (Baie-Saint-Paul) - **Micheline Dumais** (Trois-Rivières) - **Diane Dumontet** (Chomedey-Laval) - **Marie-Jeanne Gagné** (Saint-Lambert-de-Lauzon) - **Rhéal Goyette** (Gatineau) - **Nancy Harrison** (Québec) - **Caroline Jacques** (Stoneham) - **Micheline Lacoste** (Sainte-Thérèse) - **Valérie Lapointe** (Terrebonne) - **Serge Leclerc** (Terrebonne) - **Hélène Legault** (La Plaine) - **Claire Lévesque** (Québec) - **Valérie Martin** (Longueuil) - **Rémi Mongeau** (Montréal) - **Pierre Nicole** (Joliette) - **Denise Paquin** (Laval) - **Anne-Marie Pépin** (Montréal) - **Julie Pineault** (Longueuil) - **Michelle Sauvageau** (Trois-Rivières) - **Jean-Marie Talbot** (Saint-Laurent) - **Annie Giasson-Trépanier** (Le Bic) - **Diane Poisson** (Trois-Rivières) - **Carole Vandal** (Saint-Séverin) - **Lorraine Gosselin** (Montmagny) - **Kathleen Wynd** (Montréal)



Hélène Simard a, pendant plusieurs années, travaillé sur le plancher des... librairies. Toute jeune, elle voulait devenir vétérinaire. Nostalgique des années 70 et 80 (de Abba, Kiss et Eurhythmics, mais pas des shorts Adidas), elle aime les biscuits, les sapins de Noël et ses deux chats.

L'uniformisation de la diversité



À Paris, en octobre dernier, dans le cadre de la 33^e Conférence Générale de l'UNESCO, les États membres de l'organisation ont voté pour l'adoption le projet de Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, malgré l'opposition féroce et intéressée des États-Unis. Cette annonce représente l'aboutissement d'âpres négociations amorcées deux ans plus tôt et consacre en droit international la légitimité des politiques culturelles.

Il y a de quoi se réjouir, surtout pour les citoyens de nations dont la culture est menacée par l'hégémonie économique et idéologique des États-Unis, dont les principes néolibéraux (entendons désormais ce terme comme le synonyme politiquement correct d'hyper-capitaliste) sous-entendent que la culture et ses produits ne sont que des objets de consommation au même titre que n'importe quel hamburger.

Il y a de quoi se réjouir, surtout pour ceux et celles qui, au contraire du néolibéral moyen, croient que la culture a une importance supérieure à la seule valeur commerciale de ses supports, qu'elle est un vecteur d'identité, de valeur et de sens que les nations sont en droit de protéger par des politiques culturelles dignes de ce nom, voire de soustraire aux accords de commerce internationaux.

Il a de quoi se réjouir pour nous, au Québec et au Canada, puisque nos deux instances gouvernementales étaient représentées dans la Ville Lumière et, qu'à moins d'un empêchement majeur, cette convention devrait avoir bientôt force de loi chez nous.

Et pourtant...

Et pourtant, il m'apparaît paradoxal de voir notre administration provinciale clamer haut et fort sur la scène internationale l'importance des arts et de la culture dans la constitution de la nation... et tergiverser quand vient le temps d'investir les sommes indispensables à la préservation et au développement de ce bien commun essentiel. Il m'apparaît paradoxal de constater l'inaction ou les attermolements de nos gouvernements dans des dossiers comme la stagnation des budgets du Conseil des Arts et lettres du Québec et de la Société de développement des entreprises culturelles ; la situation lamentable des bibliothèques scolaires ; ou la concentration dans le domaine de la vente au détail du livre, de sa diffusion et même de son édition.

Dans le cas de l'acquisition du groupe Sogides par Quebecor Media cet automne, le mandat du Bureau de la concurrence, par exemple, n'allait pas plus loin que la vérification de l'existence de débouchés alternatifs pour les écrivains qui pratiqueraient des genres qui risquent d'être abandonnés par l'Empire lors d'une éventuelle — voire inévitable — rationalisation : c'est-à-dire le considérable fonds littéraire de l'Hexagone et de VLB Éditeur, par exemple, dont la rentabilité ne correspond vraisemblablement pas aux attentes des actionnaires de Quebecor. En d'autres termes, s'il existe d'autres maisons qui peuvent assumer le rôle de propagateur de culture non commerciale auquel le consortium serait réfractaire, l'État ne voit aucune raison de lui refuser son imprimatur. Quitte à voir une part du patrimoine littéraire dilapidé. Quitte à ce que l'amateur de poésie et de littérature voit l'offre pour le moment diversifiée l'être de moins en moins sur les rayons des librairies, dont déjà une sur six appartient à l'Empire. Il pourrait d'ailleurs voir cette diversité rétrécir au fil des ans comme peau de chagrin.

En d'autres termes, s'il existe d'autres maisons qui peuvent assumer le rôle de propagateur de culture non commerciale auquel le consortium serait réfractaire, l'État ne voit aucune raison de lui refuser son *imprimatur*. Quitte à voir une part du patrimoine littéraire dilapidé. Quitte à ce que l'amateur de poésie et de littérature voit l'offre, pour le moment diversifiée, l'être de moins en moins sur les rayons des librairies — dont déjà une sur six appartient à l'Empire —, de la voir rétrécir, au fil des ans, comme peau de chagrin.

Et qu'en sera-t-il donc alors des beaux principes de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles ? Suis-je naïf de penser que littérature et poésie, sauf exception, font mauvais ménage avec l'esprit *fast-food* ?

Dans mon précédent billet, j'adoptais avec ironie une position optimiste et choisissais de laisser la chance au coureur, selon l'expression consacrée. Je veux bien maintenir cette position, puisqu'on nous a assuré que les dirigeants des maisons littéraires qui sont l'objet de la transaction resteront en poste pour au moins trois ans...

Et après ce délai ? Après, comme on dit en vernaculaire, me semble que ça regarde mal...



Rédacteur en chef du journal *le libraire* et animateur à la radio de Radio-Canada, Stanley Péan a publié des romans et des nouvelles. Il est président de l'UNEQ. Lorsqu'il n'écrit pas, Stanley, grand amateur de jazz, joue de la trompette.



Cycles de la saga ?

La saga prospère au Québec. Laconique et précis, *Le Nouveau Littre* situe vite ce genre littéraire : « histoire familiale qui se déroule sur plusieurs générations ». Cela suffit. Aussitôt, les exemples sillonnent la mémoire. Marie Laberge en a tâté avec un immense succès (*Gabrielle, Adélaïde, Florent*). Chrystine Brouillette a documenté et reconstitué (*Marie LaFlamme, Nouvelle-France, La Renarde*) le drame de femmes menacées du bûcher et contraintes à l'exil pour avoir offert des thérapies apprises de la nature.

Mario Bergeron a usé du procédé pour dire l'histoire d'une région québécoise (*Le Petit Train du bonheur, Perles et chapelet, Contes d'asphalte, Les Fleurs de Lyse, L'Héritage de Jeanne, Des trésors pour Marie-Lou*). Sonia Marmen vient d'en déployer une depuis l'Écosse jusqu'au Québec (*Cœur de Gaël*). Louise Tremblay d'Essiambre entend clore au quatrième tome le périple des sœurs Deblois (*Charlotte, Émilie, Anne*). Le puissant Bernard Clavel, Québécois d'adoption, offre sans complexe ses « Colannes du ciel » (*La Saison des loups, La Lumière du lac, La Femme de guerre, Marie Bon Pain, Compagnons du Nouveau-Monde*)... Chaque fois, un souffle soulève des milliers de pages, l'audace ose prévoir les enfants des descendants, on reconstitue des temps lointains et déroutants. Dire que la saga et le public s'entendent bien n'a rien d'inflationniste.

On connaît peu les lettres de noblesse de ce genre littéraire. Malgré leur éclatement, les deux douzaines de récits des *Rougon-Macquart* de Zola s'intéressent à un seul arbre généalogique (*Germinal, Nana*...). Henri Troyat, Russe de naissance et Français d'écriture, juge la saga à sa mesure : *Tant que la Terre durera* (3 volumes), *Les Semailles et les Moissons* (5 titres), *La Lumière des Justes* (5 titres), *Le Moscovite* (3 volumes), *Les Eygletière* (3 volumes)... Alexandre Dumas, écrivant *Vingt ans après*, réussissait presque une saga en ressuscitant ses mousquetaires.

On trouvera plusieurs sagas parmi les œuvres ayant valu le prix Nobel à leurs auteurs. John Galsworthy (Nobel 1932) hésite entre les termes de « saga » et de « dynastie » et choisit... les deux. Il a raison, car la filiation n'est pas nette. La « Dynastie des Forsyte » comprendra, souplement apparentées, *Forsyte Saga, Une comédie moderne* et *La Fin du chapitre*. Autre raison pour laquelle les Scandinaves ont créé le genre : Christine Lavransdatter (*La Couronne, La Femme, La Croix*) et Olav Audunssoen (4 tomes). Romain Rolland, lui aussi nobélisé, fait vivre autour de son Jean-Christophe l'aval et l'amont familial.

Pourquoi cette faveur de la saga ? Certes, chaque auteur possède sa justification. En ces temps de globalisation et de brassage culturel et social, on peut penser, ce qui ne ferme aucune porte, qu'un peuple comme celui du Québec cherche ses ancrages et affirme sa continuité, tout comme chaque conscience sonde ses repères. Nos voisins se sont tôt donné de grands mythes fondateurs (*Moby Dick, The Scarlet Letter, Le Dernier des Mohicans*). À notre tour d'oser les grands voyages dans le temps et les espaces ? Jean Morency nous souhaitait ce bonheur quand il orientait notre regard vers ce renouvellement : « Le mythe américain n'est pas tant celui de la liberté que celui de la libération... » (*Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Nota bene, 1994). D'urgence, encore quelques sagas !



Auteur d'une vingtaine de livres, Laurent Laplante lit et recense depuis une quarantaine d'années le roman, l'essai, la biographie, le roman policier... Le livre, quoi!

Illustration : © John William Waterhouse,
Miranda — The Tempest (détail) /
Couverture de La Châtelaine de Maillé,
V.L.B. éditeur, 2002

LA MAISON VARIA CHANGE DE MAINS

Voilà, c'est fait : Michel Bédard a vendu Varia, qu'il avait fondée il y a presque dix ans. Le nouveau propriétaire est le directeur de la Société financière Bourgie, **M. Pierre Bourgie**, bien connu dans le monde des affaires montréalais. Féru d'art, il fut également président des conseils d'administration du Musée d'art contemporain et du quotidien *Le Devoir*. Bourgie, qui a l'intention de poursuivre « dans la veine culturelle, économique et culturelle qui a fait la réputation de la maison d'édition Varia », acquiert un catalogue comptant quelque 125 ouvrages répartis en sept collections.



MODIFICATION DES ISBN : DU PAIN SUR LA PLANCHE D'ICI 2007

À la suite de la décision de revoir l'**immatriculation ISBN** des livres (International Standard Book Number), bibliothécaires, libraires et éditeurs de partout sur la planète prévoient une surcharge de travail considérable d'ici le début de l'année 2007. En effet, la numérotation passera de **10 à 13 chiffres**. Si les derniers acteurs de l'industrie veulent continuer à référencer leurs publications, ils devront modifier leurs bases de données informatiques pour répondre aux nouveaux critères des ISBN qui, parce qu'ils sont différents pour chaque livre, en constituent la signature.

UN DON POUR LE PROJET LA LECTURE EN CADEAU

Les éditions **Dominique et compagnie** et le magazine *Enfants Québec* appuient le projet **La lecture en cadeau**, et ce, de deux façons. Pour chaque exemplaire vendu de l'album-CD *Léonardo le lionceau*, écrit par Lucie Papineau et illustré par Marisol Sarrazin, l'éditeur remettra 1 \$ à la Fondation pour l'alphabétisation. Quant au magazine québécois, il s'est engagé à faire don de jeux éducatifs recueillis en cours d'année. Généreuses, ces entreprises considèrent que, dans une société telle que la nôtre, sensibiliser les jeunes et leurs parents à la lecture est primordial.

CONCOURS DE NOUVELLES POLICIÈRES DE LA RIVIÈRE OUELLE

Pour la cinquième année consécutive, la **Société du roman policier de Saint-Pacôme** décernera ses **Prix de la rivière Ouelle** dans les catégories senior et junior. Il s'agit, pour les auteurs en herbe, de rédiger une nouvelle d'une longueur variant entre 5 et 10 pages de format lettre et débutant par la phrase suivante : « Y a plus d'saumon au Caire... ». Notons que les organisateurs ont apporté des modifications aux conditions d'admissibilité : la catégorie junior est dorénavant ouverte à l'ensemble de la province et la date limite du dépôt des textes est repoussée au 30 juin 2006. Règlements complets au www.st-pacome.ca/polar

PRIX LITTÉRAIRE HENRIETTE-MAJOR

Les éditions Dominique et compagnie lancent un **appel de manuscrits** dans le cadre du **Prix littéraire Henriette-Major** qui, bon an mal an, récompense un premier roman jeunesse. Le con-

cours, qui comprend les catégories Lime (7-9 ans, 4000 mots) et Bleu (10-12 ans, 12 000 mots), est ouvert aux citoyens canadiens de 18 ans et plus qui n'ont jamais publié de roman pour les jeunes lecteurs. Un participant ne peut soumettre plus de deux manuscrits. La date limite pour l'envoi des manuscrits est fixée au 15 mars 2006. Infos : Agnès Huguet | agnes.huguet@editionsheritage.com

UNE NOUVELLE PRÉSIDENTE POUR LA SOCIÉTÉ DES NUITS D'EASTMAN

Auparavant secrétaire-trésorière, **Nicole Fontaine** occupera désormais la présidence de la **Société des Nuits d'Eastman** (SONE), dont le mandat est « l'animation culturelle, et surtout littéraire, de la municipalité d'Eastman et de la région ». M^{me} Fontaine remplace M. Jacques Allard, écrivain et président de l'Académie des lettres du Québec. Dans la foulée de cette nomination, la SONE annonce que les populaires **Correspondances d'Eastman** seront présentées plus tôt l'été prochain, soit du 3 au 6 août 2006.



BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ANNÉE

Directrice générale de la diffusion à la Bibliothèque nationale du Québec, **M^{me} Hélène Roussel** est la lauréate du premier **Prix Bibliothécaire de l'année**, remis par la Corporation des bibliothécaires professionnels du Québec. Cet honneur récompense « les compétences exceptionnelles, la grande rigueur et le professionnalisme » dont fait preuve M^{me} Roussel.

On se souviendra de...

István Eörsi, 74 ans, écrivain hongrois. Figure dissidente sous le communisme, il était romancier, dramaturge, poète et traducteur. Parmi son œuvre imposante, on note plusieurs romans traduits en français, notamment *La Voix de son maître*, *L'Attrape* et *Ah ! le bon vieux temps*. (13 octobre)

Ba Jin, 100 ans, romancier chinois plus connu sous le nom de Pa Kin. Né dans la province du Sichuan, ses principales œuvres, parues dans les années 30 (*Famille*, *Printemps*, *Automne*), sont considérées comme des classiques. (17 octobre)

John Robert Fowles, 79 ans, écrivain anglais. Né dans l'Essex, près de Londres, il n'appréciait pas la notoriété et vivait reclus dans sa maison du Dorset. On lui doit entre autres *L'Obsédé* et *La Maîtresse du lieutenant français*, que Meryl Streep et Jeremy Irons ont joué au grand écran. (5 novembre)

Ils ont mérité leurs lauriers

AUTEURS ET ILLUSTRATEURS QUÉBÉCOIS

Jean-François Beauchemin, Prix France-Québec / Jean-Hamelin pour *Le Jour des corneilles* (Les Allusifs).
Roxane Bouchard, Prix Robert-Cliche du premier roman pour *Whisky et Paraboles* (VLB éditeur).
Marie-Louise Gay, Prix Alvine-Bélisle pour *Stella, princesse de la nuit* (Dominique et compagnie).
Hélène Dorion, Prix de poésie de l'Académie Mallarmé pour *Ravir. Les lieux* (La Différence).
Yvon Brochu, Prix des abonnés des bibliothèques de Québec catégorie jeunesse pour *Galoche en état de choc* (FouLire).
Claude Cossette, Prix des abonnés des bibliothèques de Québec catégorie fiction pour *Un loup parmi les loups* (Septentrion).
Henri Dorion & Pierre Lahoud, Prix des abonnés des bibliothèques de Québec catégorie documentaire pour *Le Québec. Villes et villages vus du ciel* (Éditions de l'Homme).
Aki Shimazaki, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie romans et nouvelles pour *Hotaru* (Leméac/Actes Sud).
Jean-Marc Desgent, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie poésie pour *Vingtièmes siècles* (Écrits des Forges).
Geneviève Billette, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie théâtre pour *Le Pays des genoux* (Leméac/Actes Sud).
Camille Bouchard, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie jeunesse (texte) pour *Le Ricanement des hyènes* (La courte échelle).
Michel Bock, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie études et essais pour *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx* (Hurtubise HMH).
Rachel Martinez, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie traduction pour *Glenn Gould, une vie* (Boréal).
Isabelle Arsenault, Prix littéraire du Gouverneur général catégorie jeunesse (illustrations) pour *Le Cœur de Monsieur Gauguin* (Les 400 coups).
Marie-Claire Blais, Prix Gilles-Corbeil pour l'ensemble de son œuvre. Créé en 1990, cet honneur, doté d'une bourse de 100 000 \$, récompense l'œuvre d'un auteur écrivant en français.



Éric Dupont, Prix Jovette-Bernier pour *Les Voleurs de sucre* (Marchand de feuilles).
Robert Yergeau, Prix Ringuet du roman pour *Les Amours perdues* (L'instant même).
Paul Chamberland, Prix Victor-Barbeau de l'essai pour *Une politique de la douleur* (VLB éditeur).
Robert Melançon, Prix Alain-Grandbois de poésie pour *Le Paradis des apparences* (Du Noroît).
Pierre Nepveu, Prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.
André Vanasse, Médaille de l'Académie des lettres du Québec pour son importante contribution à la littérature québécoise.
Jean Barbe, Prix France-Québec / Philippe-Rossillon pour *Comment devenir un monstre* (Leméac).
Janette Bertrand, Prix du grand public du Salon du livre de Montréal / *La Presse* pour *Ma vie en trois actes* (Libre Expression).
Yvon Rivard, Grand prix du livre de Montréal pour *Le Siècle de Jeanne* (Boréal).
Estelle Beauchamp, Prix Émile-Ollivier pour *Les Enfants de l'été* (Prise de Parole).
Gilles Archambault, Prix Fleury-Mesplet pour l'ensemble de son œuvre.
Robert Magnini, Prix de la Société des écrivains francophones d'Amérique pour *Quenamican* (La pleine lune).
François Barcelo (texte) & **Anne Villeneuve** (illustration), Prix TD de littérature canadienne pour l'enfance et la jeunesse catégorie francophone pour *Le Nul et la Chipie* (Soulières éditeur).
Marthe Jocelyn, Prix TD de littérature canadienne pour l'enfance et la jeunesse catégorie anglophone pour *Mable Riley* (Tundra Books).
Charles Rhéaume, Médaille bisannuelle Jean-Finot du meilleur livre humanitaire de l'Académie des sciences morales et politiques de France pour *Sakharov : Science, morale et politique* (PUL).



Marie Roberge, Prix Cécile Gagnon pour *Dans le nid du faucon* (Soleil de minuit).

AUTEURS ET ILLUSTRATEURS ÉTRANGERS

François Weyergans, Prix Goncourt pour *Trois jours chez ma mère* (Grasset).
Nina Bouraoui, Prix Renaudot pour *Mes mauvaises pensées* (Stock).
Elfriede Jelinek, Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Le Destin de Iouri Voronine* (De Fallois).
Régis Jauffret, Prix Femina du roman français pour *Asiles de fous* (Gallimard).
Joyce Carol Oates, Prix Femina du roman étranger pour *Les Chutes* (Éditions Philippe Rey).
Thérèse Delpech, Prix Femina de l'essai pour *L'Ensaucagement. Retour sur la barbarie au XXI^e siècle* (Grasset).
Michel Houellebecq, Prix Interallié pour *La Possibilité d'une île* (Fayard).
Jean-Philippe Toussaint, Prix Médicis français pour *Fuir* (De Minuit).
Orhan Pamuk, Prix Médicis étranger pour *Neige* (Gallimard) et Prix de la paix des libraires allemands..
Lydie Violet, Prix Médicis essai pour *La Vie sauve* (Seuil).
Joy Sorman, Prix Flore pour *Boys, boys, boys* (Gallimard).
Charles Dantzig, Prix Décembre pour *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (Grasset).
Hédi Kaddour, Prix français du Premier roman pour *Waltenberg* (Gallimard).
Christelle Maurin, Prix du Quai des orfèvres pour *L'Ombre du soleil* (Fayard).
Fatima Besnaci-Lancou, Prix Seligmann contre le racisme pour *Fille de Karki* (De l'Atelier).
Alain Mabanckou, Prix des cinq continents de la Francophonie pour *Vérre Cassé* (Seuil).
Catherine Pineur, Prix Québec / Wallonie-Bruxelles pour *Plouf ! plouf ! Achille hésite* (Pastel/L'école des loisirs).
Bob Garcia, Prix Intramuros (Salon du Polar & Co de Cognac) pour *Le Testament de Sherlock Holmes* (Du Rocher).





Pendant la période des fêtes | Jusqu'au 5 janvier 2006 |
Du 25 janvier au 9 février 2006

POUR LES TOUT-PETITS

Grande Bibliothèque du Québec | Les Gros becs | librairie Monet

Le théâtre Inimagimô de la Grande Bibliothèque de la BNQ accueille tout le temps des fêtes les activités « L'Heure du conte » et les ateliers « Que le rideau se lève » et le « Festin des livres ». Les places sont limitées ! À voir : l'exposition *Le Théâtre jeune public. L'Art des rencontres*, qui se termine le 31 décembre. Grande Bibliothèque, 475, boul. Maisonneuve Est, Montréal / 1 (800) 363-9028. À Québec, le Théâtre Les Gros Becs offre *Typo* aux 5 ans et plus jusqu'au 20 décembre. Par la suite, *Lucille in the Sky avec un diamant* plaira aux 8 à 12 ans. Du 25 janvier au 9 février 2006. Théâtre Les Gros Becs, 1143, rue Saint-Jean, Québec / (418) 522-7880. Orfèvre du rêve, l'illustrateur jeunesse Stéphane Poulin expose ses œuvres à la librairie Monet. Jusqu'au 5 janvier 2006. Librairie Monet, 2752, de Salaberry (Galeries Normandie), Montréal / www.librairiemonet.com / (514) 337-4083

14 décembre | Les 25 et 26 janvier 2006

PAROLES, PAROLES

Théâtre du Petit-Champlain | Place des Arts

Paule-André Cassidy Alter (chansons). Un répertoire à l'image de cette interprète unique, composé de pièces de *Lever du jour* (Prix Charles-Cros et Prix du Haut conseil de la Francophonie 2002) et créations inspirées de Michel Folco, Nancy Huston et Pablo Neruda. Les 25 et 26 janvier 2006. Théâtre Petit-Champlain, 68, rue du Petit-Champlain, Québec / (418) 692-2631. À Montréal, connaissez-vous les *Studios littéraires*, produits par *Les Capteurs de mots* à la Place des Arts ? Le 14 décembre, Danièle Panneton et Vincent Davy prêtent souffle à Anne Hébert sur la musique du violoncelle de Hélène Boissinot. Le Théâtre de Fortune vous prête, lui, la voix de Paul Savoie et les phrases d'Antonio Tabucchi pour un *Tristano meurt* mis en scène par Jean-Marie Papapietro. Place des Arts / 1 (866) 842-2112

18 et 19 décembre 2005 | 5 février 2006 | Du 15 janvier au 14 février 2006

LITTÉRATURE ORALE

Sergent recruteur | Musée québécois de culture populaire | Galerie Rouge

Le grand feu du conte s'embrase de plus belle cet hiver. À Montréal, les dimanches du Sergent Recruteur font relâche jusqu'au 8 janvier. Dernière chance de vous réchauffer avant les fêtes, *Les Pelleteux d'legendes* vous attendent le 18 décembre à 19 h 30 au Sergent Recruteur, 4801, boul. Saint-Laurent, Montréal / (514) 287-1412. La Mauricie a donné naissance à nombre de beaux parleurs. Le dimanche 5 février 2006, à Trois-Rivières, l'un des meilleurs du lot, le conteur et poète Guy Marchamps, vous chante *L'Amour et l'eau fraîche* au Musée québécois de culture populaire, 200, rue Laviolette, Trois-Rivières / (819) 372-0406. On remonte le Chemin du Roy jusqu'à Québec, où la galerie Rouge déroule chaque trois lundis le tapis au conte. Le 19 décembre, elle accueille le diseur amérindien Bob « Seven-Crows » Bourdon. La galerie Rouge est située au 228, rue Saint-Joseph Est, Québec / (418) 688-4777. Grimpez la côte Salaberry et prenez à gauche : on change de « conte » et de genre au bar Le Sacrilège où Premier Acte et le Théâtre Sous-Zéro présentent les dimanches, lundis et mardis (sur une scène extérieure) l'adaptation de Serge Bonin de la pièce *Le Conte d'hiver* de William Shakespeare. Du 15 janvier au 14 février 2006. Le Sacrilège, 447, rue Saint-Jean, Québec / Premier Acte : (418) 694-9656.

19 décembre 2005 | 17 janvier et 14 février 2006

POÉSIE, MUSIQUE ET ÉCRIVAINES

Chapelle du Musée de l'Amérique française

À Québec, la Chapelle du Musée de l'Amérique française accueille le 19 décembre 2005 la dernière soirée de l'année de la série « Les poètes de l'Amérique française ». Cette alliance enivrante des mots et de la musique, animée par Guy Cloutier (le poète, pas l'autre !), prendra les couleurs que lui inspireront Christiane Frenette (*La Nuit rouge*, Boréal, finaliste 2005 du prix du Gouverneur général) et le critique et poète Robert Melançon (*Le Paradis des apparences*, Du Noroît), accordant leurs mots à la voix du baryton-basse Robert Huard et à la musique du piano de Nathalie Tremblay. Enfin, ne manquez pas la série « Les créatrices du XX^e siècle », présentée par l'historienne Liliane Leblanc. Les conférences du 17 janvier et du 14 février 2006 portent sur le siècle littéraire des femmes. On doit réserver. Chapelle du Musée de l'Amérique française, 2, côte de la Fabrique, Québec. Infos : (418) 692-2843.



Prix des Libraires
du Québec

LE PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC, ÉDITION 2006

Décerné chaque année depuis 1994, le Prix des libraires de l'Association des libraires du Québec couronne deux œuvres : un « Roman québécois » et un « Roman hors Québec ». La sélection est effectuée par des libraires, et n'a pas de rapport direct avec le chiffre de ventes. Les lauréats 2005 sont Jean Barbe, pour *Comment devenir un monstre* (Leméac) et Carlos Ruiz Zafón, pour *L'Ombre du vent* (Grasset). Les prochains récipiendaires seront connus le 8 mai 2006. Le jury a déjà retroussé ses manches ! Présidé par Éric Simard (Librairie Pantoute, Québec), il a dévoilé le 29 novembre dernier sa liste préliminaire. Comptant déjà 15 candidatures dans chaque catégorie, celle-ci pourra s'agrandir jusqu'au 31 décembre 2005. Ouvrez l'œil : la liste des cinq grands finalistes de chaque catégorie sera rendue publique le 16 janvier. Plus de détails sur www.alq.qc.ca



Les Éditions Trois-Pistoles

Victor-Lévy Beaulieu, éditeur

Victor-Lévy Beaulieu aime la langue de bois. Pour la fendre à coups de hache, ou la raboter. Trente-cinq ans après *La Nuit de Malcom Hudd*, *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, publié à l'hiver 2005, mêle les deux exercices. Ce roman d'une existence putride, où « Québec » s'écrit sans accent et où tout le monde s'appelle Jack, fait miroiter dans sa langue unique les combats menés par Beaulieu l'éditeur, dévoué depuis quarante ans à l'épanouissement d'une littérature nationale. Notre entretien téléphonique a débouché sur une belle jasette, où l'édition, pour Beaulieu, s'impose comme le point de friction entre la langue littéraire et la culture québécoise.

Par Mathieu Simard

Dix ans après la vente de VLB éditeur, pourquoi fonder les Éditions Trois-Pistoles ?

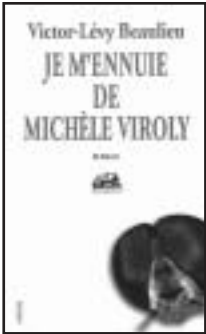
Je suis revenu ici en 1981. À l'époque, faire VLB éditeur à Trois-Pistoles, c'était infaisable. Il y avait les contraintes techniques, mais c'est aussi parce que je ne suis pas certain que la moitié des auteurs auraient accepté d'être publiés à trois cents milles de Montréal. Quand j'ai fondé Trois-Pistoles en 1994, la convention était claire : la maison est à Trois-Pistoles. Avec les avancées technologiques, on s'est équipés pour avoir accès à un graphiste à Montréal, un imprimeur à Boucherville ou ailleurs, et fonctionner de cette façon-là. Ça réduit le problème de la distance.

Vous avez commencé, en 1995, par publier vos œuvres complètes.

Ça a coïncidé avec un problème de pilonnage systématique chez VLB éditeur. Du jour au lendemain, tous mes ouvrages ont été pilonnés, y compris *Monsieur Melville*, dont on venait pourtant de réimprimer le tome trois. À partir d'un certain temps, quand tu gardes beaucoup de livres en stock et que t'en vends un minimum d'exemplaires par année, l'entreposage, la manutention et les assurances finissent par te coûter plus cher que ce que les ventes rapportent... En fait, je me suis retrouvé, vers la cinquantaine, avec le trois quarts de mes livres publiés qui n'étaient plus disponibles. Je publiais à l'époque chez Stanké, mais il n'y a pas un éditeur qui était intéressé à reprendre tous ces trucs-là : c'était une histoire de 500000 dollars. J'ai donc décidé de le faire moi-même. À un moment donné, j'ai reçu un manuscrit de Nicole Fillion, qui voulait seulement que je lui donne mes commentaires. Je lui ai téléphoné pour lui dire : « Si t'es d'accord, je le publie ». C'est comme ça que j'ai commencé.

Par année, vous publiez environ 25 titres ?

Oui, à peu près. On est rendu en dix ans à environ 220.



Si je comprends bien, votre équipe, c'est vous ?

On est deux. On fait tout, André Morin, mon adjoint, et moi. On aimerait avoir trois-quatre personnes de plus, mais on n'a pas les moyens. Le plus invraisemblable, c'est que pour les éditeurs, il n'existe aucun programme d'aide à l'emploi. Tu peux embaucher avec Emploi-Québec, mais ça prend quelqu'un qui n'a jamais travaillé dans le domaine. Les programmes pour les PME ? La condition initiale, si ma mémoire ne me trompe pas, c'était d'avoir une masse salariale de 200000 dollars par année... À part l'aide à l'édition du Fédéral, il n'y a rien d'autre. Tu peux même pas penser former du monde pour travailler dans ta maison, parce que t'as pas de quoi les payer !

Difficile d'imaginer une relève !

Il n'y aura pas beaucoup de relève. Les gens veulent travailler, mais ils veulent aussi des emplois qui vont leur permettre d'élever leurs familles. En édition, la plupart ont des salaires sous le seuil de la pauvreté. De génération en génération, tu recommences à zéro à chaque fois. Au Québec, on est dans un combat pour la libération nationale. Ça suppose qu'on a une littérature pour l'appuyer et la devancer. Le danger qui nous guette, c'est qu'on va peut-être arriver à l'indépendance politique, mais au niveau de la culture, ça risque d'être à refaire complètement. Parce qu'on n'aura pas prévu de relève, ni d'aller plus loin avec notre littérature. Je trouve ça tragique. Il devrait y avoir des États généraux sur la culture. J'aime *ben* ça que Robert LePage soit joué à Tokyo, mais j'aimerais qu'il soit joué à Rimouski aussi. Il est connu partout dans le monde mais, au Québec, dès que tu sors de certains milieux, il est absolument méconnu. C'est ça, l'aberration.

La solution pour l'édition, est-ce une nouvelle politique du livre ?

C'est difficile à définir parce que les gens qui contrôlent les organismes littéraires, comme l'ANEL, sont les mêmes qui contrôlent l'édition populaire et pratique. Ils ont condescendu à faire une section dite « littéraire ». Mais quand tu fais ça dans une association, c'est vraiment parce qu'elle ne correspond plus au but pour lequel on l'a créée. Les salons du



livre, c'est un scandale. Ça a été créé pour favoriser l'émergence et l'épanouissement de la littérature québécoise. Maintenant, c'est pour Nathalie Simard, Danielle Ouimet et, pour avoir bonne conscience, quelques auteurs, mais des connus.

La part de la littérature sur l'édition en général est-elle de plus en plus réduite ?

Je pense que oui. Si je regarde les tirages que je fais aux Éditions Trois-Pistoles par rapport à ce que je faisais à L'Aurore ou aux débuts de VLB éditeur, il n'y a pas de commune mesure. Les romans de Hubert Aquin, c'étaient des best-sellers. Ce n'étaient pas des livres faciles. Aujourd'hui, un auteur qui publie ce genre de roman a bien des chances de « passer dans le beurre ». Donc, la littérature est devenue plus populaire, populiste, et a pris le relais de la littérature orale de la télé. La part qui reste à l'expérience langagière est de plus en plus étroite. Je pense qu'on ne peut rien y faire. T'as le phénomène *Star Académie* dans l'édition comme à la « télé » : des jeunes auteurs ou des anciens profs qui écrivent leurs vies de façon linéaire, et qui pensent faire une œuvre sans avoir rien lu de la littérature d'aujourd'hui.

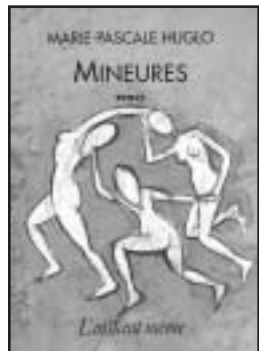
Votre collection sur les contes cherche-t-elle à répondre à ce manque ?

Quand j'ai publié le premier tome des *Contes, légendes et récits du Bas-Saint-Laurent*, consacré exclusivement au passé amérindien de la région, 95% des gens du coin ne savaient même pas que ça existait. Les contes, je pense, font découvrir les débuts. Les gens ne savent pas le départ des choses et, par conséquent, ils ont de la misère à entrer dans la réalité. C'est pareil avec la littérature : pour savoir un peu si le roman d'aujourd'hui est valable, il faut que t'aies des références sur ce qui s'est fait dans le passé. Une des fonctions de l'éditeur, c'est de combler ces trous-là.

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES
31, route Nationale Est
Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0
Tél. : (418) 851-8888
Courriel : vlb2000@globetrotter.net



Nouveautés



Astrid, Marie-Laure et la narratrice s'intéressent d'abord à la musique et aux garçons. Une visite de quelques jours au Château de C..., dans le cadre d'un cours d'histoire, est prétexte à concilier leurs objectifs pédagogiques et leurs passions. Elles ont « seize ans, dix-sept peut-être. » Ce qui compte, c'est qu'elles sont trois, comme les Grâces : « le reste n'est que littérature ». Entrecoupé de passages de l'histoire du château, le riche texte de l'auteure Marie-Pascale Huglo est un patient travail sur l'image.

MINEURES

Marie-Pascale Huglo, L'instant même, 121p., 16,95 \$



Aucune doute : cet automne, les stars occupent l'avant-scène littéraire québécoise. En effet, on ne compte plus les biographies de chanteurs ou d'athlètes, de même que les fictions signées par des acteurs. C'est le cas de Francine Ruel qui, après avoir vu ses billets publiés dans *Le Soleil* réunis en deux recueils, signe un premier roman décrit comme « un heureux mélange entre *Une année en Provence* qui se passerait en Estrie et *Le Journal de Bridget Jones* qui aurait dans la cinquantaine ». Pimentée par l'humour qui distingue la populaire comédienne, cette fiction sans prétention s'avère un agréable moment de lecture. Parfait pour les froides soirées d'hiver !

ET SI C'ÉTAIT ÇA, LE BONHEUR ?

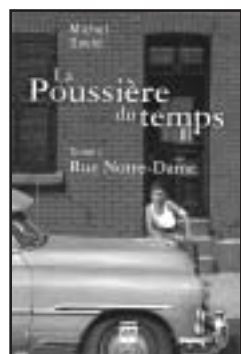
Francine Ruel, Libre Expression, 317p., 24,95 \$



La Bande magnétique lançait il y a peu un nouvel album, intitulé *A Kappela*. Chanteur au sein du groupe et professeur de chant, Claude Vallières fait cette fois œuvre de soliste et publie un recueil de nouvelles où la musique n'est pas en reste (« Davidsbündlertänze, opus 6 », « Le Paradis terrestre », « Le Joueur de piano »). Mais le plus important reste la grande place laissée au silence, à la retenue. Les personnages de Vallières, souffrant d'une surdose de lucidité, laissent difficilement passer leur besoin d'aimer. Leurs rares expressions font songer à la lente fonte des glaciers.

LES JOURS OÙ JE SUIS NÉ

Claude Vallières, Vents d'Ouest, coll. Rafales, 155p., 17,95 \$



Les Québécois sont friands de leur passé : l'abondance de romans historiques confirme la tendance d'une saison à l'autre. Parmi les nouvelles plumes, mentionnons celle de Michel David qui, avec *Rue Notre-Dame*, signe le second tome de la saga de la famille Dionne. Montréal, 1954. Pendant qu'on diffuse à la radio *Un homme et son péché*, la télé apparaît dans les vitrines de la rue Mont-Royal. Le monde change : pour Maurice et Jeanne, le manque d'argent et une marmaille nombreuse constituent le lot quotidien. Mais pour l'aîné de leurs fils, Paul, il est hors de question d'accepter cette vie misérable : la prêtrise, même sans la foi, semble être la meilleure sortie de secours...

RUE NOTRE-DAME : LA POUSSIÈRE DU TEMPS (T. 2)

Michel David, Hurtubise HMH, 532p., 27,95 \$



Il y a près de vingt-cinq ans, Louis Caron racontait à la radio les histoires de la distraite Bérénice, surnommée « Tête heureuse ». Voici aujourd'hui, travaillé par la mémoire et l'oubli, le roman d'une veuve qui, se sachant condamnée par la maladie, disparaît. Refaisant surface par le biais des indices répandus dans ses courriels, elle souhaite entraîner son fils à refaire le beau voyage de son existence. Le romancier des *Fils de la liberté* affirme avoir enfin trouvé sa voix : « J'ai 63 ans et c'est comme si on venait de mettre le compteur de la voiture à zéro. » (*L'Actualité*, 15 octobre 2005).

TÊTE HEUREUSE

Louis Caron, Boréal, 360p., 25,95 \$



Anne Tremblay est native d'Alma, au Lac-Saint-Jean. C'est justement sur les bords de ce majestueux plan d'eau qu'elle a choisi de camper *La Colère du lac*, premier d'une série de quatre romans qui couvriront le XX^e siècle. À l'époque, les agriculteurs peinent sur les rares terres défrichées, alors qu'en ville souffle un vent de modernité. Fils illégitime d'une fille de Chicoutimi ayant succombé aux charmes d'un marin irlandais, le petit François connaît l'orphelinat avant d'être adopté par un couple de Pointe-Taillon. Mais la femme lui donne peu d'amour, et le garçon devra trouver ses racines ailleurs que dans sa famille d'adoption...

LA COLÈRE DU LAC. 1900-1928 : LE CHÂTEAU À NOÉ (T. 1)

Anne Tremblay, Guy Saint-Jean éditeur, 285 p., 24,95 \$



Après nous avoir fait visiter les usines de cigares dans *L'Enfant cigarier* (VLB, 1999), celle qui préside l'Association des auteurs de la Montérégie nous entraîne à la suite de la jeune et rebelle Victoria, qui trimera dur dans une fabrique d'allumettes à Hull, puis dans une filature au Massachusetts. De nouveau, Marie-Paule Villeneuve s'intéresse au mouvement ouvrier du début du XX^e siècle, en particulier aux luttes qui opposaient le clergé et les syndicats pendant la Grande Guerre, ainsi qu'à l'extrême pauvreté dont souffraient alors les travailleurs québécois. Ses *Demoiselles...* constituent un tableau d'époque convaincant, doublé d'une histoire d'amour triste à souhait.

LES DEMOISELLES AUX ALLUMETTES

Marie-Paule Villeneuve, VLB éditeur, 419p., 26,95 \$

{ Dans les marges }

Au premier coup d'œil, ça ressemble à des livres pour enfants. Que nenni ! ***La Fin du monde*** de Robert Gravel, Raymond Plante et Marcel Sabourin, illustré par Élisabeth Eudes-Pascal, et ***Last Cabaret*** de Alexis Martin, illustré par Katy Lemay, sont bel et bien des **fictions pour adultes**. De nouveau, Les 400 coups innove avec la collection « **Style libre** », dont les ouvrages associeront, dans une belle folie, des textes drôles et profonds à un visuel du tonnerre. Aussi paru : *Les Cendres de maman*, de Lolita Séchan, illustré par Lino.

L'automne 2005 est généreux avec la journaliste et romancière **Micheline Lachance** qui, après avoir occupé la présidence d'honneur du Salon du livre de Montréal, verra son best-seller, ***Le Roman de Julie Papineau***, publié en France dans la collection « Les grands classiques de la littérature du Québec », chez Litté. Et ce n'est pas fini : les éditions Québec Amérique annoncent, pour l'automne 2006, la sortie de ***Les Filles tombées***, dans lequel Lachance retrace la vie de quatre filles-mères montréalaises au milieu du XIX^e siècle.

Récipiendaire du Man Booker Prize 2002 et vendu à quelques centaines de milliers d'exemplaires dans le monde, ***L'Histoire de Pi*** de **Yann Martel**, roman qui a valu la reconnaissance internationale à son auteur, sera **adapté au grand écran** par nul autre que le réalisateur français Jean-Pierre Jeunet, qui nous a donné l'inoubliable *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. On espère commencer le tournage, dont une partie se déroulera en Inde, l'été prochain. Le casting est, à ce jour, inconnu.

Henri Tranquille n'est plus : le célèbre libraire montréalais nous a quittés le samedi 19 novembre à l'âge de 89 ans, alors que le Salon du livre de Montréal battait son plein. Il avait d'ailleurs participé à l'événement deux jours plus tôt dans le cadre d'une discussion portant sur la biographie que lui avait consacrée Yves Gauthier, *Monsieur*



Livre. Henri Tranquille (Septentrion). Propriétaire de la librairie du même nom qui, de 1937 à 1975, a constitué une institution culturelle et littéraire de premier plan, Henri Tranquille a profondément influencé plusieurs écrivains québécois. C'est dans son commerce, couru par la nouvelle garde littéraire que représentaient Aquin, Guèvremont, Hébert, Ducharme ou Beauchemin, qu'a été lancé, en 1948, le *Refus Global*. Fondateur, en 1964, de la Société des libraires de détail du Québec, l'ancêtre de l'Association des libraires du Québec, Henri Tranquille est, de plus, l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. En 1999, il avait été fait Chevalier de l'Ordre national du Québec pour son exceptionnelle contribution à la société québécoise. La disparition de ce pionnier représente une grande perte pour la littérature d'ici.



Carnets du minuscule

Francine Chicoine, Éditions David, 153 p., 15 \$

Carnets du minuscule n'est ni un roman, ni un recueil, ni une chronique et encore moins un journal. Il n'y a aucun sujet d'importance ou « d'actualité ». Les petites choses de la vie s'y trouvent à l'honneur, parce que, trop souvent, on oublie de les savourer et de remarquer leur incroyable immensité. Le dernier livre de Francine Chicoine, divisé selon les quatre saisons, est composé de courtes réflexions que le personnage principal, une femme, amasse et partage par le biais de sa plume. Surprenante, l'œuvre ne tombe pas dans la redondance, propose des points de vue amusants et, tout en subtilité, fait naître l'intérêt du lecteur, puis introduit une intrigue qui frappe de plein fouet. Enfin, entre les deux couvertures se trouvent beauté et bonheur, qu'on ne saurait dissocier de l'écriture très riche et pure de Francine Chicoine, qui continue ainsi à contribuer à l'essor des arts de la culture sur la Côte-Nord.

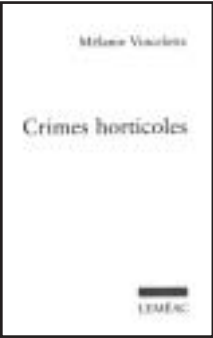
Sophie Gagnon-Bergeron *Les Bouquinistes*



Comment devenir un ange

Jean Barbe, Leméac/Actes Sud, 374 p., 28,95 \$

C'est à la suite d'un concours, sur « l'être le plus extraordinaire que j'ai rencontré », organisé par le journal où François travaille, que Victor Lazarre croise son chemin. Qui est-il, cet homme qui sait écouter et qui a faim de la vie des autres au point de toujours s'en émerveiller ? Il y a aussi Fred, nonchalant et décrocheur, et Provençal, que le poids de la vie va presque tuer. Puis, il y a Patrick Morno, qui jouera un rôle important dans la disparition de Victor Lazarre. Des personnages attachants, dont les destins s'entre-croisent, des années 1980 à nos jours. *Comment devenir un ange* représente une épopée contemporaine sur l'amitié et l'indépendance, écrite avec une lucidité et une justesse qui enchantent. Jean Barbe, lauréat du Prix des libraires 2005 et du Prix France-Québec 2005 pour *Comment devenir un monstre*, nous entraîne dans son sillon avec un roman remarquable. **Michèle Roy** *Le Fureteur*



Crimes horticoles

Mélanie Vincelette, Leméac, coll. Roman, 149 p., 17,95 \$

Après deux recueils de nouvelles qui ont fait l'unanimité chez les critiques, Mélanie Vincelette nous offre un roman remarquable. Il y est question d'Émile, jeune adolescente comme son nom ne l'indique pas, enfermée dans un village des Laurentides, entre un père taciturne et distant qui cultive de manière illicite le pavot, et une mère tireuse de cartes, tardivement enceinte d'un garçon dont l'arrivée prive la jeune fille d'une attention déjà rare. Tous vivent dans les ruines d'un motel abandonné, symbole fort d'un monde déglingué à tous points de vue. Émile voit son univers s'effondrer peu à peu, tant du côté de sa famille que de celui de ses ami(e)s, et Vincelette traduit avec brio les états d'âme de son personnage, dans un roman aux chapitres courts et efficaces. **Yves Guillet** *Le Fureteur*



Le Facteur émotif

Denis Thériault, XYZ éditeur, coll. Romanichels, 126 p., 18 \$

L'histoire : un facteur ouvre les lettres que s'échangent un Québécois et une Guadeloupéenne. Ce même facteur prend la place de l'homme pour pouvoir être en contact direct avec cette femme, dont il est éperdument amoureux. Du déjà vu, direz-vous. Vous avez raison, mais en partie seulement. La correspondance, uniquement faite d'échanges de haïkus (petits poèmes japonais), n'a rien de banal, surtout que le facteur n'a rien d'un poète. Comment se débrouillera-t-il pour atteindre le cœur de sa bien-aimée ? Denis Thériault, conteur hors pair, nous mène en bateau jusqu'à la fin. Les dernières pages du roman nous jouent et nous subjuguent complètement. Un cliché, cette histoire ? Pas vraiment. Plutôt, un réel plaisir de lecture ! **Éric Simard** *Pantoute*



La Ville aux escargots

Laurence Prud'homme, Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 257 p., 22,95 \$

Premier roman fort bien réussi, très bien écrit. Il y règne une ambiance de voyage, de découvertes et d'exil. Autant de moments extatiques que douloureux, caractéristiques du voyage et de l'éloignement. On reconnaît des situations comme les nouvelles rencontres, les différences culturelles et les conflits liés à celles-ci. Le choc culturel est souvent plus difficile et plus réel à surmonter qu'on ne le croirait. Il s'agit également d'une balade à travers Barcelone, ville brûlante d'énergie. Lucie m'est vite devenue attachante, car je me suis reconnue dans ses aventures, ses pensées et ses agissements. Laurence Prud'homme en écrira d'autres, j'espère, et j'aurai le plaisir de les lire et de suivre l'évolution de son écriture et de son style. **Isabelle Cauchon** *Pantoute*



Le Sort de Fille

Michael Delisle, Leméac, coll. Roman, 121 p., 14,95 \$

Ce recueil de nouvelles de Michael Delisle est tout à fait dans la lignée de son dernier (et excellent) roman, *Dée*, publié il y a trois ans. On y retrouve entre autres la même banlieue étroite, composée de petites gens à l'horizon bouché, souvent empêtrés dans un monde de violence sourde. Delisle y est maître dans la description réaliste de cet univers contraint et confiné, en pointilliste du quotidien dont le trouble nous est efficacement communiqué. On suit ici celui qui, souvent, pourrait être le fils de Dée, personnage dont l'âge évolue au fil des sept nouvelles du recueil, où les relations avec les autres ne sont jamais simples. C'est là tout l'art de cet écrivain, dont la lecture de l'œuvre nous rend insatiables. On en redemande ! **Yves Guillet** *Le Fureteur*



La Mort de Mignonne et autres histoires

Marie Hélène Poitras, Triptyque, 169 p., 19 \$

Amateurs de nouvelles, vous devez lire ce recueil ! À travers douze histoires d'hommes et d'animaux, Marie Hélène Poitras porte un regard lucide sur des êtres souvent en marge de la société, en quête de vérité et surtout de liberté. Les univers qu'elle dépeint avec justesse sont pour la plupart durs, et les personnages qui y vivent semblent tous voués à un certain nihilisme. En surface seulement ; si on creuse un tant soit peu, on se rend compte qu'ils sont tous portés par un désir de vivre, et c'est à travers la sensibilité de l'auteur qu'on le découvre. Tout est habilement dosé et équilibré. Jamais Poitras ne porte un regard désespéré sur leur destin. C'est probablement pour cette raison qu'elle réussit si bien à nous émouvoir tout au long du recueil. Percutant ! **Éric Simard** *Pantoute*



Les Mots de mon père

Correspondances entre Marcel et Louise Portal

Louise Portal, Hurtubise HMH, 245 p., 21,95 \$

Voici un livre d'une grande générosité qui célèbre la vie dans toute sa splendeur et sa complexité à travers une remarquable relation père-fille. Des années 60 au début des années 80, Louise Portal a eu l'immense privilège d'entretenir une riche correspondance avec son père. Non seulement a-t-elle décidé de partager avec les lecteurs les superbes lettres qu'il lui a écrites durant toutes ces années, mais elle a aussi voulu lui répondre avec toute l'expérience de la vie qu'elle porte maintenant en elle. L'exercice aurait facilement pu verser dans une forme de « kétainerie », mais Louise Portal évite ce piège. C'est un hommage plein de tendresse et d'affection qu'elle rend à l'homme le plus influent de sa vie, et on le reçoit comme s'il s'adressait à nous. **Éric Simard** *Pantoute*

MARTINE DESJARDINS

Esprit des lieux, es-tu là ?

Au bout du fil, une voix douce, discrète, presque craintive. On devine Martine timide, cachée derrière ses phrases, pourtant si belles couchées sur le papier. Peu encline à dissenter à propos de l'étonnant florilège de symboles qui transpire des pages de *L'Évocation*, son troisième roman, Desjardins préfère laisser ses mots parler pour elle.

Par Antoine Tanguay

Parce qu'elle est tissée avec soin et qu'elle mûrit avec l'âge, son œuvre aux sombres racines pourrait renvoyer, dans les mots de Desjardins, un reflet élégant de « ce qui se cache dans la lumière ». En nous emportant dans un bien sombre lieu où vacillent les frontières entre notre pays et celui des légendes, une terre de sel où fleurit l'amertume et où s'amourachent les *fluviennes* et les hommes, Desjardins offre à la littérature québécoise un de ses grands romans gothiques contemporains. Flattée de la comparaison, celle qui avoue son affection pour Peake (auteur du monumental *Gormenghast*) et Dickens (qu'elle lit présentement) se réfugie derrière quelques remerciements et relance la discussion sur l'importance de l'image : « Nous vivons dans un monde où les images sont prédominantes, mais où elles sont complètement vidées de leur sens. Tout ce qu'elles disent, c'est " Achetez-moi ". C'est aux créateurs d'y " ré-infuser " un peu de sens, d'atmosphère et un peu culture. »



Martine Desjardins

Il est vrai que dans un roman comme *L'Évocation*, c'est la richesse des lieux qui envoûte avant tout. Déjà, le portail ornant la couverture, un détail de *L'Entrée du cimetière* du peintre Caspar David Friedrich, évoque l'idée que derrière ces grilles se terrent les pires secrets, les jalousies les plus amères et les plus morbides légendes. Et le plus surprenant dans tout ce baroque dont on pourrait (à tort) appréhender la lourdeur, c'est que *L'Évocation* trace son territoire en marge de celui du fantastique sans jamais y plonger. Par ailleurs, Desjardins considère que son livre n'a pas grand-chose à voir avec le roman historique : « Ce serait un roman géographique, plutôt », précise-t-elle. Martine Desjardins accorde à l'évocation de l'esprit des lieux une part importante de

l'écriture d'un roman : « J'ai besoin de d'abord trouver un lieu où je vais être bien. Une fois que le décor est placé, les personnages peuvent apparaître dans toute leur imprévisibilité et fonctionnent ainsi de façon autonome. [...] Le roman réaliste ne m'attire pas du tout. Quand j'ouvre un livre, je veux être capable de traverser le miroir. J'essaie de créer des univers qui ressemblent au nôtre, mais où les règles sont inversées, où les personnages répondent plus aux exigences du symbolisme que de la psychologie humaine. »

Terre salée

Ce pont entre la symbolique et la psyché de personnages, c'est le sel. Car toutes les destinées qui se croisent dans *L'Évocation* ont, d'une manière ou d'une autre, à voir avec ce précieux or blanc qui se terre dans les entrailles du domaine d'Armagh, qui est à l'origine de la fortune du contre-amiral McEvoy. Mais pour sa fille Lily, qui

a hérité du domaine depuis une décennie, on peut dire, en cédant certes à un jeu de mots facile, que la facture de l'héritage familial est salée.

Nous sommes en 1801, à Armagh, en aval de Québec. C'est dans ce lieu clair-obscur que rôdent les rumeurs selon laquelle la mère de Lily aurait été une *fluvienne*, créature maléfique attirant vers elle une marée de marins noyés. Dans un effort de Lily pour exorciser son passé, cette dernière invite à souper Maître Anselme, l'artisan sculpteur qui a réalisé un fantastique monument funéraire pour ses parents. La table est mise pour un repas « où les salières sont pleines et les verres, vides ». Entourée de deux servantes, Lily attend l'heure, tandis que le lecteur est transporté au fil d'une narration adroite dans les souvenirs amers comme autant de réponses à la rancune qui explique la rencontre entre le sculpteur et la jeune femme.

Bien que Martine Desjardins ait emprunté aux ambiances du roman gothique, elle a su dépouiller son texte d'artifices clinquants afin d'y ajouter une touche bien personnelle. Ici, peu de spectres, sauf peut-être ceux qui errent entre les pages couvertes d'une prose que l'on dirait parfois elle-même hantée par des personnages forts. On songe, par exemple, à ces deux servantes qui aident à la préparation du repas en croquant du sucre, véritable rayon de lumière dans une maison où tout semble porter la trace du sel, ou à ces *banshees*, des esprits féminins annonçant la mort du père. Ces créatures, vestiges d'une Irlande laissée derrière par le paternel, sont toutefois autant d'éléments surnaturels. Selon Desjardins, qui nous a tour à tour décrit la face cachée des sciences dans un patelin de Nouvelle-Écosse justement nommé Blackhole (*Le Cercle de Clara*) et les horreurs de la Première Guerre mondiale (*L'Élu du hasard*), cet aspect fantastique est un élément clé de *L'Évocation* : « C'est quelque chose auquel je n'avais pas touché. Je crois que c'est Québec qui m'a inspiré cela, le fait qu'on ait un peu perdu contact avec notre folklore aussi. »

Jonglant habilement avec la riche symbolique du sel après s'être inspirée, entre autres, de la lecture d'un livre sur le sujet que son mari possédait, l'auteure demeure consciente qu'elle a joué la carte du symbolisme et que, ce faisant, plusieurs lecteurs iront de leurs propres interprétations : « Je cherchais à illustrer deux connotations importantes du sel, explique Martine Desjardins. Celle du mythe de la femme de Loth qui a été transformée en statue de sel lorsqu'elle s'est retournée en quittant Sodome, et que j'ai toujours lu comme un avertissement face aux dangers de la nostalgie. La deuxième, c'est la condamnation des prisonniers au travail dans les mines de sel. » La dureté du sel et sa faculté de conservation peuvent aussi évoquer la rancune et les regrets. Mais le sel corrode aussi les consciences comme la nature car il n'est pas, malgré tout, éternel. On le voit, les interprétations sont nombreuses, ce qui prouve, au final, que Desjardins nous gratifie d'un roman aux ramifications complexes, comme autant de galeries d'une mine où la révélation attend d'être offerte à la lumière du jour.

Révélation, ce pourrait aussi avoir été le titre cette *Évocation*, véritable bijou de la part d'une écrivaine aussi discrète que douée.



L'Évocation

Leméac, 169 p., 19,95 \$



L'Élu du hasard

Leméac, 159 p., 20,95 \$



Le Cercle de Clara

Bibliothèque québécoise, 199 p., 9,95 \$

MADELEINE GAGNON

La guerre, et après ?

Récipiendaire du prix du Gouverneur général, du prix Athanase-David et auteure d'une trentaine d'œuvres, Madeleine Gagnon s'avère une écrivaine essentielle, lue et reconnue. Après *Les Femmes et la guerre*, qui a remporté un succès fracassant, la poète et essayiste revient au roman avec *Je m'appelle Bosnia*, qui raconte la guerre en Bosnie-Herzégovine et surtout l'exil, en France puis au Québec.

Propos recueillis par Caroline Chabot

Comment vous est venue l'idée d'écrire *Je m'appelle Bosnia* ?

Je savais, quand j'ai fait *Les Femmes et la guerre*, que je ferais quelque chose sur le mode de la fiction, car avec l'essai, il faut garder une certaine objectivité; il faut transcrire fidèlement ce qui nous a été dit. Moi-même, je suis intervenue dans *Les Femmes et la guerre* mais, de façon générale, c'étaient les personnes qu'on rencontrait. Alors, j'ai voulu aller plus loin, j'ai voulu inventer. Dans tous les personnages, comme chez tous les romanciers, il y a de moi.

Dans Bosnia, il y a beaucoup de moi, dans Hannah à Paris, ou dans Pauline à Rimouski. Ça ne s'appelle pas une autofiction dans le sens où ce n'est pas ma vie à moi. C'est quand même basé sur des choses réelles, que j'ai entendues ou lues, car cette personne-là existe et vit (c'est à elle, d'ailleurs, que je dédie le livre). J'ai voulu lui donner une vie plus heureuse que ce qu'elle

connaît en ce moment pour réaliser son rêve, d'une certaine façon, dans l'écriture, parce qu'elle rêvait de « s'en venir en Amérique », comme elle le disait. On a essayé de l'aider, mais ça n'a pas marché.

Je m'appelle Bosnia raconte l'exil des victimes de la guerre. Vivre en exil représente-t-il un deuil ou une seconde naissance ?

Les deux. D'ailleurs, elle le dit bien, Bosnia, et ça, c'est basé sur des témoignages qui le disent. Jusqu'à la fin de leurs jours, ce sera un arrachement. Il y a un arrachement et une douleur dont on peut guérir, que Cyrulnik appelle la « résilience ». Par ailleurs, ce sera toujours une seconde naissance, mais ceux qui restent dans l'arrachement ne peuvent jamais s'en remettre, et seront malheureux jusqu'à la fin de leurs jours. Ceux qui sont capables de vivre la renaissance — et les personnages le peuvent —, ceux-là vont s'en sortir.

En écrivant ce roman, quel avenir avez-vous eu envie d'offrir aux blessés de la guerre ? Il semble que votre livre permette de croire en l'espoir...

Effectivement. L'espoir naît dans la vie même si on n'est pas exilé. L'espoir naît de trois choses : l'amour, la création d'œuvres — d'œuvrer à quelque chose qu'on aime —, et le désir de connaissance, connaissance de l'Autre. Il me semble qu'un exilé, qu'un blessé de guerre, ne peut pas s'en sortir s'il n'a pas l'amour. C'est pour moi une condition de guérison.

Entre vos deux derniers livres est survenu le 11 septembre : le monde a-t-il vraiment changé ?

Je pense que oui. On est entrés dans une forme de troisième guerre mondiale: ça, on ne peut pas le nier, et même si Bush n'était pas entré avec ses armées en Irak, ce qui a été une erreur (on est d'accord là-dessus), il y aurait encore eu des attaques des intégristes.

Madeleine Gagnon

On a connu des totalitarismes au XX^e siècle : le totalitarisme de l'ex-Union soviétique (ce sont des dizaines de millions de morts dont ils sont responsables, Staline et cie), le nazisme (ce sont encore des millions de morts), et il en existe un troisième, l'intégrisme musulman. Il faut le dire: c'est dangereux ! Je ne dis pas que tous les musulmans le sont ni que c'est la faute de l'islam, je dis seulement que ceux qui veulent éliminer tous ceux qu'ils appellent les mécréants et l'Occident sont dangereux. Alors, c'est vrai que ça a changé beaucoup de choses.

Quel bilan faites-vous de la condition des femmes en 2005 ? Y a-t-il une évolution depuis la parution, en 2000, de *Les Femmes et la guerre* ?

Pas sûr. Il y a eu une évolution au XX^e siècle, un grand changement ; ça été extraordinaire, la révolution des femmes en Occident, et ça même eu des effets sur certains pays d'Orient ; mais non, pas depuis *Les Femmes et la guerre*. Il y a encore des choses épouvantables, en ce moment, dans le monde. Ceux qui se disent

anti-féministes ne savent pas de quoi ils parlent, parce qu'il faut être féministe. Il faut comprendre qu'il y a encore, sur la Terre, des milliers de femmes qui se font tuer dans des meurtres d'honneur, des centaines de milliers de femmes qui sont soumises à l'autorité mâle, qui ne sont pas des vraies personnes au sens juridique, qui n'ont accès à aucun des pouvoirs politique, religieux ou économique, qui ne peuvent pas ouvrir un compte en banque, qui n'ont pas droit à l'héritage, qui subissent des mutilations sexuelles. Quand on réalise ça, on se dit qu'il faut garder une conscience vivante. (...) On n'est pas obligés d'aller se battre partout où les femmes sont soumises mais, au moins, qu'on ne dise pas ici que les femmes sont libérées. Si on n'est pas conscients de ce qui se passe ailleurs, on est mieux de se taire. Comme disait un poète algérien : « Quand on n'a rien à dire, on se tait ». On est loin d'avoir terminé ; il y a la moitié de l'humanité qui souffre. Les viols de guerre sont reconnus depuis cinq ou six ans comme des crimes contre l'humanité : au moins, c'est un progrès.

Pour quelle raison vous êtes-vous replongée dans la guerre ?

Je veux qu'on comprenne le rôle que jouent les femmes là-dedans depuis toujours. Qu'on arrête d'accuser juste les hommes de faire la guerre ; les femmes, elles les ont élevés, les petits guerriers. J'en ai rencontré plusieurs...

Quel est votre prochain projet d'écriture ?

Je sens que j'ai besoin d'une pause. Il s'agit d'un livre que je vais écrire pendant plusieurs années — à moins que ça change car des fois, on a des *flashes*. Ce sont de petites histoires, mais j'ai déjà le titre (provisoire) : *Opéra à mes vieux pères dans la forêt grise*. Mais je n'en dis pas plus.



Je m'appelle Bosnia
VLB éditeur,
240 p., 24,95 \$



Les Femmes et la guerre
VLB éditeur,
320 p., 24,95 \$



© Josée Lambert

FRANÇOISE ROY

Le silence est d'or

Essentiellement connue comme poète, la Québécoise Françoise Roy, qui vit en expatriée au Mexique et écrit en espagnol depuis une quinzaine d'années, publie cet automne une première fiction dans la langue de Molière, *Si tu traversais le seuil*, un roman étrange, nimbé de mysticisme et d'onirisme, qui n'est pas sans évoquer les grandes œuvres du réalisme merveilleux latino-américain. Conversation avec une écrivaine préoccupée par le poids des mots.

Par Stanley Péan

On n'habite pas un pays étranger pas plus qu'on en fréquente avec assiduité la littérature impunément. Parlez-en à Françoise Roy, qui a vécu dans diverses régions du Mexique, et qui y a écrit la plus grande partie de son œuvre poétique dans la langue de Cervantès. « Il est évident que le Mexique et ses écrivains ont exercé une influence très importante sur moi, concède volontiers la romancière et poète, d'autant plus que ce pays a produit certains des plus grands écrivains du XX^e siècle ; je pense à Juan Rulfo, à Carlos Fuentes, à Octavio Paz. Et puis, aucun écrivain n'est libre d'influences. »

Premier roman de l'auteure à paraître chez nous (elle a elle-même traduit son manuscrit inédit de l'espagnol au français), *Si tu traversais le seuil* met en scène un orphelin, Celso, qui grandit sous la tutelle de l'une de ses dix



Françoise roy

tantes, la pittoresque Ana María Concepción de Jesús, femme dont les convictions catholiques orthodoxes se mêlent à des croyances superstitieuses. D'un naturel sceptique et rationnel, le jeune homme ne cessera pas de remettre en question le dogme religieux jusqu'au jour où il sombrera, de manière délibérée ou non, dans un mutisme total et inexplicable.

À la veille d'une Révolution tranquille

Quand on lui demande quels échos peut bien avoir cette intrigue empreinte de solennité spirituelle et d'insolite chez un lectorat québécois, Françoise Roy avoue n'y avoir pas songé. Pour elle, la situation du Mexique contemporain n'a pas grand-chose en commun avec celle du Québec du XXI^e siècle : « Les Mexicains sont généralement très pratiquants, ce qui n'est plus le cas des gens ici. Sur ce plan, on pourrait peut-être comparer le Mexique d'aujourd'hui au Québec

des années 40-50. Ils sont plongés en plein conflit de générations et les plus vieux s'accrochent à un monde qui est en train de disparaître. »

De là à affirmer que le Mexique s'apprête à vivre sa propre Révolution tranquille, il n'y a qu'un pas que l'écrivaine n'hésite pas à faire : « Oui, c'est un peu ce que j'ai voulu refléter dans mon roman, d'une certaine manière. On peut le lire comme une illustration d'un conflit entre tradition et modernité, encore qu'il y ait ici d'autres pistes de lecture. Par exemple, j'ai une idée très précise de l'endroit où se situe mon histoire, mais je ne donne aucun repère spatio-temporel, parce que je voulais maintenir une sorte de flou artistique sur le lieu et l'époque où vivent mes personnages. »

Règle générale, un roman tient sa force et sa valeur de ses personnages, et *Si tu traversais le seuil* est justement peuplé d'êtres complexes et fascinants, à commencer par cette tante Ana María, figure maternelle par excellence, pêtée d'affection pour son Celso : « Je ne saurais dire précisément d'où me sont venus ces personnages, ils se sont imposés à moi. C'est sûr que certains

traits de personnalité reflètent des gens que j'ai connus : j'ai une tante à qui Ana María ressemble pas mal. Quant à ce jeune homme qui choisit le silence, c'est un peu moi ; c'est la part autobiographique de mon livre ».

Autobio-graphique

Il va sans dire que le sort du gamin ébranle un peu la foi de sa tante, qui se met presque à en vouloir au bon Dieu : « On la comprend. C'est une question de tempérament. Ana María est une femme qui a besoin de s'accrocher à des certitudes, à des repères bien précis. Évidemment, au fil de cette histoire, ses certitudes en prennent pour leur rhume. Mon roman ne raconte pas seulement l'histoire de Celso, il retrace aussi l'évolution d'Ana María. Dans la vie, peu de gens ont la capacité de voir leurs certitudes ébranlées de la sorte, même si la physique quantique nous a appris aussi que l'idée même des certitudes est désormais désuète. »

Poésie et silence

Pour avoir beaucoup fréquenté la poésie, la mexicaine comme la québécoise — au rayonnement de laquelle elle contribue en Amérique latine à titre de traductrice —, Françoise Roy pratique une écriture romanesque presque forcément teintée de lyrisme. Pourtant, elle se défend bien de vouloir écrire des romans poétiques : « Je lis beaucoup de poésie, je suis davantage liée au milieu de la poésie qu'à celui du roman. En même temps, quand j'écris de la fiction, je m'impose une règle de discipline : ne pas mettre trop de poésie dans mon récit. En même temps, je suis d'accord avec Anne Hébert, pour qui la poésie est l'essence de tous les autres genres, de tous les autres arts, à cause de son utilisation du non-dit, du symbole, de la suggestion. »

On reconnaît sans peine la grande force symbolique de ce roman et du choix de son héros de privilégier le silence : «Au fond, Celso s'enferme dans le silence parce qu'il est convaincu que ça ne sert à rien de parler, que ça ne change rien de donner des conseils, de critiquer, d'émettre des opinions si les paroles ne s'appuient pas sur des gestes concrets. C'est un thème que je compte d'ailleurs développer encore dans une pièce de théâtre, ce conflit entre la parole et les faits. Que vaut la parole ? À mon avis, seul les faits ont une valeur réelle. »

C'est donc dire, comme le veut le proverbe, que le silence est d'or ? « En un sens, oui. Je crois qu'une parole qui ne s'incarne pas dans les faits ne vaut strictement rien. On le voit bien : on vit constamment dans le discours, et on prête à la parole beaucoup plus de poids qu'elle en a réellement, ou en tous cas plus qu'elle en avait il y a cinquante ans. Cependant, ce n'est pas pour rien qu'on dit aussi : “ Grand parleur, petit faiseur ”, pour citer un autre proverbe. »



Si tu traversais le seuil

L'instant même,
144 p., 17,95 \$

Traversées de la nuit

La nuit, tous les chats sont gris, croit-on à tort. Rien n'est plus faux. Pour certains, la nuit, propice à la plongée dans l'introspection, catalyse les révélations sur le soi et les rapports de celui-ci avec les gens et le monde qui l'entoure. C'est en tout cas ce que portent à penser les récents livres de Marie Gagnon, Bertrand Gervais et Élise Turcotte...

Macadam tribut

Sans doute certains de mes collègues libraires pourraient-ils me tenir rigueur de commencer cette chronique par le livre de Marie Gagnon, romancière et ex-junkie, qui a connu une certaine notoriété après avoir admis ses vols innombrables dans des librairies pour se procurer sa came. Faute avouée étant plus aisément pardonnée, je me suis intéressé à ce cinquième livre, qu'elle vient de faire paraître cet automne.

Intitulé *Emma des rues*, le roman ramène la protagoniste du tout premier opus de Marie Gagnon, *Bienvenue dans mon cauchemar*, qui lui avait valu le prix de la Société des écrivains canadiens. Bien qu'elle suive un traitement à la méthadone, l'héroïne souffre toujours d'un besoin... d'héroïne, justement (vous m'excuserez la répétition) et continue donc de voler pour en pouvoir s'en payer. L'action se déroule cinq ans après la mort de Jean-Marie, qu'on surnommait le Prince, et l'univers essentiellement nocturne que décrit Marie Gagnon, c'est celui de la *Main*, avec ses paumés, ses punks, ses camés et ses épaves de divers acabits.

Certains esprits chagrins pourraient objecter que nous sommes ici davantage dans le registre du témoignage autobiographique que dans celui du roman, qu'il soit plus ou moins autofictionnel. Le portrait de cette faune est pourtant esquissé avec une efficacité romanesque non négligeable et aussi, il faut le reconnaître, avec une crudité quasi obligée qui, cependant, ne sombre jamais dans le morbide ou le sensationnalisme. On n'a certes pas tort d'apposer à ce bouquin l'étiquette de « docufiction ».

Ajoutez à cela que, toute marginale qu'ait été son existence, l'auteure fait preuve de lucidité et n'hésite pas à critiquer avec véhémence l'hypocrisie collective de notre société sur ces sujets à juste titre révoltants. D'un livre à l'autre, Marie Gagnon ajoute quelques pièces à conviction de plus pour une meilleure compréhension de ce monde souterrain où le soleil n'ose pas toujours se pointer...

Amère América

Du soleil, il n'en manque guère dans *Les Failles de l'Amérique*, mais ce soleil radieux ne sert qu'à mieux révéler la part des ténèbres qui mine l'idyllique Californie où se déroule l'action du plus récent roman de Bertrand Gervais. Campée à Santa Cruz, au sud de San Francisco, l'intrigue nous raconte par *flashs-back* l'année qu'y a passée le héros, étudiant québécois expatrié aux États-Unis pour y rédiger une thèse de doctorat en histoire de la conscience. *Les Failles de l'Amérique* s'ouvre quand le jeune homme, parti à la découverte la vallée de la Mort, revient à Santa Cruz au lendemain du violent tremblement de terre qui a ravagé la Californie il y a quinze ans.

Dans les décombres de son domicile dévasté, notre homme retrouve son ordinateur, dans lequel est enregistré le journal qu'il tenait de son exil américain. C'est cette chronique que nous donne à lire Bertrand Gervais, qui a construit



Emma des rues

Marie Gagnon,
VLB éditeur,
163 p., 19,95 \$



Les Failles de l'Amérique

Bertrand Gervais,
XYZ éditeur,
448 p., 27 \$



Piano mélancolique

Élise Turcotte,
Du Noroît,
88 p., 17,95 \$

son roman avec l'adresse, la finesse et l'intelligence que lui connaissent les lecteurs de ses œuvres antérieures. Auteur d'un recueil de nouvelles, d'une poignée de romans et d'essais littéraires sur les questions identitaires, Gervais déploie son talent considérable de romancier dans cette œuvre qui n'est pas sans rappeler par son climat *La Première Personne*, le summum de Pierre Turgeon, ainsi que certains livres de Paul Auster.

Sans rien dévoiler des péripéties de cette intrigue noire à souhait, je me contenterai de dire qu'elle relate l'acclimatation du héros à un groupe, à une société gangrenée non pas tant par la violence que par le spectacle complaisant de cette violence. Happé par cette culture dont il ne connaissait pas grand-chose en dehors de ses manifestations les plus populaires et les plus voyantes, le protagoniste de Gervais ne tardera pas à sentir son âme se fissurer, soumise aux pressions souterraines des forces qui creusent en lui des failles...

Comme une impro de Bill Evans

Le hasard, auquel je ne crois pas tout à fait, a voulu que j'assiste à une table ronde réunissant Suzanne Jacob, Bertrand Gervais et Élise Turcotte, appelés à discuter de leur rapport à la musique — table ronde qui m'a un peu inspiré le choix des livres couverts dans cette chronique. Et puisque je vous ai déjà dit tout le bien que je pensais de *Fugueuses* de Jacob, il ne me reste plus qu'à vous parler du plus récent ouvrage d'Élise Turcotte, un recueil de poésie intitulé tout simplement *Piano mélancolique*.

Auteure d'une dizaine de recueils de poésie, de trois romans, d'un recueil de nouvelles et de plusieurs livres destinés aux jeunes lecteurs, Élise Turcotte alterne entre les genres littéraires avec une habileté qui force l'admiration, même si on sait, on sent que la poésie constitue le noyau central de son esthétique.

Sorte de concerto nocturne en cinq mouvements (« La nuit parle », « N'emporte rien avec toi », « Mon père avec un avion », « Hôtel Éternité » et « Autoportraits »), *Piano mélancolique* donne à entendre la poète en proie au deuil et au souvenir d'un homme qui s'en est allé et à qui elle adresse encore la parole : « Surprise par l'odeur de neige. Par le / rêve usé qui revient. / Tes doigts crépitent, tu ne parles / plus. / La porte du malheur est introuvable. » Ce spectre, c'est celui du père décédé qui hante encore cette femme qui l'évoque avec juste ce qu'il faut d'émotion et sans la moindre sensiblerie.

Promenade de nuit dans des paysages intimes et crépusculaires, *Piano mélancolique* prolonge la manière poignante de l'émouvant *Sombre ménagerie*, le précédent recueil de Turcotte. Ce nouvel ouvrage se laisse entendre comme les impressionnistes *Nocturnes* de Chopin ou, mieux, les méditations tristes bleues d'un Bill Evans. Ne me croyez pas sur parole : faites-en la lecture à voix haute en écoutant *You Must Believe in Spring*...



Rédacteur en chef du journal *le libraire* et animateur à la radio de Radio-Canada, Stanley Péan a publié des romans et des nouvelles. Il est président de l'UNEQ. Lorsqu'il n'écrit pas, Stanley, grand amateur de jazz, joue de la trompette.



Nouveautés



Amine Jaafari, fils de bédouin, est chirurgien à Tel-Aviv. Un jour, un attentat suicide dans un *fast-food* fait défiler à sa table d'opération une myriade de victimes. Les mains brisées et la mémoire brûlante de ses interventions, il rentre chez lui. Seul. Au milieu de la nuit, le voici tiré du lit par l'appel d'un ami policier. Il aura à identifier le cadavre le plus horriblement mutilé qu'il ait jamais vu. Celui de sa femme, Sihem, kamikaze responsable de la boucherie de la veille. Yasmina Khadra, l'homme derrière *Les Hirondelles de Kaboul* (Pocket), signe des prénoms de son épouse de formidables histoires où le sentiment de l'absurde frôle celui de l'horreur, sans lâcher l'actualité d'une semelle.

L'ATTENTAT

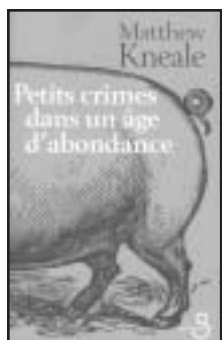
Yasmina Khadra, Julliard, 268 p., 29,95 \$



Dans cette conception du sexe où chacun cherche ce qu'on a d'abord vu en lui, certains se plaisent à traquer la part de souffrance née du rejet, de l'impossibilité de se représenter dignement, de correspondre à son ombre. Michel Houellebecq a écrit la revanche de ces carencés affectifs que nous sommes tous, à divers degrés ; Richard Millet, vingt ans après *L'Invention du corps*, n'a pas encore, lui, succombé à la tentation du sermon. « Longtemps je me suis effrayé moi-même devant le miroir », dit le narrateur de *Le Goût des femmes laidés*. Pour cet homme laid, entre deux âges, il n'y a pas d'amour heureux possible.

LE GOÛT DES FEMMES LAIDES

Richard Millet, Gallimard, coll. Blanche, 197 p., 29,50 \$



Maître conteur de premier plan, Matthew Kneale a vu trois de ses trois romans traduits dans la langue de Molière. *Les Passagers anglais*, finaliste au Booker Prize 2000, est le premier qui lui a permis de franchir les frontières de la vieille Albion. Passionné de voyages, Kneale nous transporte d'un continent à l'autre dans ce recueil de douze nouvelles où l'on voit des héros anodins qui, lorsqu'ils se butent à la différence culturelle, se comportent de manière répréhensible. Le flegme et l'humour british sont au cœur de *Petits Crimes dans un âge d'abondance* : *it's marvelous, dear* !

PETITS CRIMES DANS UN ÂGE D'ABONDANCE

Matthew Kneale, Belfond, 265 p., 34,95 \$



Le lectorat francophone aura attendu quinze ans pour lire une première traduction de *Happenstance*, paru en 1980. La canadienne Carol Shields, morte en 2003 des suites d'un cancer du sein, écrivait ce roman afin de rendre compte des expériences de Jack et Brenda Bowman, deux vieux mariés qui prennent un peu de temps chacun de leur côté. La traduction de *Various Miracles*, recueil de nouvelles de la lauréate 1995 des prix Pulitzer, du Gouverneur général et du National Book Critics Award pour *La Mémoire des pierres* (Flammarion Québec), valait cette année à Benoît Léger d'être finaliste dans la catégorie traduction du Prix du Gouverneur général (*Miracles en série*, Tryptique).

AU MOMENT MÊME. DEUX RÉCITS, UN SEUL ROMAN

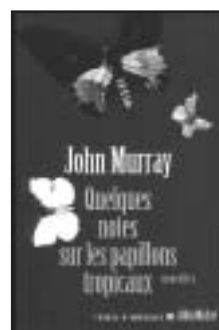
Carol Shields, Québec Amérique, coll. Tous continents, 568 p., 27,95 \$



Élevée dans la ouate, Hannah Musgrave, étudiante consciencieuse, s'engage au sein d'un groupe radical. Ses actes l'entraînent à fuir pour le Liberia, pays fondé par d'anciens esclaves afro-américains, dont les descendants ont pourtant reproduit un système encourageant l'exploitation des ethnies. Hannah tient son rôle de petite épouse d'un dirigeant local, puis fuit la guerre civile en laissant derrière elle ses trois enfants. De retour aux États-Unis, ne reste plus qu'à élever des poulets bio... Entre la fin des années 60 et le 10 septembre 2001, le récit d'Hannah, en phase avec les paradoxes de son temps, permet à Russell Banks de plonger au cœur des désillusions contemporaines.

AMERICAN DARLING

Russell Banks, Actes Sud/Leméac, coll. Lettres anglo-américaines, 35,95 \$



Deux ans après avoir remporté un important concours de nouvelles et attiré l'attention de Joyce Carol Oates au point de figurer dans l'édition 2002 de l'anthologie *Best New American Voices*, John Murray faisait paraître ce recueil de huit récits. Trahissant le sobre humanisme et la grande culture de son auteur, médecin qui œuvra un temps dans des pays du tiers-monde, tous traitent, chacun à leur façon, de l'impossibilité de considérer sa propre mort.

QUELQUES NOTES SUR LES PAPILLONS TROPICAUX

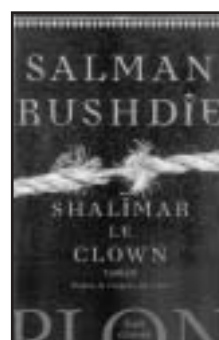
John Murray, Albin Michel, coll. Terres d'Amérique, 335 p., 29,95 \$



Un voyage en Chine, un téléphone portable, Marie, impossible à atteindre : on tient les éléments de ce roman d'amour pas comme les autres. La belle Li Qi, dans le train entre Shanghai et Pékin, fait tourner l'œil du narrateur... aussitôt appelé par Marie dont le père vient de mourir. « Serait-ce jamais fini avec Marie ? », demande le narrateur au tout début du roman. Au moment se son arrivée à l'île d'Elbe pour l'enterrement, la machine amoureuse repart de plus belle. Prix Médicis 2005.

FUIR

Jean-Philippe Toussaint, De Minuit, 186 p., 25,95 \$



L'idée avant le mot ou le mot après l'idée ? Question oiseuse, qu'on peut poser à l'échelle du roman comme suit : l'histoire avant l'écriture ou... Salman Rushdie est de ceux qui ne s'embarrassent pas l'esprit. Mêlant les trajectoires d'un ancien clown cachemiri, d'un diplomate américain, d'une enfant et d'un quatrième personnage qui unit leurs destins, il nous livre, à travers le luxe de détails qu'il faut pour faire briller l'âme, le roman qui explique les causes du terrorisme. Paraphrasant l'esclave décheté du *Candide* de Voltaire, *Shalimar le Clown* pourrait dire : « C'est à ce prix que vous vivez en Occident. »

SHALIMAR LE CLOWN

Salman Rushdie, Plon, coll. Feux croisés, 436 p., 41,95 \$

{ Dans les marges }

Amélie Nothomb, présente lors de tous les automnes littéraires, pourra dorénavant être admirée par les visiteurs du **musée Grévin** à l'année longue. En effet, l'auteure de *Stupeurs et tremblements* est immortalisée grandeur nature, arborant les oripeaux noir corbeau (jupe, manteau et chapeau) qui ont fait sa marque de commerce.



C'est en juin 1975 qu'est sorti en kiosque le premier numéro de la revue française **Lire**. Trente ans plus tard, ses fondateurs, **Bernard Pivot** et **Jean-Louis Servan-Schreiber**, peuvent s'enorgueillir d'avoir mis en marché le meilleur mensuel littéraire, le plus accessible, le plus vivant et le plus varié. À l'époque, Pivot animait depuis peu l'émission *Apostrophes* et Servan-Schreiber, auteur de *Vivre content*, dirigeait un groupe de presse. *Lire* est disponible en librairie et chez les vendeurs de journaux.

Quiconque a visité le complexe touristique recréant le monde de Anne Shirley ne sera pas étonné de savoir que les aventures de l'héroïne créée par **Lucy Maud Montgomery** (1874-1942) sont désormais disponibles en chinois. Cavendish, sur l'Île-du-Prince-Édouard, étant une destination fort prisée des touristes japonais, il n'est pas étonnant que la série « Anne, la maison aux pignons verts », traduite en plus de cinquante langues, fasse une percée du côté de la **Chine**.



En cas de bonheur

David Foenkinos,
Flammarion, 233 p., 29,95 \$

Pour vivre, il faut désirer. Lorsque la couche maritale se refroidit, l'adultère est-il alors l'unique exutoire ? Jean-Jacques trompe Claire, qui le cocufie à son tour. « Personne ne savait que faire en cas de bonheur,

écrit David Foenkinos. On avait des assurances pour la mort, pour la voiture, et pour la mort en voiture. Mais qui nous protégera du bonheur ? Il venait de comprendre que ce bonheur, en devenant si fort, était la pire chose qui pût lui arriver ». Après *Inversion de l'idiotie*, *Entre les oreilles* et *Le Potentiel érotique de ma femme*, l'une des étoiles montantes de la jeune génération d'écrivains français impose totalement son univers avec *En cas de bonheur* ; un monde profondément réaliste non dénué de drôlerie et de magie, où « le couple est le pays qui a la plus faible espérance de vie ». Nul doute : un malheur extraordinaire vaut bien mieux qu'un bonheur tranquille. **Hélène Simard** le libraire



Deux fois par semaine

Christine Orban, Albin Michel, 191 p., 26,95 \$

La complicité peut-elle être mue par le silence ? Y a-t-il des situations tellement difficiles que la seule présence de l'autre peut être source de réconfort ? L'héroïne a

la jeune vingtaine lorsque son univers bascule : son mari est atteint du cancer, il ne lui reste qu'un an à vivre. La mort est la seule issue, alors que la vie n'est plus qu'une source d'inconfort permanent. Elle se réfère alors à un psychiatre pour la guider dans son épreuve, mais leurs rencontres bihebdomadaires sont meublées d'un mutisme quasi hostile. D'abord le malaise, puis l'habitude, enfin la compréhension animent l'étrange relation entre l'héroïne et son psy. **Josiane Riverin-Coutlée** Les Bouquinistes



Comment échapper à sa femme et ses quadruplées en épousant une théorie marxiste

Tom Sharpe, Belfond, 260 p., 29,95 \$

Un Tom Sharpe, c'est délicieux. Un Tom Sharpe, c'est le bonheur. Un Tom Sharpe, c'est le rire libérateur.

L'humoriste britannique a beau être septuagénaire, il ne se ramollit pas pour autant, et le quatrième volet de sa série Wilt est admirable de trouvailles, de burlesque et de mordant. Henry Wilt, le paisible professeur de collège, toujours aussi dénué d'ambition, au grand désespoir de sa femme Eva, part à la recherche de la tranquillité dans la campagne anglaise et y rencontre l'adversité et le grotesque. De leur côté, ses filles, en vacances aux États-Unis, se transforment en quatuor de destruction massive. *Wilt 4* est une terrible satire sociale, un chef-d'œuvre de la farce noire, un enchaînement de catastrophes qui éclaboussent, au passage, les Américains bigots, la presse à scandale, la police, le système de santé. Allez-y, faites-vous plaisir, découvrez l'univers de Tom Sharpe. **Christian Vachon** Pantoute



Falaises

Olivier Adam, Éditions de l'Olivier, 206 p., 29,95 \$

Après *Passer l'hiver*, émouvant recueil de nouvelles, l'auteur livre ici le passé d'un homme blessé qui doit, pour vivre pleinement, émerger d'une enfance déchirée par le suicide de sa mère. Triste certes, et si beau ! Les regrets sont nombreux, les blessures, profondes mais heureusement, aucun apitoiement. Le personnage, ébranlé par les tragédies dont la force s'apparente à celle des vagues s'abattant sur les falaises, est, malgré tout, animé par l'envie d'avancer, de croire, de comprendre, d'aimer. Olivier Adam traduit la souffrance et la tendresse avec brio dans un style écorché, oscillant entre mélancolie et rage, et qui mène à la compassion. Tout y est ! De plus, les descriptions de paysages sont magnifiques. Un auteur à suivre ! **Annie Mercier** le libraire



Bang ! Bang !

Christophe Donner, Grasset, 275 p., 32,95 \$

C'est à l'hippodrome qu'Henri, journaliste et parieur exalté, rencontre sa future et seconde épouse, Martine Victoire, actrice charismatique qui ne tourne que des navets. Proposant

une critique nuancée de la société du spectacle, *Bang ! Bang !*, comédie de mœurs ayant emprunté son titre à la chanson de Nancy Sinatra, ratisse large en abordant des sujets tels que la pédophilie, la famille reconstituée ou la maladie. Il appert que tous les livres de Christophe Donner, ancien chroniqueur hippique à qui l'on doit *L'Empire de la morale* et *Ainsi va le jeune loup au sang*, présentent de minces frontières entre la réalité et la fiction, et que ses héros, ici crédibles et touchants, sont souvent des êtres solitaires. Ce *Bang ! Bang !*, longtemps favori pour le Femina 2005, ne fait pas exception. Au passage, déplorons un nombre élevé de coquilles qu'un éditeur ne doit normalement pas laisser se faufiler. Fort heureusement, ces brouittes langagières ne troublent en rien notre plaisir de lecture. **Hélène Simard** le libraire



Buvez du cacao Van Houten !

Ornela Vorpsi, Actes Sud, 156 p., 29,50 \$

Dans les treize nouvelles composant le recueil *Buvez du cacao Van Houten!*, ce n'est pas uniquement le destin de ses personnages qu'Ornela Vorpsi nous invite à découvrir : ce sont aussi les odeurs, les textures,

les goûts et les couleurs qu'elle prend plaisir à nous décrire avec une ahurissante sobriété. Les histoires sont celles de gens attachants, simples et humains, mais elles ne servent que de décor à l'immense sensualité du langage : une écriture lente et vagabonde qui ne craint pas de s'attarder sur les détails qui composent la vie. Un charmant recueil qui réconforte par temps froid. **Charles Quimper** Pantoute

MARTIN PAGE

L'amour en cinémascope

Martin Page, 30 ans, vit à Paris. Il aime Greene, Wilde et Murakami. Perfectionniste, Page relit maintes fois ses romans et apporte « des corrections jusqu'à la dernière minute, avant que le texte ne parte à l'imprimerie. » Si cela avait pu être possible, il aurait écrit *Hamlet* « parce que c'est l'œuvre d'art parfaite, à la fois tragédie et comédie (...) : on y trouve amour, folie, farce, vulgarité, guerre, de grands personnages et de plus petits, on rie, on pleure, on tremble... »

Par Hélène Simard

Martin Page s'est fait connaître en 2001 avec *Comment je suis devenu stupide*, satire sociale absurde acclamée par la critique et que le comédien québécois Marc Labrèche s'apprête à adapter au grand écran. À une époque où le milieu n'en avait que pour l'autofiction, le jeune romancier, doté d'une solide culture, imposait un univers fantasque peuplé de héros sympathiques et déjantés où la déconstruction du monde moderne passe par une folie et une langue inventives, savoureuses. Suivent *Une parfaite journée parfaite* (2001) et *La Libellule de ses huit ans* (2003), où Page déploie davantage ses dadas, notamment l'amitié comme vecteur des relations, l'amour comme blessure, la difficulté de nouer des liens sincères, voire de simplement vivre, et, présentés sous un mode humoristique mais troublant, le suicide et la superficialité de la société de consommation. Plus abouti dans la forme et le style, *On s'habitue aux fins du monde* marque un tournant pour Page, qui s'avoue plus sûr de lui et plus que jamais amoureux de la littérature, dont il ne se lasse pas de découvrir « la force et la diversité ». Cet élan passionné, le romancier le ressent également pour la Ville Lumière (« son histoire, son sale caractère ») et ses personnages, un rapport charnel intangible mais réel auquel le lecteur ne peut rester insensible.

Scènes de la vie quotidienne

On s'habitue aux fins du monde est une œuvre dense, émouvante, le genre de livre dont on discute entre amis. Tout commence un soir de gala où Élias Cernel, producteur travaillant pour un grand studio de cinéma parisien, remporte un prix. Sur scène, sous le feu des projecteurs, il débite son discours. Dans sa bouche, pourtant, le goût de la victoire est amer ; Clarisse, sa copine alcoolique des six dernières années dont il a enduré crises et vacheries

sans broncher, l'a plaqué pour un acteur. Une déconfiture que l'auteur décrit ainsi : « La première bobine de la vie d'Élias a été perdue, le nitrate d'argent n'a pas résisté. (...) Quand on fait soi-même le film de sa vie, à vingt-huit ans, on pourrait croire à un happy end. Puis arrive un jour de novembre, alors que les premiers flocons de neige se posent sur Paris, où vous vomissez sur le bord de la Seine. Vous êtes bien obligé de vous dire que c'est peut-être la fin, mais qu'elle est tout sauf heureuse. »

Après s'être égaré dans un monde d'apparences, Élias s'aperçoit que la vie n'est pas un film ; que les rencontres, sentimentales ou professionnelles, ne relèvent pas d'un scénario, et que les paroles ne sont pas des répliques. Le roman repose donc sur les concepts d'ombre et de lumière, d'illusion et de réalité — magnifiquement rendus grâce au vocabulaire cinématographique : « Le monde du cinéma

est celui qui m'offrait le plus de possibilités métaphoriques, c'était le plus stimulant et le plus inspirant pour les idées et les personnages que j'avais en tête, explique Martin Page. Ainsi, Élias est producteur, il a cette position particulière d'être (il est très présent dans la création d'un film) et de ne pas être (on ignore son rôle). Cela lui confère un statut de fantôme. Il y avait le thème du jeu, celui des acteurs, mais aussi du jeu social. Le cinéma offrait de nombreux prétextes pour parler de ce personnage, de tous ces personnages qui ont des problèmes avec leur identité et leur place dans la société. »

Mon ami, mon amant, mon continent

Dans *On s'habitue aux fins du monde*, l'amitié est un pilier, et l'amour, une brindille : « Ces deux sentiments se mêlent et se confondent dans les plus belles histoires », pense Martin Page. Dans l'amitié, il n'y a pas le problème du sexe (et ses suites : vie commune, enfants), alors ça tient plus longtemps. L'amitié, pour les personnages

de mes romans, est si forte qu'elle est un rempart, pas seulement contre un environnement social hostile, mais d'abord contre l'amour. Car l'amour est une véritable mise en danger. Plus que l'amitié, confortable et rassurante. Dans l'amour, il y a un autre, à la fois proche et inconnu. C'est une promesse de découverte, mais aussi un risque, celui de changer. C'est très déstabilisant de tomber amoureux et de construire une relation avec quelqu'un. Même si c'est merveilleux ». Alors comment se sortir d'un dilemme si shakespearien : être ou ne pas être, vivre ou non, aimer ou pas ?

Élias, qui « considère les gens comme des histoires », vit une existence sclérosée, solitaire, à l'instar de ses amis, Zoé, Darius, Victor et Caldeira, qui forment une géographie intime sur laquelle il peut se reposer. Clarisse partie, Élias s'accroche à un important tournage en Afrique, qu'il doit produire. Mais le projet lui échappe, et le voilà chargé du dossier de Margot Lazarus, connue pour ses tentatives de suicide qui suivent chacun de ses romans, dont elle puise l'inspiration dans ses propres échecs amoureux. Élias tombe sous le charme ; Margot est une apparition, un éblouissement qui le déstabilise : « [Elle] possédait une netteté inimaginable. Tout était flou autour d'elle en comparaison. La regarder c'était assister à la révélation de l'opacité intrinsèque du monde ». Le rendez-vous d'affaires prend une tournure inattendue mais, craintifs, Élias et Margot adoptent l'attitude des écorchés : la fuite. Commence cependant un long apprivoisement : « Dans ce roman, il n'y a pas de Dieu, raconte Martin Page. On se sauve toujours tout seul. (...) Heureusement, Élias et Margot ont l'intelligence de ne pas essayer de se sauver l'un l'autre. Mais ils trouvent dans leur amour la force d'avoir le désir de se secourir eux-mêmes ».

Charité bien ordonnée commence par soi-même. En guise de déclaration, Élias lancera à Margot : « Je ne veux pas que vous ne m'aimiez pas ». Ces paroles s'échangeront sur le seuil de l'appartement de la jeune femme. Jusqu'à ce qu'ils aient respectivement fait la paix avec leur passé et « aient compris que la pire des "fins du monde", c'est d'arrêter de se battre et de refuser de se remettre en cause : se figer et passer sa vie comme une statue », croit Martin Page, ils ne franchiront pas cette limite. Après, qui vivra verra.

On s'habitue aux fins du monde
Le Dilettante,
285 p., 38,95 \$

La Libellule de ses huit ans
J'ai lu, 158 p., 8,95 \$

Comment je suis devenu stupide
J'ai lu, 124 p., 8,95 \$

Une parfaite journée parfaite
Mutine / Nicolas
Philippe,
113 p., 23,95 \$

Joris-Karl Huysmans

De la crasse à la croix

Des romanciers français du XIX^e siècle, Huysmans est aujourd'hui celui qui a le moins de lecteurs, contrairement à Zola, Stendhal et Flaubert, que chaque génération redécouvre. Pourtant, l'un de ses romans, *À rebours*, paru en 1884, est un livre culte ; on le considère comme le premier des anti-romans du vingtième siècle, et le personnage de *Des Esseintes* comme l'aîné du *Bardamu* de Céline (1932) et du *Roquentin* de Sartre (1938).

La collection « Bouquins », en deux tomes, entreprend de rendre justice à la forêt « huysmansienne » que cachait l'arbre *À rebours*. L'événement est d'importance parce que l'on va découvrir, avec les cinq romans qui précéderont la parution d'*À rebours*, un écrivain naturaliste exceptionnel, qui allait plus loin que Zola dans la peinture des mœurs populaires et particulièrement dans la description des caractères féminins, prostituées, ouvrières, glandeuses, marieuses, dans un univers de crasse et de vinasse que le très raffiné Huysmans connaissait comme le fond de sa poche.

Ce Huysmans est en effet un singulier personnage : né dans le quartier Saint-Sulpice à Paris, il se disait « hollandais » depuis qu'il avait changé son prénom (de Georges Charles à Joris-Karl) lors d'un voyage au pays de Rembrandt. Son père, mort lorsqu'il avait 8 ans, était typographe et disait descendre d'une lignée de peintres flamands. À 20 ans, le jeune Huysmans entre comme gratte-papier au ministère de l'Intérieur où il passera une grande partie de sa vie, mais ce Parisien lettré, raffiné et bohème était attiré par les paysages lépreux et les promiscuités troubles du ventre de Paris. Et plus tard, passant aussi sec du naturalisme au symbolisme, il finira par se convertir et se faire oblat, mourant, en odeur de sainteté, à 59 ans en 1907.

Trois pour un

Il y a donc au moins trois Huysmans, le naturaliste orthodoxe et combattant aux côtés de Zola pour imposer une littérature de la rue (*Marthe*, son premier roman, paraît en 1876 en plein scandale de *L'Assommoir*), le symboliste raffiné qui se découvre avec *À rebours* et dont l'écriture en est une d'orfèvre, et enfin le converti qui, vers la fin de sa vie, signe *La Cathédrale* et *Les Foules de Lourdes*, des ouvrages voués à la défense du catholicisme.

J'avoue que le plus intéressant des trois est l'écrivain naturaliste, celui qui promenait son nez et ses yeux dans le Paris ouvrier, canaille, misérable ; le Paris des maisons closes à rabais et des ateliers mal aérés ; le Paris des sixième sans ascenseur et des pissotières empuanties.

Marthe, sous-titré *Histoire d'une fille*, était franchement conçu pour faire scandale. Dès son entrée en littérature, Huysmans, qui vénérat Zola, voulait faire sa marque, frapper l'imagination en racontant la vie d'une pauvre engagée dans un cabaret de second ordre, et qui allait devenir la prostituée de service destinée — après une vie de coups durs — à finir dans l'ivrognerie totale ou à se jeter dans la Seine. Cette *Marthe*, c'était, en quelque sorte, en 1876, la version prolétaire et sans brillante de la *Nana* qu'écrira Zola quatre ans plus tard, une *Nana* qui ne croque pas les fortunes ni ne connaît les hôtels particuliers, une *Nana* pas-de-chance...

Tout de suite, Huysmans se fait la réputation d'être « un écrivain de filles », comme on disait à cette époque, un écrivain qui sait descendre au cœur des filles, celi-bataires, maîtresses, profes-



Romans I
Éditions Robert Laffont,
coll. Bouquins,
996 p., 59,95 \$

Romans II
À paraître en 2007
pour le centenaire de
sa mort.

sionnelles. Avec son second roman, il en remet : ce sont *Les Sœurs Vatar*, dont le dédicataire est Zola, qui paraît en 1879 et précise le genre Huysmans, ce mélange d'écriture à la fois artiste et canaille, cette rencontre d'un sujet ignoble et d'une esthétique raffinée, traitée dans le détail.

Dans ce roman, Huysmans met en scène deux sœurs, ouvrières dans un atelier de brochage, l'une qui depuis la puberté s'est mise à « courir aux hommes », l'autre, la cadette naïve, qui attend au contraire de connaître un vrai amour. Tout finira mal pour la seconde, car cet amour elle le trouve chez un garçon qui gagne trois sous et n'a pas d'avenir, mais il va lui échapper à cause de ce que Huysmans appelle, dans ce roman, l'« aristocratie ouvrière », ce réflexe des pères qui ne marient leurs filles qu'à des « ouvriers hors ligne », c'est-à-dire bien rémunérés.

Pour écrire *Les Sœurs Vatar*, Huysmans avait son sujet (et ses sujets) sous les yeux. La mère de Huysmans, veuve, céda à son fils l'« atelier de satinage et de brochure » que son mari lui avait laissé rue de Sèvres. Tout en demeurant fonctionnaire au ministère de l'Intérieur (rue des Saussaies où passait la racaille qu'il pouvait observer), l'écrivain gérait l'atelier familial et il connaissait parfaitement l'univers des ouvriers et ouvrières, voyant vivre son *dramatis personae*, écrivant sur le motif comme un peintre, ce qui donne à ce roman une vérité hallucinante.

Dans un court roman, *Sac au dos*, Huysmans décrit son enrôlement dans la brigade mobile de la Seine au moment de la guerre franco-prussienne de 1870. Là aussi, c'est hallucinant de vérité et de brutalité. Comme le fera Céline dans la guerre 14-18 avec son *Casse-pipe*, Huysmans décrit la désorganisation de l'armée française, l'absence de discipline, l'injustice des gradés, les tentes pleines de fumier et de poux : la charge est forte, la plume acérée, tranchante, crue et drue.

La rupture

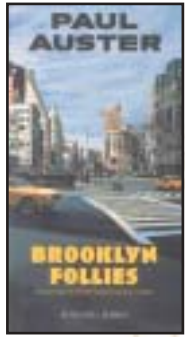
C'est avec cette littérature de la rognure que Huysmans va rompre subitement en écrivant *À rebours* en 1884. Rupture radicale. Autant l'écrivain a approfondi le naturalisme, autant il s'en détourne en créant le personnage de *Des Esseintes*, un duc, dernier descendant d'une famille illustre, de sang appauvri et de nerfs ultrasensibles, un esthète qui, après une vie d'amours perverses, s'enferme chez lui, se coupe du monde pour vivre avec ses écrivains préférés, ceux de la décadence latine, Pétrone et Apulée. C'est une avancée vers la folie, un enfermement dont la seule issue, laisse-t-il entendre, se trouverait dans la foi.

Cette foi, il va la trouver, Huysmans. C'est l'abbé Mugnier, célèbre confesseur du Paris des lettres, qui va, à sa demande, lui « laver l'âme au chlore ». Ses romans post-*À rebours* seront d'une autre eau, une eau bénite, moins signifiante. Après avoir lu *À rebours*, Barbey d'Aurevilly avait écrit : « Après un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix ». De la crasse à la croix, Huysmans a choisi. Mais le Huysmans qui reste, c'est le romancier de la crasse. Dieu ait son âme lavée au chlore.

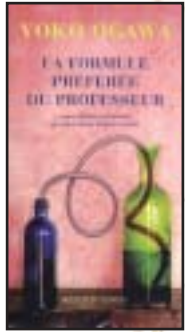


Robert Lévesque est journaliste culturel et essayiste. Il tient un carnet dans l'hebdomadaire *Ici Montréal*. Ses ouvrages sont publiés chez Boréal, et aux éditions Liber et Lux.

Dehors, novembre !



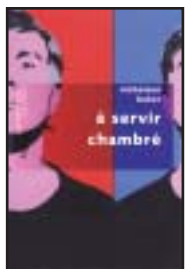
Brooklyn Follies
Paul Auster, Actes
Sud/Leméac,
363 p., 32,95 \$



**La Formule
préférée du
professeur**
Yoko Ogawa,
Actes Sud/Leméac,
246 p., 29,95 \$



Un retour
Alberto Manguel,
Actes Sud/Leméac,
78 p., 19,95 \$



À servir chambré
Nicholson Baker,
Éditions Robert
Laffont, coll.
Pavillons Poche,
182 p., 16,95 \$

Les saisons passent et mes sentiments envers le mois de novembre se font de plus en plus partagés, oscillant entre joie et découragement. Une visite au Salon du livre de Montréal, Mecque des amoureux du livre, suffit cependant à convaincre à peu près n'importe qui qu'en ces temps incertains où éditeurs et librairies s'inquiètent de la fragmentation de l'industrie (ou de sa concentration, selon le point de vue), la littérature mondiale se montre toujours aussi riche en découvertes. En librairie, toutefois, où ce mois des morts coïncide avec le débarquement des nouveautés d'avant Noël, la bataille fait rage pour les quelques pouces de rayonnage croulant déjà sous le poids des concurrents. Faut-il condamner ou bénir novembre ?

C'est donc dans cet état proche de l'ivresse que je déambulai à travers les allées du dernier Salon du livre de Montréal, taradé de toutes parts par ces romans tentants qui, malheureusement, n'attirent souvent qu'une poignée de lecteurs. Tant de livres attendent patiemment sur les étagères qu'un quidam s'attarde et daigne leur donner une chance ; tant de livres dénichés au hasard entre ces stands identifiés par un numéro, rappel étrange que le « bouquinage » ressemble parfois au parcours d'un « Livre dont vous êtes le héros »... Passez au 345. Si vous désirez aller à droite, rendez-vous au 234 puis descendez l'allée jusqu'au 132... Et pendant que Nathalie Simard, martyre et sainte, recueillait les confessions d'autres victimes de l'horreur humaine, que le kiosque 516 provoquait par ses propos sur le copinage dans le monde de l'édition, et que le numéro 611 vibrât par conséquent d'une ire terrible, plusieurs drames dignes de mention se jouaient en silence. Entre les pages des livres, cette fois.

Déterminé à ne pas me laisser abattre devant l'énormité de la tâche et d'éviter de laisser sur la touche quelques romans fabuleux, j'ai dressé un parcours du combattant-lecteur, sorte de tracé chaotique de numéro en numéro.

Débutons avec le stand 131/Leméac, où reposaient quelques piles de *Brooklyn Follies*, dernier opus de Paul Auster, une cuvée somme toute agréable de la part de l'auteur de *Moon Palace* qui, avec les années, affiche un moralisme un peu dérangeant. L'art de conter y est, les intrigues aussi, entremêlées selon une logique qui nous échappe souvent — d'où le charme de l'univers austérien. Mais cet impressionnant édifice cache un désarroi certain, conséquence inévitable d'un 11 Septembre dont nous ressentirons encore longtemps l'onde de choc. S'il séduira les fidèles, *Brooklyn Follies* ne doit cependant pas être rangé au nombre des « grands » Auster.

Pour un récit plus optimiste mais non moins dénué de profondeur, il suffit de lorgner vers *La Formule préférée du professeur* de Yoko Ogawa. Leméac a eu la bonne idée de coéditer avec Actes Sud une œuvre de cette analyste de l'âme humaine dont la prose s'affine avec le temps. Et si vous avez une heure à tuer en attendant que votre ami ait fait signer son exemplaire du *Roman des Jardins* (stand 669) ou d'Amos d'Aragon (stand 516), glissez le mince *Un retour* d'Alberto Manguel dans votre poche et laissez-vous emporter dans un espace trouble où se confondent réel et fantasmagorie, allusions à l'Argentine et influence de Borges. En ouvrant son catalogue à ces auteurs étrangers, Leméac montre la voie vers un partenariat courageux entre l'Europe et le Québec. Et puisqu'il est question de courage, un détour par le stand 740 (Éditions Robert Laffont) s'impose, car l'on met la main sur *À servir chambré*, petit miracle de la littérature américaine signé Nicholson Baker, auteur du chef-d'œuvre *Point d'orgue*. L'édition en format de poche de *À servir...*, divagation d'une vingtaine de minutes (le temps de donner un biberon) d'un narrateur fort

prolix sur l'importance de la virgule, la joie de la lecture sur le trône, la technologie ou le miracle journalier que procure un enfant devrait (on l'espère à tout le moins), être lu sans faute. Non loin de là, au numéro 641, l'on tombe sur *Le Monde connu* d'Edward P. Jones, passé sous silence au Québec. Encore une victime innocente de l'abondance des nouveautés, et ce, quoique ce roman ait remporté les Pulitzer, National Book Critics Circle Award et Impac Dublin Award. N'hésitez pas à accorder le temps qu'il faut à ce roman de Jones : c'est une épopée sudiste au souffle magnifique.

Pas de temps à perdre : dirigeons-nous maintenant vers le stand 611, où attend une fiction qui, malgré un accueil discret de la presse, constitue un véritable choc : *La Bibliothèque du géographe* de Jon Fasman, élégant croisement entre les romans historique et policier rédigé par une jeune écrivain à la plume incroyablement assurée. Le tout se dévore lentement, avec respect et admiration. Il serait dommage de ne pas s'y arrêter, puisqu'il s'agit d'une des plus extraordinaires entrées en littérature des dernières années. Toujours au 611, on remarque quelques exemplaires du tumultueux *Les Chutes* de la prolifique Joyce Carol Oates (Prix Femina étranger 2005), récit sombre et complexe sur fond de malédiction et de mort tissé soigneusement par cette écrivaine qui, bon an mal an, frôle le Nobel. Un peu plus loin, on découvre *La Mélopée de l'ail paradisiaque*, portrait mordant de la Chine comme seul sait en dresser Mo Yan, aussi auteur de *Beaux seins, belles fesses*, le pavé que l'on a surnommé « le Cent ans de solitude chinois », et dont quelques copies poche côtoient des dizaines d'autres promesses de dépaysement à moindre coût.

Dernier arrêt au stand 304/Gallimard, où niche le très beau *Neige* d'Orhan Pamuk (Prix Médicis étranger 2005), dernier roman de l'auteur de *Mon nom est rouge*. Œuvre racée sur fond de troubles politiques et d'extrémisme religieux, *Neige* peut être considéré comme l'œuvre la plus achevée de l'écrivain turc, récipiendaire du Prix de la paix des libraires allemands, et qui fait aujourd'hui face à un possible emprisonnement en raison de ses prises de position contre l'aveuglement de son pays envers le génocide arménien. Une fiction lucide et belle, comme tant d'autres qui attendent encore dans les stands mais qui, faute d'espace — encore et toujours cette malédiction —, ne pourront avoir droit de cité ici.

Or, ne vous découragez pas ; le Salon est certes fini, mais les librairies débordent toujours de promesses. Il suffit de succomber à la curiosité qui est, décidément, le plus beau défaut du monde !



Longtemps animateur d'émissions culturelles à la radio, **Antoine Tanguay** écrit (souvent à la dernière minute) dans divers journaux et magazines. Outre les livres, Antoine a trois passions : la photographie, les voyages et ses deux Siamois.



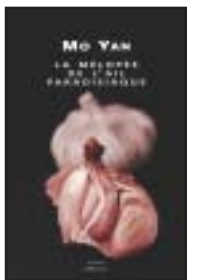
Le Monde connu
Edward P. Jones,
Éditions Albin Michel,
coll. Les Grandes
Traductions,
512 p., 34,95 \$



**La Bibliothèque
du géographe**
Jon Fasman, Seuil,
coll. Cadre vert,
396 p., 32,95 \$



Les Chutes
Joyce Carol Oates,
Éditions Philippe
Rey, 504 p., 34,95 \$



**La Mélopée de
l'ail paradisiaque**
Mo Yan, Seuil,
coll. Cadre vert,
358 p., 39,95 \$



Neige
Orhan Pamuk,
Gallimard,
coll. Du monde entier,
485 p., 39,95 \$

CONTEURS QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI

De bouche

Ils s'appellent Marc Laberge et Fred Pellerin, mais aussi Myriame El Yamani et Isabelle St-Pierre. Partis en guerre contre le bonhomme misère, ces irréductibles se passent de télé réalité. Ils font dans l'histoire ancienne, le bouche à oreille, sans effets spéciaux et parfois sans micros. Et nous mangeons dans leurs mains ! Récit d'un renouveau aussi vieux que l'humanité.

Par Geneviève Thibault

Salon du livre de Montréal 2005 : Fred Pellerin a l'aura d'une star. Au kiosque de Planète rebelle, une file d'enfants de 7 à 77 ans espèrent ardemment placoter avec le conteur. La broue dans le toupet, Fred s'exécute gentiment, appose sa signature dans les exemplaires de *Comme une odeur de muscles*, le livre-CD de son dernier spectacle. Clic : le lauréat du Félix du scripteur de l'année « pose » une dernière fois devant l'appareil photo, à la demande d'un « gars de bicycle » au moins aussi costaud que les mouches de Saint-Élie-de-Caxton. Ce soir, Pellerin ne retourne pas à son village de légende : il sera à Sherbrooke, en supplémentaire : « C'est plate, se désolé-t-il, ça va tellement vite que je ne peux pas beurrer le monde comme je le voudrais. Sur scène, j'ai tout le temps, je peux leur en donner. »

Et du conte, « le monde » en veulent. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où les conteurs d'ici mangeaient de la misère et se faisaient quasiment tirer des roches : « Ce sont les Michel Faubert, les Jocelyn Bérubé, les Mike Burns et les Jojo Turenne qui ont déblayé le terrain. Ça été difficile, on se moquait d'eux », relate Myriame El Yamani, conteuse et co-fondatrice de la Maison du conte de Montréal, en 2005. Ce n'est pas Marc Laberge, conteur depuis une quinzaine d'années et directeur-fondateur du Festival interculturel du conte du Québec, qui la contredira : « Dans les années 1980, on avait beau s'escrimer, ça ne marchait pas. Comme s'il y avait quelque chose dans l'air du temps qui était contraire au conte. Le phénomène n'est pas propre au Québec. Avec l'avènement du livre de poche et des télécommunications, on a cessé d'écouter les conteurs pendant toute la première moitié du XX^e siècle. Puis, on a réalisé que la télé ne réglerait pas nos problèmes de communication. Au début des années 1990, l'intérêt pour le conte — une manière de transmettre profondément humaine — a ressurgi. On s'y est mis collectivement, on a sorti la parole conteuse du ghetto folklorique pour la réinventer. »

Une histoire à plusieurs

Car la résurrection du conte, c'est une affaire de gang. Depuis quinze ans, on assiste progressivement à une « professionnalisation » du conte : « La France compte environ 2000 conteurs professionnels. Au Québec, ils sont environ une douzaine. Nous n'avons pas d'école du conte, mais des ateliers sont disponibles », poursuit Marc Laberge. Le bouche à oreille a commencé à se propager dans les années 90, autour des contes urbains d'André Lemelin et d'Yvan Bienvenu. Les représentations de

conte-théâtre du premier, les *Contes urbains*, font fureur, et André Lemelin fonde en 1997 la maison d'édition Planète rebelle, dédiée aux littératures orales.

Mais c'est en 1998 que le téléphone arabe s'emballa alors que Lemelin et Jean-Marc Massie fondent les Productions du Diable vert. *Les Dimanches du conte* s'installent en « salle » au Sergent recruteur, puis à L'Intrus avec *Les Contes des Mardis-Gras* (Claudette L'Heureux et André Lemelin, 2002), et sont fréquentés par un auditoire aussi hétéroclite qu'assidu. Aujourd'hui, les conteurs invités font la virée des bars et des festivals dans tout le Québec, et même dans le monde. Les tribunes de la littérature orale ne se sont pas seulement multipliées : elles se spécialisent. Le Festival interculturel du conte en est déjà à sa neuvième édition, tandis qu'on parle des maisons de productions de la relève (Les Productions Cormoran, Les Productions Vif-Argent). En 2003, le Regroupement du conte au Québec (RCQ) devenait la voix officielle de la parole conteuse et, récemment, le Conseil des arts du Canada a reconnu le genre comme une pratique artistique digne d'être soutenue. Ceux qui ont du mal à retrouver leurs petits dans une portée aussi prolifique peuvent désormais consulter des sites

Internet (mondoral.org, conteur.com), qui consignent les activités autour des arts de la parole, ici et en France.

Des passeurs de parole

Les conteurs, eux, ne cherchent pas de midi à quatorze heures les raisons qui expliqueraient ce renouveau du conte : « Le conte est tellement convivial que ça fait peur, s'exclame Isabelle St-Pierre, conteuse et productrice. Il s'adresse à tout le monde, âge, sexe et statut social confondus. Il existe environ une cinquantaine de versions de *La Corriveau*, toutes liées aux particularités des communautés dans lesquelles elles ont surgi. C'est le contraire de la télé, avec ses images préfabriquées. Un conteur, c'est interactif, ça existe pour redonner la parole aux gens, en contexte. Il te donne à voir, il te fait redécouvrir que tu as un imaginaire. Quand tu es petit, tu vois les choses, mais à l'âge adulte,

l'écran devient pas mal noir. C'est pour ça que les gens aiment tellement le conte. »

Isabelle, 30 ans, est toute menue, mais elle a du coffre. Il en faut pour faire tomber le « quatrième mur » en représentation. Au Toast Thé, sur le Plateau, la conteuse feuilletait des histoires de femmes pirates quand je l'ai rencontrée. Dès que sa voix a porté dans le café, des clients se sont approchés pour lui faire la jasette... On dit de son répertoire qu'il puise dans les contes traditionnels, qu'elle mâtime d'humour noir, de cruauté et de quotidienneté urbaine. Issue d'une mère égyptienne, du *slam* (*Spoken Word*) et de la performance cabaret, Isabelle a eu le coup de foudre pour le conte en 2002, au détour d'un micro ouvert : « C'était Simon Gauthier [au micro], dit-elle. Je me demandais comment il arrivait à nous faire voir tout ça avec le seul concours de sa voix. J'ai tout de suite su que le conte était fait pour moi ; c'était une question de nourriture, de consistance : le rapport avec le public, la trame du conte, les possibilités infinies qu'il comporte — comme la chanson — pour porter droit au but un message universel. Ensuite, il m'a fallu apprendre à lâcher le texte, à trouver mon répertoire et à me l'approprier, comme mon corps. » Depuis, Isabelle St-Pierre a notamment fondé la maison Les Productions Vif-Argent, s'est fait confier la programmation du volet relève du dernier Festival interculturel du conte du Québec, et organise des soirées mensuelles pour la relève conteuse.

Résistance rurale et urbaine

Trois ans et des poussières plus tard, le travail d'Isabelle a évolué. Elle n'est pas la seule : nombre de conteurs « à succès » comme André Lemelin — qui ne donne plus d'entrevues — sont passés du conte urbain et contemporain au *trad* (contes traditionnels) ou encore, délaissent les grosses scènes au profit de petites représentations intimistes d'une vingtaine de personnes ou moins. Des conteurs lâchés *lous*, qui revendiquent le droit de parler dans le nez du public, sans les filtres (micros, mise en scène) des salles de spectacle conventionnelles. Va-t-on voir la confrérie du conte se diviser entre la frange des puristes et celle des diseurs *pop* ? «

Mais non, tous les conteurs reviennent au *trad* à un moment ou à un autre, explique Isabelle. On creuse pour trouver les racines de notre métier. Les diseurs sont portés par un sentiment d'urgence : on se bat comme des fous contre une culture uniforme qui s'étend à l'échelle de la planète. Moi, mon oreille a changé : les



Isabelle St-Pierre



Fred Pellerin

à oreille

racontages, les faits divers, les récits de vie, tout m'intéresse et mérite d'entrer dans la légende. Conter, c'est un travail de résistance contre ce qui est trop pareil, trop gros, trop tout. »

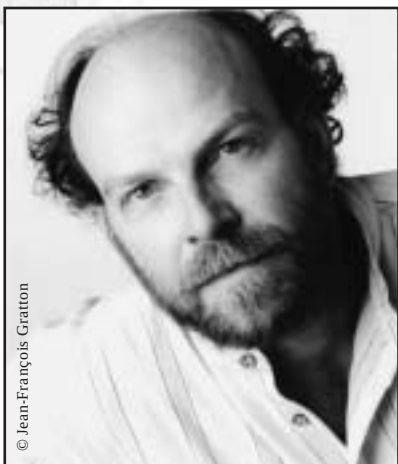
Résistance : le mot est lâché. Même son de cloche du côté de Fred Pellerin, qui fait pourtant salle comble : « Moi, je recueille de la confiance rurale, affirme-t-il. Tu me demandes comment je m'explique le renouveau du conte. *Ben* voilà : Années 80 : référendum perdu ; la bulle techno-financière : le conte est une affaire de *ma tante*. Puis viennent les années 90 ; la globalisation du village ; le *World Beat* et la rencontre avec l'autre. Quand tu te mets à écouter de la musique africaine, tu commences à te demander : " Moi, elle est où, ma racine ? " Je suis un peaufineur, un *gosseux* de racine. Le conte a des vertus écologiques, il embellit le quotidien. Avant, pour le monde de chez nous [Saint-Élie-de-Caxton], ce qu'ils racontaient, c'était juste du *jasage*. Maintenant, on se dore le *merveilleux ambient* (sic !). Et notre Félix, il se promène dans tout le village : au dépanneur, à l'école, dans la salle municipale. »

Contes-valises

C'est évident, les conteurs fonctionnent à « l'envers du monde ». Notre société est atteinte de jeunisme. Eux vouent un culte aux vieilles choses, au « vécu », et prennent de la valeur avec l'âge. Tandis que la planète entière s'accroche aux raisons du monde matériel, ils trippent sur l'intangible, l'impossible et l'éphémère. Comme la parole : « J'ai réécouté *Dans mon village, il y a belle Lurette...* (Planète rebelle, 2001) dernièrement, poursuit Pellerin. Ça m'a agacé : je parle fort, je mitraille, j'en mets trop. Comme un conteux qui doit prendre le plancher dans un *party* de famille. Je suis plus content de la structure en jointures de *Comme une odeur de muscles* (Planète rebelle, 2005), il me semble que c'est plus fin, moins criard. Ça me permet de pousser le délire plus loin, de réagir avec le public. » Quand on fait remarquer à Pellerin qu'on l'a sacré écrivain depuis la parution de son livre *Bois du thé fort, tu vas pisser drette !* (Sarrazine Éditions, 2005), il se bidonne : « L'oral et l'écrit, ça n'a rien à voir. L'écrit, c'est un canevas. Le conte, ça passe par la parole, dans l'instant, devant le monde. L'exercice de l'écriture va te permettre de trouver un ciment assez fort pour toujours retomber sur le *beat* en show. Je trouve ça fondamental, le " collectage " de

Planète rebelle, ça permet de faire connaître la diversité des voix conteuses. Mais on ne sait pas ce qu'il adviendra de la formule dans trente ans. » Faut-il préciser que la majorité des conteurs n'ont jamais publié?

Myriame El Yamani sait, mieux que personne, que pour rester vivante et bonne, la parole conteuse doit voyager. Le répertoire d'un conteur, c'est un havresac qu'il promène le long du chemin, et qui s'emplirait petit à petit de ses trouvailles. Née au Maroc, Myriame El Yamani a grandi en France, débarqué en Amérique et fait siennes les parlures d'Acadie du Nouveau-Brunswick. Son conte intitulé *La Ligne à butin volante* (Bouton d'or d'Acadie, 2002) recèle toute cette richesse : une corde à linge voyage d'Occident en Orient, et sert d'explication aux couleurs des maisons du bord de mer de la péninsule acadienne.



Marc Laberge

La conteuse a grandi, bercée par les contes de ses grand-mères française et marocaine : « Il faut avoir entendu beaucoup d'histoires pour être capable d'en conter. Attention, je ne dis pas qu'il faille côtoyer pépère dès le berceau pour devenir à son tour conteur. D'ailleurs, la majorité des conteurs

québécois n'ont jamais travaillé avec un vrai conteux. » Tour à tour journaliste, sociologue et chercheure, Myriame a toujours été dans la parole. Mais ce n'est que récemment, en 1998, qu'elle a fait du conte un métier : « Un jour, André Lemelin et Jean-Marc Massie sont venus me chercher en me disant : " Toi, tu es une conteuse. " J'ai protesté, puis je m'y suis mise. Jamais je n'aurais pensé que j'en arriverais à être aussi libre de l'imaginaire. Je raconte maintenant des épopées, comme celle des *Mille et Une Nuits*. Lorsque j'ai commencé, je disais des contes traditionnels, presque textuellement, auxquels j'ai ajouté, petit à petit, une touche de couleur locale. »

Apprendre à écouter

Aujourd'hui, la conteuse possède un répertoire métissé de contes africains, européens, américains, et elle affirme qu'on garde la mémoire de toutes les paroles ancestrales : « Mon métier ne se pense pas en dehors de la société dans laquelle je

vis. C'est mon devoir de transmettre ma connaissance du monde à d'autres. Les conteurs sont des passeurs. Mais tout ça, c'est surtout une affaire de plaisir, de plaisir des sens », précise la messagère.



Myriame El Yamani

La Maison du conte de Montréal, qu'elle a co-fondée avec Yves Robitaille, est à l'avenant : ludique et nomade. On s'y promène de quartiers en quartiers, on y fait du compagnonnage auprès d'apprentis conteurs, on y recrute des nouveaux venus qui se produisent dans leurs langues maternelles. El Yamani va dans les écoles donner des ateliers pour les enfants : « En Afrique, on ne raconte rien sans être d'abord allé chercher son auditoire. Je montre aux enfants les rituels du conte, comme celui du respect de la parole. Le conte, c'est comme la vie : une initiation, un passage. Nous avons besoin de rituels pour comprendre des choses, apprendre. Dans le temps suspendu du conte, tout est permis, on résout des problèmes en les nommant. C'est guérisseur. Et j'épargne aux jeunes les versions soft à la Walt Disney. Les ados réalisent que Shéhérazade est, somme toute, un classique très violent... Je ne lâche jamais mon auditoire après un récit, je le récupère, je le fait redescendre en douceur. »

La Maison du conte veut faire des petits. On dirait bien que les conteurs, tous genres confondus, ont retrouvé leur maison dans l'âme des Québécois : « On s'est cherchés pendant dix ans, c'était l'effervescence, on expérimentait, se souvient Myriame El Yamani. Là, je crois qu'on est là pour rester. » « Ce qui me rend le plus heureux, affirme Pellerin, c'est la dé-folklorisation du conte. La tradition refait surface, elle est vivante. »

Regroupement du conte au Québec (RCQ)

4254, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) H2J 2W7
Tél. : (819) 566-6996

Festival interculturel du conte du Québec

5742, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2S 2S2
Tél. : (514) 272-4494

Les Contes des Mardis-Gras

Les mardis au Café-Bar SOHO, 2^e étage
6289, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
Tél. : (514) 271-3006
www.mardis-gras.net

Les Productions du Diable Vert

Les Dimanches du conte
Tél. : (514) 277-9084
www.diablevert.qc.ca

La Maison du conte de Montréal

www.lamaisonducontedemontreal.com

Festival Voix d'Amériques

www.fva.ca

Festival international des arts de la parole

www.asso-fiap.org

Du folklore au conte

À la fin du *Peau d'Âne* de Jacques Demy, le roi (Jean Marais) et la Fée des lilas (Delphine Seyrig : époustouflante !) descendent d'un hélicoptère présenter leurs vœux aux nouveaux époux, incarnés par Catherine Deneuve et Jacques Perrin. Anachronisme ? D'une défroque animalière à une autre, le conte *Ti-Jean Peau-de-morue*, recueilli par le folkloriste Germain Lemieux en 1953, met en scène un roi qui envoie ses garçons au collège et ses filles au couvent. Frappé par d'une fièvre, il guérit mais perd la vue. Depuis, son secrétaire lui fait chaque matin la lecture des journaux.

Par Mathieu Simard

Le conte traditionnel n'a pas d'autre règle que celle de capturer l'auditoire dans son filet. Les écarts du conte merveilleux le prouvent : il se moque bien des autres conventions. En considérant uniquement cette variante, faut-il encore distinguer ses formes savantes de ses formes populaires ? Charles Perreault, écrivant *Histoires ou contes du temps passé* sous la lumière du Roi-Soleil, le faisait à partir de ce qu'il considérait comme la littérature de son temps, destinée à briller dans les salons. Mais en transposant ainsi des contes tirés du folklore, il contribue à définir ce dernier. Les conteurs québécois des deux siècles suivants, directement ou non, lui sont en partie redevables. Aussi, tous les contes, les *Barbe bleue*, *Chat botté*, *Cendrillon*, histoires avec ou sans Ti-Jean recueillies au Québec ou en Ontario au XX^e siècle, portent une double empreinte. Celle de leurs époques respectives et celle de leur production, texte fait pour être lu ou récit oral transposé à l'écrit. S'agit-il de formes orales captées par une bande magnétique ou une séquence numérique, c'est encore là une performance codifiée, balisée par la nécessité d'intéresser un auditoire, à plus forte raison lorsque ce public est « savant » et équipé d'une enregistreuse. Les paroles s'envoient quand l'écrit demeure ? Peut-être. Mais les deux communiquent sans qu'on puisse véritablement cerner qui souffle à l'autre ses répliques.

De même, si on peut à juste titre s'extasier devant la formidable prolixité des contes, on remarque qu'ils utilisent, d'un coin à l'autre du globe, les mêmes archétypes et artifices. Bien avant Aarne et Propp¹, ce constat date des frères Jacob et Wilhelm Grimm. Ces derniers sont considérés comme les pères du folklore. Au début du XIX^e siècle, l'effritement de l'autorité des monarchies et l'avènement des romantismes qui s'empareront de sa peinture, de sa musique, de sa littérature et de sa philosophie, ont entraîné une profonde transformation des codes du savoir en Europe. La culture savante, après des siècles tournés vers la rénovation du savoir antique puis sa transposition moderne, découvre que les peuples ont parfois du génie. Cela n'est en rien gratuit : les intellectuels des nations émergentes, tant pour conférer quelque fondement naturel à leurs idéaux démocratiques que par chauvinisme, valorisent un savoir perçu comme parallèle et, surtout, antérieur à la double articulation chrétienne et romaine chevillée au pouvoir depuis des siècles. De là un « savoir du peuple », rendu en anglais par l'expression *folk's lore*.

Ainsi, avant d'intéresser la linguistique émergente, puis la psychologie, le folklore a une fonction politique, au sens large du terme. On recueille les contes puis, pour en accentuer l'intérêt, on les étoffe, les recoupe, donnant nais-

sance à des récits où la part du collecteur devient indissociable de l'original, à l'exemple des prêtres irlandais recueillant les épopées celtiques au haut Moyen Âge, qui ne se privaient pas, au nom de la religion, d'ajouter ou de couper quelques passages. Au Québec, on verra fleurir semblable démarche au XIX^e siècle avec les élites désireuses de poser des assises de la littérature nationale. À leur décharge, ces gens entendent écrire pour restituer l'esprit du conte, sans prétendre à la fidélité. L'abbé Casgrain, Pamphile LeMay, Louis Fréchette et ses *Contes de Jos Violon* s'inscrivent dans cet esprit. Plus tard, on pourra compter sur de vrais folkloristes dont le but est de constituer un fonds d'archives de la matière orale canadienne-française, notamment Marius Barbeau, Luc Lacoursière, et Conrad Laforte à l'Université Laval, Germain Lemieux à l'Université de Sudbury.

Conter, aujourd'hui

« La réalité dépasse la fiction », servons-nous en guise d'épilogue. On reprend à peine son souffle, et la seule relation susceptible de donner quelque sens à l'incommunicable vient confirmer, par la négative, la puissance de la fiction. L'événement est plus fort qu'une histoire inventée, un mensonge ou un songe, et fait écho à notre besoin de règles claires. Il y a un temps pour tout. L'extravagant doit se dérouler en un lieu et un temps précis. « Il est bon de vous dire », « Ma grand-mère disait », « Il était une fois », et voilà que l'impossible est possible, on accepte les menteries². Voilà l'auditoire qui écoute un agité lui prouvant que c'est bien en parlant qu'on trouve quelque chose à dire. Pour le divertir, ce drôle utilise des personnages déjà connus : héros rusé, « gros bras petite tête », roi benêt, objets magiques, etc. Le temps gagné sur leur description permet de passer aux choses sérieuses... ravir.

Les vétérans que sont Jocelyn Bérubé et Michel Faubert, le diable dans l'archet et le vent dans les cordes vocales, continuent de plus belle. La nouvelle génération de conteurs, Fred Pellerin en tête, traque l'inédit et l'ineffable qui sortent de la bouche des grands enfants que nous sommes. Ce qu'on appelle en français « le renouveau du conte » est peut-être ce qui pouvait nous arriver de mieux, au moment où la littérature, cet art de caresser la langue à rebrousse-poil, n'a jamais paru si fragile. Les conteurs remettent à l'avant-plan la musique des mots, et les contraintes de leur art sont tacitement acceptées par tous. Lorsqu'une frange importante de l'élite culturelle se réjouit du fait que la télé-réalité soit parvenue à rallier les régions et la métropole autour d'un même spectacle, il faut déplorer que ce lieu commun sans lequel la culture est impossi-



© Festival interculturel du conte du Québec

ble ne se distingue en rien du gargouillement de la consommation, qui répond sans nul différé de la satisfaction au seul désir d'être à la place de l'autre. Par leurs formules, leurs rites, leurs thèmes semblables du Nord de l'Ontario à la Kabylie ; par leur verbe, leurs histoires et leurs noms dissonants d'un village à un autre, les conteurs présentent un visage de l'humanité qui échappe autant au tribalisme qu'à la production en série. À l'heure où l'on tente de mettre le génie comme l'eau en bouteille, cette diversité enchante.

Le Conte.
Du mythe à la légende urbaine
Jeanne Demers, Québec Amérique,
coll. En question, 143 p., 16,95 \$

Contemporain, le conte ?
Il était une fois l'an 2000
Christian-Marie Pons (dir.), Planète rebelle,
122 p., 19,95 \$

Petit Manifeste à l'usage du conteur contemporain
Jean-Marc Massie, Planète rebelle,
96 p., 19,95 \$

Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean
Bertrand Bergeron (dir.), Éditions Trois-Pistoles,
271 p., 29,95 \$

¹ Pour un résumé de ces typologies, qui permettent notamment de recenser les multiples versions d'un conte d'un pays à l'autre, les problèmes liés à la transmission, la communication entre le mythe, la légende et le conte, lire *Le Conte* de Jeanne Demers.

² « Le conteur est sommé de mentir, ouvertement, effrontément [...] On attend de lui qu'il nous parle de ce qui n'existe pas », écrit Bertrand Bergeron dans *Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, après avoir distingué le conteur du bonimenteur habile, qui ne fait qu'enjoliver ses propres récits biographiques (particulièrement ses histoires de pêche).

Quelques suggestions de lecture



Les Meilleurs Contes fantastiques québécois du XIX^e siècle

Aurélien Boivin, Fides, 361 p., 19,95 \$

Cette troisième édition de la célèbre anthologie du professeur Boivin devrait figurer dans toute bibliothèque québécoise. Après une présentation qui résume la volonté des élites canadiennes-françaises du XIX^e siècle de conserver les histoires du peuple, les meilleurs écrivains à avoir proposé à l'époque leurs versions des personnages surnaturels (chasse-galerie, diable beau danseur, loup-garou sont mis à l'honneur).



La Désilet s'est fait engrosser par un lièvre (livre-CD)

Renée Robitaille, Planète rebelle, coll. Paroles, 92 p., 20,95 \$

Quoi de mieux qu'un livre-disque pour vous réveiller l'aiguille ? Dans le village, la chaleur du temps des semailles fait retrousser les jupons et friser les moustaches. C'est l'heure de répandre le grain... Renée Robitaille a recueilli les détours de la langue d'antan et composé à notre intention ces récits de génuflexions sans prière. D'une superbe coquinerie, le verbe charnu de la conteuse vous ravira.



Contes de bûcherons

Jean-Claude Dupont, Nota bene, coll. NB poche, 12,95 \$

« L'homme est parti pour travailler », chante Gilles Vigneault, et quand « La femme est seule à s'ennuyer », les gaillards des chantiers, rassemblés dans une promiscuité peu propice aux exercices spirituels, peuvent compter sur quelques forts en gueule pour les divertir. Avertissement : mettre bon Dieu en cache avant de lire sur le coup de minuit.



Natanis

Christine Sioui Wawanoloath, Loup de Gouttière, coll. Les loups rouges, 56 p., 7,95 \$

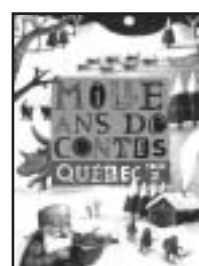
Quatrième titre de la collection dirigée par le poète huron Jean Sioui, *Natanis* est tiré d'une légende abénakis. Tabaldak, créateur de toutes choses, avait conçu avant les hommes des êtres de pierre, qu'il fit éclater en petits fragments, qui devinrent les Megumowesos, peuple sylvestre. Le jeune Abénakis Natanis a lui même brisé la flûte magique et la pipe de l'un de ces petits hommes. Son rachat est le prétexte à un voyage merveilleux.



Carcajou, démon des bois

Geneviève Mativat, Éditions de l'Isatis, coll. Korrigan, 70 p., 9,95 \$

C'est l'hiver. La disette. Innu, l'homme, et Ishkueu, sa compagne, ont déjà perdu l'un de leurs deux fils. Innu brave la tempête et tombe dans les griffes de Maikan, le chef des loups. Après un horrible massacre, Innu a conscience d'avoir rompu l'équilibre sacré de la nature... Ce récit raconte l'origine du premier Carcajou, *trickster* montagnais.



Mille ans de contes. Québec (deux tomes)

Collectif, Éditions Milan, 462 p. et 352 p., 29,95 \$

Ces anthologies dirigées par l'auteure jeunesse Cécile Gagnon sont bien mises en contexte. Légendes amérindiennes, contes populaires d'origine française, variations et versions intégrales de contes d'auteur (d'Honoré Beaugrand à Gilles Vigneault en passant par Yves Thériault), on suggère pour chacun l'âge de

l'auditoire et on évalue le temps nécessaire à la lecture. Pratique pour l'heure du dodo ! Conçue pour le plaisir de vos enfants, cette collection, pour tout dire, est de la « belle ouvrage ».

FRED PELLERIN

Parole de conteux

Fred Pellerin est sans conteste la coqueluche de l'heure dans le domaine du conte, un art qui bénéficie d'un regain d'intérêt qu'il fait bon voir et entendre. Tant sur disque que sur scène, tous apprécient la vivacité de sa parole, l'amour sincère qu'il voue à Saint-Élie-de-Caxton, son petit royaume, de même qu'à la préservation des récits d'antan et à la sauvegarde des trous de mémoire. Bref, Pellerin est un virus contagieux, une bibitte irrésistible qui, entre deux « caxtonneries », s'offre un détour du côté des romans. Fier défenseur d'un esprit de clocher bien à lui, Pellerin est un homme de paroles.

Par Antoine Tanguay

Il était une fois un petit bout de bonhomme, fils de comptable, tombé dans la marmite du conte. Devenu, de son propre aveu, *conteux* par mégarde après des études en littérature à Trois-Rivières, Fred Pellerin a baigné toute son enfance dans un univers où se confondaient de drôles de menteries, de truculents racontars et l'odeur des petits plats mijotant dans la cuisine. Ce sont ces souvenirs qu'il évoque d'abord lorsqu'on lui demande de revenir là où tout à commencé, alors qu'il était pendu aux lèvres de sa grand-mère Bernadette, source intarissable de récits : « Mon premier contact avec les histoires a été oral. J'ai grandi avec les vieux, qui venaient raconter des histoires chez nous. L'écoute des histoires à toujours accompagné mon parcours de lecteur », se souvient l'auteur de *Comme une odeur de muscles*. Puis, Pellerin fait ses premières lectures, dans lesquelles la fée Clochette l'invite à tourner les pages des albums de Walt Disney. Faut-il y voir une prophétie puisque c'est justement grâce au conte, fer de lance des Éditions Planète Rebelle, que le *conteux* de Saint-Élie-de-Caxton pourra plus tard partager ses histoires ? Peut-être.

La vie coule doucement pour le petit Fred, qui cessera d'être fidèle à Clochette pour aller glaner d'autres émois. L'avenir du *conteux* se dessinera cette fois dans les pages d'un autre livre, en l'occurrence une bande dessinée d'Astérix : « J'avais tous les albums de la série et je les relisais souvent, se souvient Pellerin. Je dois avoir été influencé par ça dans mon travail sur Saint-Élie, où il y a quelque chose de cette gauloiserie qui résiste à l'envahisseur. » Au nombre des coïncidences, ajoutons son affection pour Les Schtroumfs — encore une histoire de village ! Par la suite, Pellerin découvrira les aventures de Titeuf, de Calvin et Hobbes, des Bidochon. Il appréciera le travail de Gotlib, et craquera pour... Fred. De l'œuvre du poète bédéiste, Fred Pellerin retient *L'Histoire du conteur électrique*.

Comme plusieurs lecteurs de sa génération, le petit Fred s'abandonnera aux « Livres dont vous êtes le héros », dont il apprécie le caractère ludique. Du reste, Pellerin voit toute lecture d'un bon œil : « Si votre enfant a envie de se passionner à lire les pintes de lait, je ne l'en empêcherai pas ! », rigole-t-il. Puis, avec l'adolescence viendra la recherche des émotions fortes, les « histoires à faire peur » de Stephen King.



Fred Pellerin

Pellerin s'inscrira par la suite en études littéraires. C'est à ce moment qu'il tombe tête première dans les livres et apprend à lire différemment, pour le meilleur et pour le pire. Car de ces années où il fréquente les grands auteurs, il garde des impressions partagées entre l'admiration et la déception : « J'y ai fait de belles découvertes. Ça m'a amené à me développer le *muscle curieux*, mais j'ai aussi fréquenté une *scolarité* qui me dérangeait. J'ai parfois oublié qu'il fallait prendre plaisir à lire, et non pas psychanalyser. Je suis davantage un jouisseur de la lecture. J'ai d'ailleurs dû oublier cela plus tard pour retrouver mon plaisir et prendre mon temps pour lire. [...] On nous faisait lire les grands auteurs, ces grands publiés, mais on oubliait l'importance de la parole, sa grande fragilité aussi », explique-t-il. Néanmoins, l'université lui aura apporté son lot de rencontres marquantes, comme celle de Christian Bobin : « Lui, je ne l'aurais jamais lu

autrement. J'aime chez lui la douceur et les tons pastel. Il y a, dans son écriture, un beau mouvement, particulièrement dans *L'Inespérée* et *Une petite robe de fête*. » C'est également dans un cours donné par un professeur porté sur la « schizo-analyse » que Fred Pellerin s'initie à la prose inventive de Réjean Ducharme. Plus tard, ce sera au tour de Jacques Ferron de l'émouvoir : « *L'Amélanchier* est le seul livre de ma vie qui m'a fait pleurer », confie-t-il. Ajoutons à ces découvertes *Jean Rivard, défricheur*, les écrits d'Honoré-Beaugrand, Louis Fréchette et ses *Contes de Jos Violon*, qu'il trouve « très vivants et colorés » et, enfin, l'intégrale des romans d'Yves Thériault et des *Fridolinades* de Gratien Gélinas.

Aujourd'hui, Fred Pellerin lit avec une plus grande liberté, quoiqu'il conserve une certaine fidélité pour ses auteurs favoris qui, dans leur langue bien à eux, posent les bases d'un univers romanesque dont il se révèle un explorateur enthousiaste : « Les microcosmes m'intéressent, ces petits mondes qui évoluent au fil des livres, c'est pourquoi j'aime le clan des Malaussène, de Daniel Pennac. Par exemple, *La Petite marchande de prose*. » L'auteur de *Bois du thé fort, tu vas pisser drette !* a aussi été un inconditionnel des romans d'Amélie Nothomb (*Les Catilinaires*, *Pépium*), mais son intérêt s'est récemment émoussé. Du côté de la poésie, Pellerin cite Jacques Prévert, et surtout *Paroles* : « J'aime chez [Prévert] son jeu matériel sur le langage, sa façon de coller des mots ou de les défaire pour leur donner un nouveau sens. » *Châteaux de la colère* d'Alessandro Baricco fait aussi partie de ses lectures préférées, tout comme *La Vie devant soi* de Romain Gary. En terminant, le conteur revient à la littérature de chez nous avec Pierre Billon (*L'Enfant du cinquième Nord*) : « J'aime son petit côté inspiré de l'oralité. Il trouve beaucoup d'inspiration chez les personnages des contes et jongle avec un merveilleux qui me plaît particulièrement. » Toujours du côté de la littérature québécoise, Pellerin confie son affection pour *Betsi Larousse* de Louis Hamelin ou *Le Souffle de l'harmattan* de Sylvain Trudel.

On peut donc dire, en guise de conclusion, que Fred Pellerin est un lecteur omnivore qui a la parole à cœur et le cœur à la parole, pour peu qu'elle soit sincère et donne envie qu'on s'y abandonne comme on arpente les rues d'un village où les révélations nous attendent à chaque coin de rue.



L'Inespérée
Christian Bobin, Folio,
116 p., 7,95 \$



La Petite Marchande de prose
Daniel Pennac, Folio,
405 p., 15,95 \$



Châteaux de la colère
Alessandro Baricco, Folio, 337 p., 13,95 \$

L'Histoire du conteur électrique
Fred, Dargaud,
60 p., 23,95 \$

L'Amélanchier
Jacques Ferron, Typo,
207 p., 12,95 \$

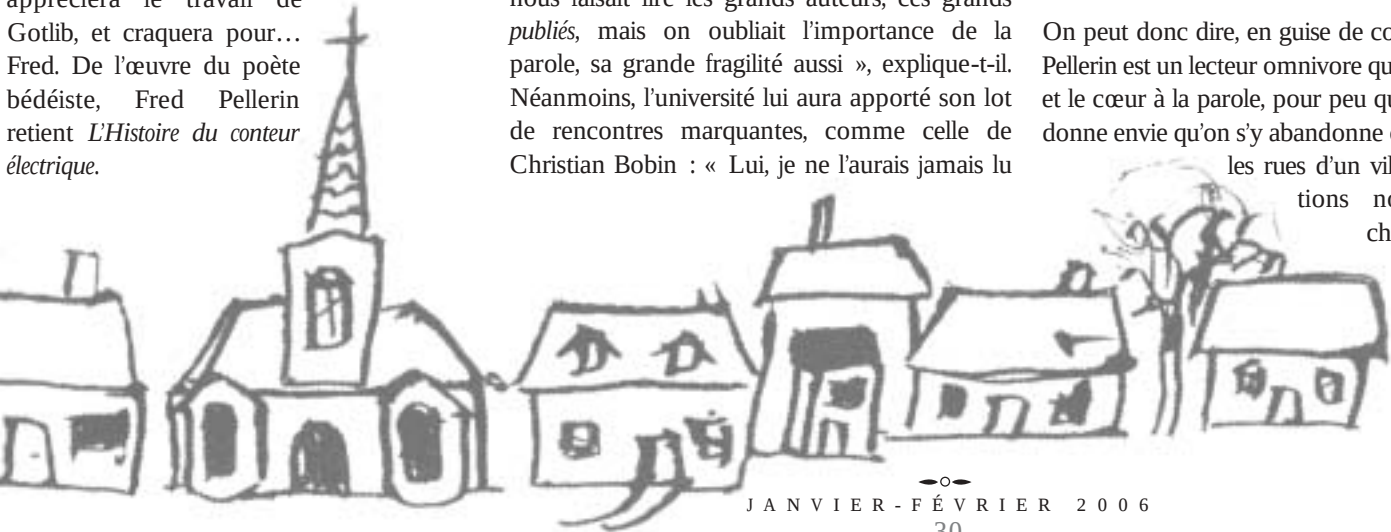
Pépium
Amélie Nothomb, Le Livre de Poche,
154 p., 7,95 \$

La Vie devant soi
Romain Gary, Folio,
278 p., 12,95 \$

Paroles
Jacques Prévert, Folio,
251 p., 12,95 \$

Betsi Larousse
Louis Hamelin, XYZ éditeur, coll. Romanichels Plus,
323 p., 15,95 \$

Le Souffle de l'harmattan
Sylvain Trudel, Typo,
242 p., 11,95 \$



Illustrations : © Comme une odeur de muscles, Planète rebelle, 2005

16 H 01

Sain et sauf, vous débarquez à la librairie. Du revers de la main, vous chassez la neige accrochée à votre parka et faites un tour d'horizon de l'endroit, mais par où commencer ? C'est là qu'un libraire, ayant remarqué votre air désespéré, vous propose ses services. En quelques mots, vous lui décrivez la situation. « Rien de tragique », répond-il, familier de situations aussi extrêmes. Ouf, vous voilà entre bonnes mains !



Coté volière, votre acolyte vous signale **Portraits d'oiseaux du Québec** (Éditions Michel Quintin, 144 p., 49,95 \$), **Oiseaux de proie** (De l'Homme, 192 p., 69,95 \$) et **L'Âme des oiseaux** (Éditions Yvon Rivard, 208 p., 135 \$).

Le premier regroupe plus de 150 images, dont plusieurs très gros plans. Il constitue une belle introduction à la faune ailée du Québec qui, en 2005, voit 23 de ses espèces menacées d'extinction d'ici la fin du XXI^e siècle. Le second est dédié à ces majestueux volatiles que sont la buse à queue rousse, l'aigle royal ou l'effraie des clochers. Immortalisées en studio par Carlo Hindian (travail irréprochable), les créatures prennent vie sous la plume de Carl Millier, l'un des rares fauconniers québécois qui, grâce à son expertise, signe des textes sensibles. Fait intéressant : on raconte les légendes et les mythes attribués à chaque rapace. Enfin, le livre d'art d'André Dion comprend plusieurs fac-similés de peintures paraphées par des artistes d'ici. Pour Dion, né en 1921, il s'agit ici de la somme d'une existence passée à comprendre et à aimer les oiseaux ; les textes se révèlent intimes, poétiques.

Des cieux passons au grand bleu avec **Planète mers. Au cœur de la biodiversité marine**, recueil de 400 photos croquées aux quatre coins... des océans (Éditions Michel

Lafon, 386 p., 59,95 \$). Les mers étant indispensables à la survie de l'homme, cet album est une manière de sensibiliser le lecteur à la protection de écosystèmes. Sur cette lancée, **365 gestes pour sauver la planète** associe autant de photographies à un acte écologique à poser au quotidien (De La Martinière, 752 p., 49,95 \$). Chiffres et études complètent des images spectaculaires d'un globe fragilisé par l'inconscience humaine, et incitent à adopter une meilleure éthique de vie. Remontons maintenant à la surface, où nous attend **Vivre sur cette Terre** de Nick Brandt (Gallimard, 132 p., 58 \$). Pour immortaliser lions, girafes et koudous d'Afrique orientale, le photographe le plus réputé au monde, qui privilégie l'intimité avec son sujet, n'utilise pas de téléobjectif. Le résultat, qui rappelle les daguerréotypes, est aussi émouvant qu'époustoufflant. Enfin, levons le regard vers les cimes des arbres, demeure des primates. **Singes et grands singes**

du biologiste Jean Baulu est une anthologie de plus de 200 gravures originales datées d'entre les XV^e et XIX^e siècles (Fides, 221 p., 59,95 \$). Cette collection privée d'images



Le grand décompte

Par Hélène Simard

C'est l'après-midi de la veille de Noël. La pénombre tombe lentement. Dehors, les lumières scintillent, les passants s'affairent, de gros flocons assurent l'ambiance. Le moussoux est au frais, votre toilette du réveillon, nickel. Il vous tarde de revoir votre famille, vos amis. Votre sapin, resplendissant, embaume. Mais quelque chose cloche, un rien que vous ne parvenez pas à identifier. Un glaçon vient-il gâcher la symétrie parfaite que vous vous êtes échiné à donner à la pièce maîtresse de votre décor ? À moins que ce ne soit une ampoule brûlée ou encore ce sacré chat, qui aurait cassé l'ornement de verre hérité de votre grand-mère ? Perplexe, vous jetez un œil sous les branchages où, catastrophe, il n'y a pas trace de présent. Incroyable mais vrai : vous avez pensé à tout, sauf aux cadeaux ! Il est 15 h 48. Vous êtes dans de sales draps. Enfin, peut-être. Car si vous êtes aussi futé que Jack Bauer, l'intrépide agent de **24 h chrono** qui, chaque semaine, tiens les téléspectateurs en haleine, vous courez chez votre sympathique libraire. Entre 16 h et 17 h, il sera votre seul allié dans cette course contre la montre littéraire.

aventures et recettes gourmandes (Éditions La Presse, 160 p., 39,95 \$). Bel objet en soi, ce troisième ouvrage du chef-propriétaire du resto-atelier Laurie-Raphaël dévoile les secrets de 90 recettes. Il en résulte un livre très personnel, au goût du jour, dans lequel Daniel Vézina, qui n'a pas oublié qu'il a été élevé au pâté chinois, réinvente les menus de Noël et de Pâques.

Il faut cependant admettre qu'il n'y a pas de caille tous les soirs au souper. Avec ses 60 mets inédits, **150 recettes simples comme bonjour**, tirées du magazine *Coup de pousse*, doit être gardé à portée de main (Transcontinental, 368 p., 34,95 \$). Les recettes sont économiques, faciles et rapides. À l'affût des tendances, voilà que votre précieux allié vous tend **Le Thé. Arômes & saveurs du monde** (Aubanel,

192 p., 69,95 \$). Breuvage millénaire, le thé, comme les grands crus, doit se déguster avec tout le décorum requis. Ce bel ouvrage, qui aborde ses divers aspects (us et coutumes, histoire, culture, agronomie, etc.), s'adresse d'abord à tous mais, en raison de son exhaustivité, aussi aux

professionnels (commerçants, restaurateurs, parfumeurs). Les Anglais ont leur *five o'clock tea*, et Miss Marple en est l'icône : **Crèmes et châtiments. Recettes délicieuses et criminelles d'Agatha Christie** est construit autour de l'œuvre de la romancière (JC Lattès, 165 p., 39,95 \$). On y trouve la quintessence de la cuisine anglaise (quelques 80 recettes sans trace d'arsenic !) et des extraits de romans. Enfin, un festin ne saurait se conclure sans une petite douceur : **Les Sept Péchés du chocolat** est l'un des plus beaux livres jamais consacrés à ce délice auréolé d'interdit (Hachette Pratique, 128 p., 32,95 \$). Les photos, de style baroque, laissent transpirer la sensualité du chocolat. Classées selon les péchés, les recettes requièrent toutefois du doigté. Sacrebleu ! Votre estomac gargouille, mais l'heure de la grande bouffe sonnera plus tard : pour l'instant, on vous pousse vers le rayon des dictionnaires !

16 H 40

Décidément, votre libraire a de la suite dans les idées ; en chemin, il vous indique **Les Aventures de Sherlock Holmes**, « l'autre » classique du polar britannique (Omnibus, 1098 p., 44,95 \$). Ce premier tome d'une intégrale présentée dans une nouvelle traduction bilingue comprend *Une étude en rouge* et *Le Signe des Quatre*, suivis de seize autres romans. Pas très loin figure un personnage culte issu de la littérature française : **Fantômas**, dont les aventures sont enfin rééditées (Éditions Robert Laffont, deux volumes, 1078 p. et 1306 p., 45,95 \$ ch.). On fêtait le

centième anniversaire de sa mort en 2005 : Jules Verne a vu plusieurs ouvrages lui être consacrés, mais l'un des plus réussis est **Voyage en Russie sur les traces de Michel Strogoff** (GÉO/Solar, 192 p., 59,95 \$). Collaborateur à GÉO, l'auteur refait, dans un long texte et à grand renfort de photos, les quelque 5 000 km parcourus dans les steppes par Strogoff. Un savant mélange d'histoire, de fiction et de tourisme.

16 H 44

Face aux rayonnages débordant d'ouvrages de savoir, votre compagnon repère **Le Grand Larousse illustré** (Éditions Larousse, 2763 p., 354,95 \$/499,95 \$ avec stylo multimédia) et le **Dictionnaire culturel en langue française** (Éditions Le Robert, 7232 p., 349,95 \$), aussi imposants par leur contenu que par leur contenant. Pour la Noël, la maison de Pierre Larousse propose une refonte de cet ouvrage en trois volumes couvrant tous les domaines de la connaissance, accompagné d'un CD-ROM et, afin de permettre de poursuivre les recherches sur Internet, un stylo multimédia — design de Philippe Starck. Quant à l'entreprise des Éditions Le Robert (9 200 pages livrées avec support de plastique), il s'agit de quatre volumes explorant la dimension culturelle des mots, ce qu'ils laissent transparaître des idées, des rêves et des passions (des notions abstraites aux réalités concrètes), et ce, selon les périodes de l'histoire et des civilisations.



Illustration : © J.B. Audebert, *Singes et grands singes* (Fides)

réalisées par les naturalistes d'antan montre la vision que l'homme s'est longtemps faite de la civilisation.

16 H 14

L'heure avance : votre guide vous dirige vers les rayons consacrés au cinéma et à la musique, où vous découvrirez **Ferland. Hey boule de gomme, s'rais-tu dev'nu un homme ?** par Sophie Durocher (Libre Expression, 160 p., 39,95 \$). À la manière d'un *scrap book*, la première biographie du « petit roi » reproduit une riche iconographie (photos, témoignages, articles, paroles, affiches). L'animatrice et journaliste a planché pendant un an sur ce projet, qui tombe à point nommé, puisque l'auteur de *T'es belle* tirera bientôt sa révérence. Sur une note plus décadente, **Elvis par les Presley** est un amalgame de photos de famille, de Graceland et d'objets ayant appartenu au King (Éditions Michel Lafon, 160 p., 29,95 \$). De la gloire à la déchéance, (re)découvrez Elvis sous ses bons (et très mauvais) jours. Deux autres idoles des Québécois dévoilent leur intimité comme jamais auparavant dans des ouvrages qui tiennent lieu de bilans. **Céline Dion pour toujours...** constitue l'ultime fantasme du fan : reproductions du premier passeport de la chanteuse, échographie de René-Charles, partition de *Ce n'était qu'un rêve* glissés dans des

pochettes ; Céline avec Angélil, Plamondon, Goldman, Foster et Streisand ; longue entrevue avec la star (Andrews McMeel Publishing, 192 p., 54,95 \$). Impressionnant. On peut en dire autant de **Images de ma vie**, dans lequel Charles Aznavour publie ses propres photos et plusieurs de lui-même (Flammarion Québec, 150 p., 59,95 \$). Pour la première fois, le *crooner* parle de sa femme et de ses enfants, s'y raconte avec la délicatesse et l'élégance qui ont fait sa marque.

Il est temps de regarder du côté du septième art. Votre attention est attirée par **C.R.A.Z.Y. le scénario**, succès au Québec et à l'étranger (Les 400 coups, 173 p., 19,95 \$). Quelques photos couleur sont jointes aux dialogues de ce film bien parti pour devenir un classique. Puis vous saute aux yeux **James Bond. Le Guide officiel**, qui retrace l'histoire du séduisant agent 007, apparu dans *Casino Royale*, premier roman de Ian Lancaster Fleming, paru en 1953 (Flammarion, 228 p., 59,95 \$). De *James Bond 007 contre Dr No* à *Meurs un autre jour*, tous les rouages des longs métrages y sont expliqués. Autre mythe, celui de l'in-

terprète de *Et Dieu créa la femme*. Grâce à des tirages rares et inédits, **Brigitte Bardot** dévoile une femme naïve et amoureuse (EPA, 167 p., 79,95 \$). Le *show-business* a pesé lourd sur les épaules du *sex-symbol* français ; cet hommage à sa beauté, ponctué de commentaires d'amis proches (Truffaut, Nourissier, Vadim), dégage la part d'innocence de cette actrice intemporelle. Misère, votre compagnon vous tire par la manche : à bientôt, Brigitte !

16 H 29

Ma foi, cette aventure est très excitante. Tiens donc, si ce n'est pas la section gastronomie ! Ça tombe bien, vous avez un petit creux ! En guise d'amuse-gueules, votre compagnon vous propose **Les Produits du marché au Québec**, qui recense plus de 250 produits de notre terroir par le truchement de photos, de fiches nutritives, de conseils pratiques et de quelques recettes, gracieusetés de nos grandes toques (Trécarré, 528 p., 44,95 \$). Parce que le Québec, ce n'est pas que le sirop d'érable : c'est également le fromage de chèvre, les haricots, le foie gras, l'anguille (!), le miel... Miam ! Vous avez dégoté les ingrédients les plus inusités ? Il est temps de mettre la main à la pâte avec **Le Fruit de ma passion. Réflexions**,



Cent auteurs ont signé 1 300 articles. Dix années de rédaction ont été nécessaires à l'élaboration de ce dictionnaire nouveau genre chapeauté par Louis Rey, lexicographe de renommée internationale. Pas donné, certes, mais le colosse vaut son pesant d'or.

16 H 50

Plus que quelques minutes avant l'heure fatidique de la fermeture. Il est utopique de pouvoir feuilleter tous ces beaux livres qui couvrent murs, présentoirs et tables de la librairie. Même votre libraire est bien embêté... Un *sprint* final s'impose : un, deux, trois, partez !

Tatouage, scarification, peinture : depuis la nuit des temps, l'humain marque son corps pour affirmer son appartenance à un clan ou implorer la clémence divine.

Parures rituelles des peuples du monde scrute les mœurs de ces hommes issus de toutes races pour qui le sens du mot « apparence » est infiniment plus complexe que celui que lui attribuent les Occidentaux (Sélection du Reader's Digest, 208 p., 69,95 \$). Superbe ! Bon an mal an, Solar et GÉO appuient un organisme

humanitaire. Ainsi, pour chaque exemplaire vendu d'**Enfances**, un album exceptionnel qui montre la vie des bambins du monde entier (naissance, jeu, famille, éducation, etc.), l'Unicef recevra une somme qui permettra la vaccination de huit enfants démunis (GÉO/Solar, 224 p., 74,95 \$). Dans **Être humain**, l'homme et son univers sont analysés de fond en comble. Une encyclopédie familiale très bien faite malgré son côté touffu, heureusement rachetée par des informations et des illustrations de qualité (Encyclopédie universelle/ERPI, 512 p., 79,95 \$). Et comme l'*homo modernus* se définit notamment par ses créations, vous attrapez, au dernier moment, **L'Art au XX^e siècle**, coffret en deux volumes qui inventorie les chefs-d'œuvre créés au cours des cent dernières années dans les domaines de la peinture, de la sculpture, de la photographie et des nouveaux médias (Taschen, 840 p., 34,95 \$).

16 H 56

Vous pouvez dire : « Mission accomplie ». D'une franche poignée de main, vous remerciez votre comparse dans cette aventure inusitée. Sans son flair, il aurait été utopique de dénicher d'aussi jolis présents. Les bras chargés, le cœur léger et l'âme en paix, vous vous dirigez gaiement au comptoir-caisse. Transaction faite et vœux échangés, on ferme à clé derrière vous.

17 H

Dehors, la neige n'a pas cessé de tomber : Noël sera blanc, cette année. Guilleret, vous gambadez vers votre chaumière ; c'est que vos convives seront gâtés. À 18 h, ils feront résonner votre carillon. Amplement le temps de monter la table, de sortir les canapés et... d'emballer tous ces cadeaux. Flûte, avec vos « dix pouces », nul doute que vous ne parviendrez pas à enrubanner tous les livres en une heure ! Et c'est ainsi que, ayant cru être arrivé au bout de vos peines, une aventure plus rocambolesque encore vous attendait !

Illustration : © Elvis par les Presley (Michel Lafon)



❖

Nouveautés

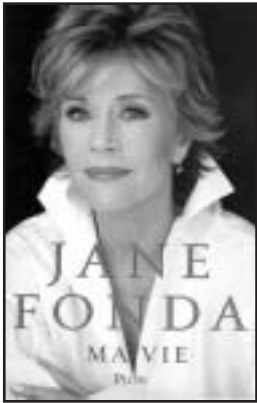
❖



Fondateur des éditions Écosociété et auteur de *La Simplicité volontaire*, le docteur Mongeau est à l'avant-garde des luttes sociales depuis près de cinquante ans. Un engagement sans cesse articulé aux grands problèmes de l'heure, de l'accessibilité de la contraception à l'écologie en passant par les problèmes de la médecine à deux vitesses et la guerre. Un document qui abat tous les doutes quant à la nécessité d'aller jusqu'au bout de son idéal.

**NON, JE N'ACCEPTÉ PAS.
AUTOBIOGRAPHIE TOME 1 (1937-1979)**

Serge Mongeau, Écosociété, 292 p., 27 \$



Lors de leur première rencontre, l'interprète de Barbarella apprend de la bouche de Tom Hayden, qui allait partager sa vie pendant vingt ans, que des milliers de jeunes Vietnamiennes subissent une chirurgie esthétique des yeux afin de ressembler à des Américaines. « Je n'aurais jamais imaginé que j'allais un jour m'en prendre moi aussi à mon corps », écrit Fonda dans son autobiographie sans complaisance, sobre tout en multipliant les révélations. L'actrice et activiste, aux premières lignes de la défense pour les droits des femmes et ouvertement contre l'occupation de l'Irak, incarne encore, à 68 ans, toute l'ambiguïté de l'Amérique.

MA VIE

Jane Fonda, Plon, 592 p., 39,95 \$



Huit ans après *Petite Philosophie à l'usage des non-philosophes*, Huguette Planès interroge de nouveau le célèbre généticien. Participant d'un égal esprit humaniste, ce nouvel exercice de vulgarisation adopte une forme questions-réponses autour de thèmes fédérateurs. « Bioéthique », « Mondialisation », « Écologie », « Opinion », tous sont dûment traités un pied dans l'actualité, la tête dans les livres. Albert Jacquard, contemporain capital, prouve une nouvelle fois qu'on peut envisager l'avenir avec optimisme et lucidité.

NOUVELLE PETITE PHILOSOPHIE

Albert Jacquard & Huguette Planès, Stock, 245 p., 27,95 \$



Ce hors-série n'est pas une anthologie des meilleurs textes publiés dans le magazine *La vie en rose* qui, de 1980 à 1987, a constitué la tribune des féministes québécoises. Graphiquement magnifique, ce numéro spécial retrace d'abord l'histoire de la revue et les sujets qui y furent traités. Mais son immense succès (il part comme des petits pains chauds !) est surtout redevable à ses deuxième et troisième parties, où l'on trouve des textes traitant des débats sur lesquels l'équipe se serait penchée entre l'année de sa fermeture et aujourd'hui, puis une série d'articles abordant les enjeux actuels. Pertinent, captivant, contemporain, universel : les mots manquent pour encenser justement cet ouvrage que tout le monde devrait lire, homme ou femme, jeune ou vieux, féministe ou pas.

LA VIE EN ROSE HORS SÉRIE

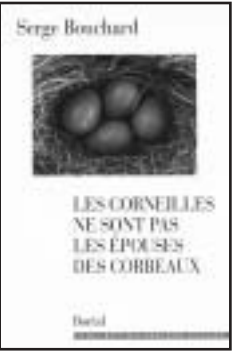
Collectif, La vie en rose/Éditions du remue-ménage, 152 p., 19,95 \$



Louis Cornélius a plusieurs cordes à son arc : essayiste, poète, professeur de littérature, rédacteur en chef de *Combats* et chroniqueur au *Devoir*. À la fois bref panorama de l'histoire du journalisme et guide pratique, *Lire le Québec au quotidien. Petit manuel critique et amoureux de journalisme québécois à l'usage de ceux qui souhaitent bien lire les quotidiens d'ici* s'adresse à celui qui souhaite « transformer sa banale lecture [...] en exercice quotidien d'intelligence et de participation civiques. ». De nature subjective, l'ouvrage n'en est pas moins pertinent, quoique le corpus étudié, entièrement montréalais (*Le Devoir*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal*) aurait mérité d'être « régionalisé ».

LIRE LE QUÉBEC AU QUOTIDIEN

Louis Cornélius, Varia, coll. Essais et polémiques, 160 p., 12,95 \$



L'ouvrage rassemble les chroniques que l'anthropologue Serge Bouchard a fait publier au *Devoir*. Que celui qui cherche des vérités passe sa route. Écouter l'animateur de *Pensée libre* (Radio-Canada, Première chaîne) raconter la vie de quelque obscure légende de l'Ouest ou le lire se jouer du vocable « autonome », qui désigne le travailleur le moins libre de tous, donne goût à l'incertain. On voudra quand même prendre comme une devise cette phrase de notre hirsute honnête homme, tirée du chapitre « Pourquoi peut-être » : « Je me sauve très souvent la vie depuis que je l'invente tous les jours. »

**LES CORBEILLES NE SONT PAS
LES ÉPOUSES DES CORBEAUX**

Serge Bouchard, Boréal, coll. Papiers collés, 265 p., 25,95 \$



En affirmant dans *O Canada O Québec...* que la politique nataliste des élites des années 50 consistait à prendre les femmes québécoises pour des truies, Mordecai Richler ne démontrait pas une grande rigueur historique : il ne manifestait toutefois aucun mépris à l'endroit des femmes. Sur l'enfance, l'écriture, le mariage, et la réputation de ce malcommode, l'ouvrage du journaliste Michael Posner parle par la bouche de ceux qui ont fréquenté ce romancier québécois de première force, qui a su comme aucun autre poser sa voix au-delà des conventions sociales et identitaires.

**MORDECAI RICHLER.
LE DERNIER DES FRANCS-TIREURS**

Michael Posner, XYZ éditeur, 311 p., 25 \$



Derrida :
La déconstruction

Charles Ramond (dir.) PUF,
coll. Débats philosophiques,
170 p., 24,95 \$

Parmi les nombreux livres d'introduction à la pensée du philosophe Jacques Derrida, celui-ci vaut très largement le détour. Pourquoi ? Tout simplement parce que ce collectif d'auteurs travaille avec un concept central de l'œuvre derridienne : la déconstruction. Outre l'explication proprement dite, ce livre nous invite avant tout à découvrir la réception que les différentes branches du savoir ont réservée à cette notion. De la psychanalyse en passant par la critique littéraire, la communication ou l'esthétique, nous découvrons pourquoi *Derrida* est depuis longtemps un philosophe incontournable. Ce livre à l'écriture limpide omet un certain jargon impitoyable pour les premiers lecteurs. On remercie vivement cette initiative d'ouverture. **Laurent Borrego** *Monet*



René Lévesque,
l'homme brisé

Pierre Godin, Boréal,
604 p., 32,95 \$

Vous connaissez déjà les passages les plus sombres de cette biographie. Il faut les relire, sans pour autant les dépouiller de leurs contextes, et, surtout, sans laisser de côté l'exposé de moments-clés de l'histoire du Québec des années 80. Quelques exemples ? Les négociations précédant la « Nuit des longs couteaux », où Lévesque s'entoure d'un ministre inexpérimenté (Claude Charron), d'un collaborateur ignorant l'anglais (Marc-André Bédard), et d'un Claude Morin, rémunéré à la même époque par la GRC. Cet entretien privé avec Jean-Paul II, où ce dernier, bien tuyauté et prudent, ne remet pourtant pas en question la légitimité du projet souverainiste. Ce voyage dans l'Empire du milieu, entravé par les chicaneries diplomatiques d'Ottawa qui cherche à bâillonner sa Belle Province à l'étranger. Cette lente reconstruction d'un homme brisé par la politique, fauché au seuil d'une vie nouvelle. **Mathieu Simard** *le libraire*



Lionel Groulx et
l'Action française

Susan Mann, VLB, coll. Études
québécoises, 194 p., 21,95 \$

Le chanoine Lionel Groulx a joué un rôle important en ce qui a trait à la pensée et à l'idéologie d'une nation canadienne-française. Ce livre retrace une partie de son activité intellectuelle durant les années 20. Par le biais d'activités, de conférences et de la revue *L'Action française*, Groulx défendait les intérêts des Canadiens-français. Avec ses collègues, il tentait de préserver les points forts de la nation qui, d'après lui, étaient en danger : la langue française, la religion catholique et l'agriculture. L'industrialisation, qui attirait les gens vers les grandes villes, était très mal vue, car elle éloignait le Canadien-français de ses valeurs fondamentales. Susan Mann explique également le déclin de *L'Action française*. Cet ouvrage fait découvrir un aspect méconnu de notre histoire, alors que l'idée du nationalisme n'était pas exactement celle qui est véhiculée aujourd'hui.

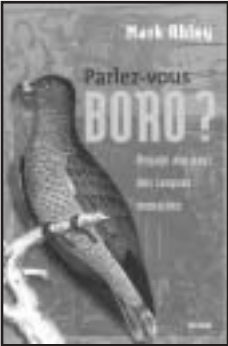
Jean Moreau *Clément Morin*



Les Dépossédés

Robert McLiam Wilson,
Christian Bourgois éditeur,
348 p., 45,95 \$

En Grande-Bretagne au début des années 1990, l'écrivain Robert McLiam Wilson et le photographe Donovan Wylie se livrèrent à une enquête auprès des premières victimes d'une économie ultra-capitaliste mise en place par le gouvernement Thatcher. Ici, les « dépossédés » sont une nouvelle race de pauvres : des gens ordinaires, honnêtes et travaillants dont les genoux ont fléchi, jetés par terre par la sauvagerie d'un système impitoyable. *Les Dépossédés* est un livre inclassable situé à mi-chemin entre le roman et l'essai. C'est aussi un déchirant réquisitoire contre la sauvagerie de l'économie capitaliste. Soutenue par la prose précise et solide de McLiam Wilson, c'est l'une des œuvres les plus fortes et déstabilisantes que j'aie lues de ma vie. Jamais, jamais je ne trouverai les mots adéquats pour en décrire la prodigieuse force de frappe. Alors bouche bée, je n'ai qu'une humble suggestion pour vous : lisez ce livre. C'est colossal. **Charles Quimper** *Pantoute*



Parlez-vous boro ?
Voyage aux pays des
langues menacées

Mark Abley, Boréal,
385 p., 27,95 \$

Depuis les travaux des sociolinguistes William MacKey (retraité de l'Université Laval) et Louis-Jean Calvet, on parle volontiers d'une « écologie des langues » : l'interaction entre les parlers humains forme un patrimoine culturel, au même titre que la forêt boréale est un patrimoine naturel. Le journaliste Mark Abley a mené son enquête aux quatre coins du globe. Yiddish, boro, inuktitut, chacune de ces langues créées ou menacées communique sa façon de voir le monde. La domination sans partage de l'anglais commercial met en péril cette diversité cruciale pour l'idée même d'humanité. Sans vouloir amoindrir l'importance de la collection « Les mythes revisités », projet international qui participe d'un semblable esprit en faveur de la diversité culturelle, *Parlez-vous boro ?* est sans contredit l'essai le plus important publié au Boréal cet automne. **Mathieu Simard** *le libraire*



La Conversion
du regard

Pierre Bertrand, Liber,
191 p., 21 \$

Voici très certainement un des plus beaux livres du philosophe Pierre Bertrand. Cet ouvrage, édité avec l'élégance propre aux Éditions Liber, nous convie à un voyage plein de profondeur. Sa philosophie, au fil de nombreux livres déjà, prend sciemment la direction d'une réflexion très pratique, ancrée dans le quotidien le plus pur. En effet, Pierre Bertrand ne cesse de ciseler notre regard sur les choses, au point que c'est notre être entier qui est invité à se transformer. L'auteur nous révèle avec magnificence la seule lumière qui soit : la surface abyssale de notre quotidien. À lire avec un bon vin ! **Laurent Borrego** *Monet*

Une autre guerre MONDIALE ?

L'Irak est le Vietnam du début du XXI^e siècle. Le conflit israélo-palestinien enflamme le monde musulman et alimente la haine contre les Occidentaux. Ces crises risquent de devenir les sources d'un conflit généralisé, d'une guerre mondiale aux dimensions terribles. Voilà la thèse de deux spécialistes des relations internationales, Gwynne Dyer et Pascal Boniface. Deux spécialistes aux visions du monde différentes, la première, anglo-saxonne, la deuxième, francophone, sinon européenne, mais qui se rejoignent dans le diagnostic qu'ils posent sur les affaires du monde.

Chaque jour, au petit écran ou dans les journaux, la tragédie irakienne se rappelle au monde entier. La guerre criminelle engagée par une administration républicaine hors de contrôle étale ses méfaits : attentats, assassinats, corruption, élections et référendum truqués. La grande illusion d'une action généreuse, encore entretenue par des « intellectuels » et quelques médias en service commandé, révèle ses aspects nauséabonds, ses côtés carnassiers. L'occupation américaine a causé la mort de 30 000 Irakiens. Au rythme où vont les choses, dans cinq ans, il y aura plus de morts que sous le règne de Saddam Hussein. Pourtant, cette tragédie n'était pas nécessaire. Elle a été choisie et voulue par un groupe d'individus, ceux qu'on appelle les néoconservateurs. Ces derniers ont imposé leur agenda à la faveur des attentats du 11 septembre 2001, où quelque 3000 Américains ont été assassinés. Leur projet, écrit Gwynne Dyer, existait bien avant le drame et a pour objectif d'imposer « pour toujours » la suprématie militaire américaine à l'ensemble du monde.

L'ivresse du pouvoir

Au lendemain de la chute de l'Union soviétique, les États-Unis se sont retrouvés seule grande puissance. La victoire sur l'autre avait été acquise sans un coup de feu, ou presque, malgré 40 ans de guerre froide. Ayant atteint le sommet de l'Olympe, les États-Unis ne pouvaient plus, ne voulaient plus en descendre. Il fallait s'y maintenir d'autant plus que bien des experts prédisaient que ce moment d'ivresse du pouvoir n'allait pas durer, que d'autres puissances allaient émerger, que les États-Unis eux-mêmes verraient leur poids dans le monde diminuer lentement. Mais comment imposer la Pax Americana au plus vite, pendant qu'il était encore temps? Il fallait un prétexte. Le 11 septembre, un événement tragique, mais mineur, écrit Dyer, s'est présenté. La guerre au terrorisme est devenue le cri de ralliement, même si la menace terroriste a été et est largement exagérée. Et pourquoi cette menace a-t-elle entraîné l'immense perturbation que nous connaissons depuis quatre ans ? Tout simplement, parce que « le projet terroriste d'Al-Qaida est entré en collision, en le stimulant, avec un projet beaucoup plus dangereux visant à changer le monde : celui des néoconservateurs américains », écrit l'analyste militaire canadien.

Et c'est ici que Dyer et l'analyste français Pascal Boniface se rejoignent. Tous deux pensent que « Ben Laden et les néoconservateurs américains sont une bénédiction l'un pour l'autre, car chacun conforte le discours de celui qu'il veut annihiler ». Ils veulent tous les deux changer le monde et sont prêts à tout pour le faire.

Une guerre mondiale ?

La convergence particulièrement vicieuse des intérêts de ces deux groupes peut-elle mener à une guerre mondiale, comme l'écrit Dyer ? Cela dépend de la voie dans laquelle les États-Unis s'engagent. Pour Dyer, les États-Unis doivent perdre la guerre en Irak le plus tôt possible, car s'ils restent sur place encore longtemps, c'est tout l'ordre international patiemment bâti depuis 60 ans autour du multilatéralisme et de l'interdiction des guerres d'agression qui va disparaître, faisant ainsi sauter le dernier obstacle au retour des guerres entre les grandes puissances. En se retirant d'Irak rapidement, les États-Unis n'auront d'autre choix que de réintégrer le monde, et le système multilatéral revivra.

Pour Pascal Boniface, le règlement du conflit israélo-palestinien explique en grande partie le terrorisme d'aujourd'hui et est au cœur de la paix ou de la guerre. Sans banaliser l'invasion américaine de l'Irak, il estime cependant qu'elle ne fait qu'ajouter de l'huile sur un feu déjà incandescent. Il pose alors deux questions centrales : « L'actuelle politique des États-Unis ne nourrit-elle pas autant le terrorisme qu'elle le combat ? N'est-on pas précisément, au Proche-Orient, en Irak et ailleurs, en train de créer les conditions d'un choc des civilisations qu'on affirme refuser ? », écrit-il. Pour lui, Israël et les États-Unis en portent la responsabilité principale. Israël, dans sa volonté d'humilier chaque jour un peu plus les Palestiniens et donc les musulmans ; les États-Unis, qui protègent indûment Israël en lui permettant de se soustraire à toutes les lois internationales. Puisque le conflit israélo-palestinien est « la matrice d'un éventuel choc des civilisations », écrit Boniface, il faut de toute urgence s'attaquer à son règlement, sinon la guerre mondiale « d'inéptie stratégique deviendra réalité et le XX^e siècle, qui aura été le siècle de la guerre, sera dépassé en horreur par le XXI^e. »

La lecture de ces livres et de leurs conclusions provoque un profond malaise. Les auteurs ont-ils raison ? Je crois que oui. En Irak, les États-Unis doivent perdre sans possibilité de sauver la face, comme le suggère Dyer. Une défaite cinglante est le prix à payer pour forcer le peuple américain à répudier ses dirigeants actuels et à repenser le rôle et la place de leur pays dans le concert des nations. Quant au conflit israélo-palestinien, il est effectivement une source considérable d'instabilité dans le monde et alimente la haine contre les États-Unis et contre l'Occident. Nous, au Canada, en France ou ailleurs, n'avons pas à payer pour les folies des administrations en place à Washington et à Tel-Aviv. Il existe un plan de paix. Il est sur la table depuis cinq ans. Réclamons son application et engageons-nous concrètement à protéger et à aider tant Israël que la future Palestine.

Au cours de la guerre froide, nous avons choisi notre camp, car les enjeux étaient clairs. Aujourd'hui, une administration blessée par le 11 septembre, et dès lors rendue dangereuse, tente de nous entraîner dans des aventures criminelles. Soyons lucides. Combattons les effets du terrorisme, mais aussi ses causes. Choisissons notre propre vision du monde. Ce sera le prix de notre liberté.

Jocelyn Coulon est professeur invité au Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale du Centre d'études et de recherches internationales de l'Université de Montréal.



Futur Imparfait.
L'avenir du monde
après l'invasion
américaine de l'Irak
Gwynne Dyer, Lanctôt
éditeur, 225 p., 19,95 \$



Vers la 4^e guerre mondiale ?
Pascal Boniface,
Éditions
Armand Colin,
165 p., 35,95 \$



Illustration : © Stéphanie Sinclair, Corbis
/ Couverture de Futur imparfait, Lanctôt éditeur, 2005

Nouveautés



Couronné du Silver Dagg 2003, *La Gouvernante* s'inscrit dans la tradition du thriller psychologique britannique, que représentent Ruth Rendell et Minette Walters. Cette intrigue très noire met en scène trois individus en quête d'amour. Gardienne au manoir Walden, Jean, 64 ans, passe un avis de recherche pour un fils imaginaire abandonné à la naissance. Orphelin sans le sou, Michael répond à l'annonce et entraîne son amie Stephanie avec lui. Conscient de la duperie, le trio s'installera néanmoins, au fil des jours, dans un confort « familial ». Jusqu'à ce qu'un intrus vienne déranger leur bonheur, et que Michael l'assassine...

LA GOUVERNANTE

Morag Joss, Éditions Robert Laffont, coll. Best-Sellers, 314 p., 29,95 \$



Hormis l'affaire de « La Fille du New Jersey », une serveuse rousse retrouvée noyée dans la baignoire d'une suite d'hôtel réservée à Lanny Morris et Vince Collins, vedettes inspirées en partie du duo formé par Jerry Lewis et Dean Martin, l'étiquette « thriller » colle peu à *La Vérité du mensonge*. Il s'agit plutôt d'un roman prolixe, bien tourné, drôle et empreint de sensualité qui recrée, avec force détails, l'exubérance du monde du spectacle des années 50 et la décadence des *seventies*. Mais peu importe : on prend plaisir à suivre l'enquête non conventionnelle de O'Connor, une jeune journaliste délurée qui, treize ans après cette affaire classée *subito presto*, doit rédiger la biographie de Collins. Pas surprenant qu'Atom Egoyan en ait tiré un long métrage avec Kevin Bacon et Colin Firth.

LA VÉRITÉ DU MENSONGE

Rupert Holmes, Rivages, coll. Thriller, 462 p., 39,95 \$



Sous la jolie signature de Bérénice Fontaine, Germaine Rognon écrit des polars. Sa sensibilité exquise exulte à mettre à mort ses personnages. Lorsque James Tremblay, son éditeur et amant, est retrouvé sans vie, la voilà suspecte toute trouvée. Serait-elle passée de la fiction à la réalité ? Et ce sergent-détective Lévesque, qui ne la laisse pas indifférente ! Encore une bonne raison de passer aux actes... Nicole Houde, auteure de *Les Oiseaux de Saint-John Perse* (Pleine lune, prix du Gouverneur général 1995), s'est associée à la traductrice et critique d'art Laure Muszynski pour ce polar divertissant.

L'HYSTÉRIE DE L'ANGE

Nicole Houde & Laure Muszynski, La pleine lune, coll. Plume, 132 p., 18,95 \$



Ce thriller historique se passe dans le Cuba des années 50, au moment où l'île est la Babylone des riches Américains. En ville, la mafia règne sur les casinos et les boîtes de nuit, tandis que la campagne est le théâtre des affrontements entre la rébellion de Castro et les forces de Batista. En 1957, le soir de la Saint-Sylvestre, une violente explosion a lieu au club Tropicana. La Panthère, une danseuse étoile, disparaît. Son frère, King Bongo, vendeur d'assurances le jour, manieur de tambours la nuit, se lance à sa recherche. Chevalier des Arts et des Lettres (1996), Thomas Sanchez est l'auteur de *Le Jour des abeilles* (Folio).

KING BONGO

Thomas Sanchez, Gallimard, coll. Série noire, 383 p., 34,50 \$



Qu'arriverait-il si un homme d'affaires exportait l'or bleu du Québec par pipeline aux pays de l'Oncle Sam, menacé par la sécheresse ? Quels seraient les enjeux financiers et les dangers pour l'environnement ? C'est sur ces prémices que l'ancienne vice-présidente de Greenpeace Canada, Varda Burnstyn, signe un thriller d'anticipation bigrement réaliste. Sa description des magouilles économiques et politiques à l'échelle planétaire rappelle nettement certaines opérations effectuées par des consortiums actuellement actifs. Au final, on envisage avec angoisse le futur de la planète, déjà si durement éprouvée par les catastrophes naturelles.

H2O INC.

Varda Burnstyn, Lanctôt éditeur, 438 p., 24,95 \$

Dans les marges

Vous dévorez les enquêtes de la médecin légiste **Kay Scarpetta** publiées au Livre de Poche, mais la taille compacte, même pratique, vous barbe un brin ? Bonne nouvelle pour les lecteurs de Patricia Cornwell : grâce à **Flammarion Québec** et aux éditions françaises des Deux Terres, deux romans de l'auteure culte sont offerts dans un **format semi-poche** (5 x 8 po., 21,95 \$ ch.). Publiés une première fois en 1994 aux Éditions du Masque, *Et il ne restera que poussière* et *Une peine d'exception*, dans leur nouvelle présentation, proposent une traduction intégrale inédite signée par une autre écrivaine de polar, Andrea H. Japp, alias Hélène Narbonne.



David Cornwell, alias **John Le Carré**, a été sacré Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres. La cérémonie a eu lieu à Londres. Auteur de dix-neuf romans dont *La Maison Russie*, *La Taupe* et, plus récemment, *La Constance du jardinier*, le grand romancier de la guerre froide, préoccupé par le terrorisme et la mondialisation, a reçu les honneurs des mains de l'ambassadeur de France en Angleterre, Gerald Errera. Le même jour, un autre romancier britannique, **William Boyd** (*Un Anglais sous les Tropiques*, À livre ouvert), voyait lui aussi son œuvre honorée par l'ambassade.

le libraire CRAQUE

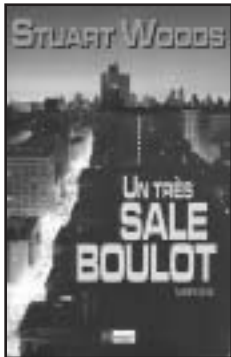


Un lien très compromettant

Phillip Margolin, Albin Michel, coll. Suspense, 403 p., 29,95 \$

Un réseau de call-girls, un cartel de drogues : voilà l'environnement dans lequel Duprey, patron du réseau, est accusé du meurtre d'un sénateur. Il nie sa culpabilité et affirme détenir des informations importantes sur une société secrète dirigée par des personnalités en vue. Amanda Jaffe, son avocate, est la seule qui a accepté de le défendre et à croire en son innocence. Mais dans quel nid de vipères a-t-elle mis les pieds pour que sa vie soit en danger ? Ne pouvant compter que sur elle-même, Amanda réussira à démêler cet enchevêtrement de liens.

Lina Lessard Les Bouquinistes

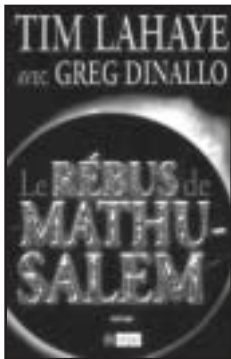


Un très sale boulot

Stuart Woods, L'Archipel, 328 p., 29,95 \$

Stone Barrington est détective privé. Photos compromettantes pour femmes jalouses, enquêtes de tous genres constituent son lot quotidien. Lors d'une affaire, il photographie une série d'adultères qui tourne au cauchemar : l'homme meurt. Barrington décide de mener sa propre enquête, parallèlement à celle des policiers. Il rencontre Marie-Thérèse du Bois, dont la spécialité est d'éliminer les membres des services secrets britanniques. Quel est le lien entre cette femme et l'homme mort dans les bras de la putain ? Un style enlevant : une belle soirée en perspective !

Lina Lessard Les Bouquinistes



Le Rébus de Mathusalem

Tim Lahaye avec Greg Dinallo, L'Archipel, 297 p., 29,95 \$

Michael Murphy est professeur d'archéologie biblique à l'université. Un étrange personnage, du nom de Mathusalem, lui fait relever des défis afin de lui remettre des pièces archéologiques uniques. Sa dernière épreuve lui fait découvrir un important papyrus. Celui-ci est, en fait, une carte indiquant où se cachent les trois morceaux du serpent d'airain de l'époque de Nabuchodonosor, le plus important roi de Babylone. Murphy et sa femme Laura partiront à la recherche de ces pièces extraordinaires afin de reconstituer le serpent. Mais ils ne sont pas les seuls à vouloir entrer en leur possession. Les Sept, mystérieux groupe sectaire, parsèmera leur quête d'embûches, et ce, sans compter les événements inexplicables qui surviendront aux moments les plus inattendus. Un livre où l'histoire, la religion et l'aventure forment un mélange des plus palpitants. **Sophie Lapointe** Les Bouquinistes

La chronique de Denis LeBrun

Polars polaires

Le modèle suédois

La Suède a une longue tradition de littérature policière. Depuis les années 60 et la fameuse série de l'inspecteur Beck, publiée chez 10/18 par le tandem Maj Sjöwall et Per Wahlöö, de nombreux auteurs ont atteint une reconnaissance internationale. Reposant presque toujours sur des enquêtes minutieuses, les polars suédois ont souvent en filigrane le souci de mettre en lumière les causes de la criminalité et l'importance du facteur humain. Romans de procédures, certes, mais également romans critiques ancrés dans une réalité sociale très éloignée de l'image de réussite du modèle nordique.

Le maître

Ainsi, Henning Mankell, le maître incontesté du genre en Suède, nous propose un inspecteur irascible, désabusé et solitaire, Kurt Wallander, qui est aussi un humaniste cultivé et attachant. Chaque roman de Mankell nous en apprend davantage sur la vie du héros (son divorce, son grand amour, sa fille, la mort de son père) et ses petites lâchetés. *Avant le gel* marque un tournant dans l'œuvre de l'auteur suédois puisque la fille de Wallander, Linda, fraîchement sortie de l'école de police, s'installe temporairement chez son père avant de prendre son poste au commissariat de la petite ville d'Istad. Les rapports entre le père et la fille sont explosifs : ils sont aussi têtus et mal embouchés l'un que l'autre ! Cette fois-ci, Wallander est confronté à une série d'incidents macabres : des cygnes puis un taureau aspergés d'essence et brûlés vif ; des cathédrales incendiées. Wallander est inquiet, et son intuition se trouve confirmée lorsqu'on découvre le corps d'une femme, décapitée, les mains tranchées, jointes comme pour prier, à côté d'une Bible. De son côté, Linda Wallander, impatiente de prendre son poste, est secouée par la disparition d'une ancienne amie et intriguée par son comportement lorsque cette dernière réapparaît. Naturellement, les enquêtes du père et de la fille finiront par se recouper et s'orienter vers une étrange secte de chrétiens fanatiques.

Un autre roman bien écrit et bien construit pour Henning Mankell qui, en introduisant le personnage de Linda, redonne de la vigueur à son oeuvre.

Le prétendant

Mankell est peut être le maître du roman policier suédois, mais Åke Edwardson le talonne de près, particulièrement avec son dernier roman, *Je voudrais que cela ne finisse jamais*. Si Edwardson partage avec l'auteur d'*Avant le gel* les valeurs humanistes et le constat sombre sur l'avenir de la Suède, il met cependant en scène un commissaire fort différent, Éric Winter, qui est jeune, dandy et séduisant. Il peut de plus être dur et quelquefois violent. Officiant à Göteborg, deuxième plus grande ville de Suède, il est partisan du travail d'équipe et utilise les compétences de chacun de ses hommes. Cette fois, Winter enquête sur le meurtre d'une jeune fille retrouvée dans un parc, où un autre meurtre avait eu lieu cinq ans plus tôt. Un troisième survient et la pression monte : Winter dispose de peu d'indices, sinon celui que le meurtrier semble utiliser une laisse. Inlassablement, le commissaire relit le dossier et les interrogatoires jusqu'à ce qu'il trouve un lien entre les trois victimes. L'action s'accélère alors et une sombre histoire de dépravation, de désespoir et de folie émerge. Les personnages (même les secondaires) sont bien campés, l'écriture est efficace, l'enquête est crédible et captivante. Que demander de plus ?

Les aspirants

Ils sont au nombre de trois : Håkan Nesser, Liza Marklund et Leif G. W. Persson, qui se révèle le plus cynique. Son commissaire, Lars Martin Johansson, n'a-t-il pas la réputation d'être « le seul flic suédois honnête » ? En effet, la police, dans son roman *La Nuit du 28 février*, est sérieusement compromise, et ce, à tous les échelons : incompétence, alcoolisme, brutalité et moralité, tout y passe. L'auteur y va même de piques à Mankell sur la



Avant le gel
Henning Mankell,
Seuil, coll. Policiers,
440 p., 31,95 \$



Je voudrais que cela ne finisse jamais
Åke Edwardson,
JC Lattès,
392 p., 32,95 \$

La Nuit du 28 février
Leif G. W. Persson,
Presses de la Cité,
coll. Sang d'encre,
527 p., 34,95 \$

Retour à la grande ombre
Hakan Nesser, Seuil,
coll. Policiers,
290 p., 29,95 \$

Meurtre au château d'été
Liza Marklund,
Du Masque,
360 p., 32,95 \$

rareté des amateurs de musique classique ou d'opéra (comme à Istad !) dans la police suédoise. L'histoire imaginée par Persson commence par le suicide d'un journaliste américain, du moins c'est ce que l'enquête de police a conclu. Mais comment une chaussure a-t-elle pu tomber quelques secondes plus tard que le corps du malheureux, qui s'était précipité d'une tour, tuant net le chien du seul témoin ? C'est ce mince fil que suivra Johansson. L'enquête dévoilera une vaste histoire de corruption, d'espionnage et de compromission dans laquelle toutes les strates du pouvoir se trouvent mêlées. Le romancier est criminologue. Il connaît bien la police de Stockholm, et sa fiction repose sur un événement réel. On y constate que les politiciens canadiens n'ont pas le monopole des cadavres dans le placard ! Et on pourrait même croire, en refermant ce livre, que quelques lignes de cocaïne sont une frivolité !

La vie libre de Léopold Verhaven, ex-champion de Suède de ski de fond déchu pour dopage, n'aura pas duré longtemps. Après avoir été incarcéré pendant vingt-quatre ans pour le meurtre de deux femmes, crime dont il s'est toujours clamé innocent, il est assassiné dès sa sortie de prison. L'inspecteur Van Veeteren, chargé de l'affaire, entreprend de fouiller le passé du coureur et découvre de larges trous dans l'enquête de police qui a conduit l'athlète en prison. Commence alors un travail de moine pour retrouver les acteurs d'alors et faire la lumière sur cette affaire sordide. Håkan Nesser, l'auteur de *Retour à la grande ombre*, nous sert une enquête solide et crédible doublée d'un bon suspense.

Enfin, exception à la règle de la procédure, Liza Marklund met en scène une journaliste, Annika Bengtzon, dont les enquêtes dévoilent les grands maux de la société suédoise : pornographie, escroquerie religieuse, panique entretenue du terrorisme.... Dans *Meurtre au château d'été*, Annika est appelée à couvrir le meurtre de Michelle Carlsson, une grande et excentrique vedette de la télévision. Une raison plus personnelle la pousse à agir : disculper une amie accusée du meurtre. Elle plonge alors dans l'univers d'un « talk show » télévisé, *Château d'été*, le genre d'émission-spectacle creuse qui, sous couvert d'information, n'a qu'une visée : la recherche de cotes d'écoute (le *Tout le monde en parle* suédois !). Annika découvre un monde de cynisme, de jalousie et de haine, et finit par débusquer le véritable coupable. Cette héroïne est attachante, l'écriture est vive, le suspense bien dosé et le sujet, explosif. Bref, un bon moment de lecture !

Soulignons que Henning Mankell et Håkan Nesser ont vu leurs romans adaptés à la télévision suédoise. Souhaitons que ces séries arrivent un jour de l'autre côté du cercle polaire !



Féru de littérature policière, **Denis LeBrun** faisait partie de l'équipe qui, en 1972, a fondé la librairie Pantoute. Dans ses temps libres, l'actuel directeur de Pantoute et du **librairie** aime bien cuisiner et élever des lapins.

❖ Nouveautés ❖



Plutôt que de s'interroger à savoir si le divin existe ou pas, Bernard Werber (*Les Fourmis*) s'est amusé à pousser son instinct de créateur plus loin, troquant son fauteuil de travail contre un trône céleste. Dans *Nous les dieux*, vendu à plus de 300 000 exemplaires, ils étaient 144 candidats dans un rôle de *Star Académie* : qui fera le meilleur dieu ? Ils ne sont plus que la moitié d'un groupe qui compte encore Edith Piaf, Camille Claudel et Marilyn Monroe. Parmi eux, Michaël, après avoir trouvé Zeus, s'engage dans la deuxième partie du Jeu d'Y.

LE SOUFFLE DES DIEUX

Bernard Werber, Albin Michel, 535 p., 31,95 \$



Napoléon Bonaparte, Shelley, Balzac, Auguste Comte, Simon Bolívar, Beethoven : avant de trouver une incarnation digne de lui dans le *Capitaine Nemo* de Jules Verne, le mystérieux François Personne, le héros de *La Dame blanche* et *alter ego* du duc Franz de Reichstadt, fils de Bonaparte, poursuit ses intrigues avec les grands noms de la première moitié du XIX^e siècle. Ligny et Cothias, duo de choc, revisitent l'histoire en la drapant d'étrangeté. Littérature ou réalité ? Et si le monde n'était qu'un conte ?

LA DAME BLANCHE : MONSIEUR NEMO ET L'ÉTERNITÉ (T. 2)

Jean-Marc Ligny & Patrick Cothias, Fleuve noir, 366 p., 29,95 \$



Petit-fils du roi Georges 1^{er} de Grèce, Michel de Grèce, écrivain prolifique, est lui-même un personnage de roman, qui a dû renoncer à ses droits de succession pour épouser sa femme, au début des années 60. Mais laissons-là la romance : les 23 histoires de fantômes de *Le Ruban noir de Lady Beresford*, certaines puisées dans le répertoire familial de l'auteur, aiguïseront vos sens la nuit venue. Châteaux ou Maison-Blanche, certains n'ont pas besoin d'invitation pour fréquenter ces belles demeures...

LE RUBAN NOIR DE LADY BERESFORD

Michel de Grèce, XO éditions, 377 p., 29,95 \$



Eh bien voilà, c'est fait : Stephen King a posé la dernière brique au monument de sa carrière, son *À la recherche du temps perdu* personnel, l'épopée du pistolero Roland de Gilead. Entamée au début des années 70, alors que l'auteur de *Shining* était étudiant, la série intitulée « La Tour sombre » trouve enfin sa conclusion, trois décennies plus tard et après de multiples pauses, King étant soit occupé par d'autres romans, soit en panne d'inspiration. Au sein des romans fantastiques contemporains, cette tétralogie dont l'esprit est très différent des autres écrits de King constitue un classique.

LA TOUR SOMBRE : LA TOUR SOMBRE (T. 7) ÉDITION ILLUSTRÉE

Stephen King, J'ai lu, 953 p., 54,95 \$



Depuis déjà quinze siècles, le clan Waylock assume la lourde charge de cerbères du passage entre le monde de la science et celui de la magie. Ce sera bientôt au tour de Galen, dernier des Waylock, à assurer la garde. Lorsque le jeune homme entend le son terrifiant de la cloche d'alarme, il est le seul convaincu de l'imminence d'une invasion des forces du mal. Au péril de sa vie, il va quérir le secours de son aïeul Azrael dans le monde du rêve. Jeune auteur de science-fiction et de *fantasy*, John C. Wright se consacre depuis peu à temps plein à l'écriture. *Le Dernier Gardien des rêves* est le premier volet d'une fascinante épopée.

LE DERNIER GARDIEN DES RÊVES : LES GUERRIERS DE L'ÉTERNITÉ (T. 1)

John C. Wright, Calmann-Lévy, 268 p., 29,95 \$

Hors-jeu

Le hockey sans ligne rouge

L'époque roule enfin pour nous. À l'heure où l'on montre au cinéma les exploits et les petites misères de Maurice Richard, la Sainte Flanelle, avec Koivu au centre, Bégin à l'aile et Brisebois au Colorado, joue à nouveau à la hauteur de sa renommée. Cela me réjouit, car le hockey, avant d'être une créature de parents débiles et de Scotty Bowman de banlieue, est un culte tatoué au cœur de notre tribu fragmentée. Bien que je n'y aie jamais joué qu'en bottines ou en pantoufles, je suis un furieux amateur de ce sport dont le spectacle fait éprouver une tension unique, que je tempère une bière à la main et un livre sur la table à café. Pour tuer les entractes.

Par Mathieu Simard

Une enfance bleu-blanc-rouge

Vous rappelez-vous de **Une enfance bleu-blanc-rouge**, ce recueil dirigé par Marc Robitaille (coscénariste du joli *Histoires d'hiver*) ? Histoires d'enfance, de froideur et de chaleur paternelle, d'amis perdus, ces vingt textes d'écrivains, de journalistes et d'acteurs nous parlent d'un temps où on n'ambitionnait pas sur le pain bénit en s'appelant « Glorieux ». Faute d'espace pour poursuivre ma lancée, j'effectuerai mon repli sur le récit de Marie-France Bazzo de son *kick* pour Marc Tardif, « ailier gauche et pédagogue », qui lui apprit par sa position et ses mèches rebelles les mérites de la distance critique. On objectera, pour la forme, qu'on avait compris depuis Maurice Richard qu'au hockey comme en politique, on gagne à lancer de la gauche lorsqu'on joue à droite (et vice-versa).

Les 100 plus grands hockeyeurs québécois

On peut en rester à la nostalgie légère ou se frotter à l'épique des exploits des Richard, Béliveau ou Lafleur. Après la réédition augmentée de la belle biographie de Jean Béliveau, grand capitaine parmi ces enfants plus ou moins gâtés (**Ma vie bleu-blanc-rouge**), Hurtubise HMH visait entre les deux en lançant fin octobre **Les 100 plus grands hockeyeurs québécois de la LNH**. Un soir de février, au plus noir du lock-out, le journaliste Sylvain Bouchard (RDS) et l'as en statistiques Stéphane Laberge (www.sports-labs.com) s'ennuient ferme. Ils décident de consacrer un livre aux joueurs québécois. Cherchant le moyen d'innover, ils accouchent d'un classement établi à partir de nombreuses variables : le nombre de points accumulés, de matchs joués, de trophées récoltés, etc. Raymond Bourque, avec sa participation à 1612 matchs, ses 1579 points en carrière, ses cinq Norris (récompense allant chaque année au meilleur défenseur de la Ligue nationale de hockey), arrive bon premier. Suivent Mario Lemieux, Doug Harvey, Jacques Plante, etc. Bourque signe d'ailleurs un gentil mot de remer-

ciement, qui rachète l'incohérence télégraphique de la préface d'Yvon Pedneault. Faisant rêver d'une équipe olympique entièrement composée de Québécois, *Les 100 plus grands hockeyeurs québécois de la LNH* se termine par une section de questions qui ravira les fanatiques.

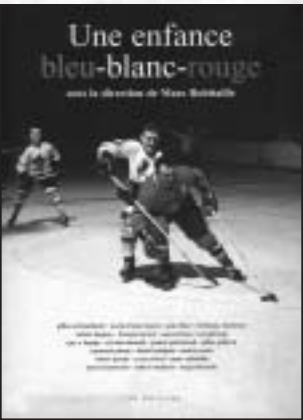
Les grands moments du hockey

D'un intérêt moins évident par sa facture, qui fait plutôt album condensé de lecture indigeste, **Les Grands moments du hockey** de Lance Hornby, journaliste au *Toronto Sun*, surprend par la précision avec laquelle la sélection des épisodes a été effectuée. En 1890, le gouverneur général du Canada, Lord Frederick Arthur Stanley, fait acheter à Londres un bol d'ébène cerclé d'argent. Le trophée s'appelle déjà « coupe Stanley » lorsqu'il est décerné à l'AAA de Montréal en 1893. On suit l'aventure de ce plat monté en orgueil d'année en année, jusqu'à son remplacement en 1969 par une coupe flambant neuve. Puis, surviennent les grandes expansions et l'empire du spectacle. Hornby s'est fait particulièrement plaisir avec le chapitre intitulé « Souvenirs ». Entre un hommage à Bob Gainey, qualifié par le grand entraîneur Anatoli Tarasov de « meilleur joueur technique au monde » et un portrait du terrifiant trio KLM, on retient « Du sport à la musique », consacré aux airs populaires et publicitaires inspirés par la LNH. « Clear the Track, Here Comes Shack », chantait-on à Toronto pour Eddie Shack. Hornby nous épargne le « Maurice Richard / C'est pour toi que je chante » de Pierre Létourneau, mais nous apprend que le regretté thème de la Soirée du hockey de Radio-Canada est une création de Delores Claman, exécutée dans les années 60 pour une agence torontoise. Toronto... Nous les battons déjà pour le chandail et les chansonnettes : laissons-leur les ouvertures héroïques.

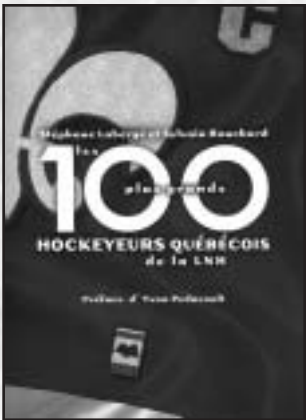
Dans les coulisses du hockey

Le hockey, c'est comme la vie : on pense que ça finit, et ça ne fait que commencer. Le commentateur Pierre Houde et le journaliste Jean-Louis Morgan nous invitent à l'après-match avec **Dans les coulisses du hockey**. Je redoutais l'enfilade d'anecdotes et les portraits de vedettes en gars ordinaires. Crainte déjouée, et s'il y a bel et bien enfilade, l'ouvrage parvient à présenter avec fluidité commentaires et révélations autour de thèmes pertinents. Le premier, « Parents », fait un tour détaillé de leur

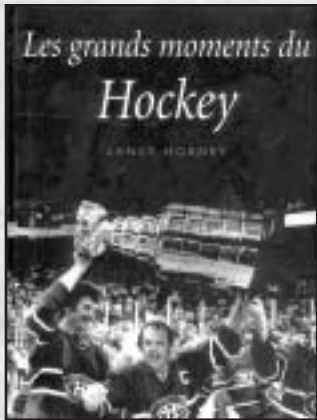
impact pour les joueurs. Il est question de l'influence funeste de la famille Lindros, adultes frustrés qui projettent sur leurs enfants des rêves impossibles, mais on y rencontre aussi des tuteurs aimants, qui supportent sans défaillir ce qu'implique le hockey en termes de coûts et d'organisation. On préférera peut-être le chapitre consacré au dernier lock-out, qui décrit notamment l'impact du joueur Trevor Linden sur la



Une enfance bleu-blanc-rouge
Marc Robitaille (dir.),
Les 400 coups,
175 p., 34,95 \$



Les 100 plus grands hockeyeurs québécois de la LNH
Stéphane Laberge & Sylvain Bouchard, Hurtubise HMH,
294 p., 24,95 \$



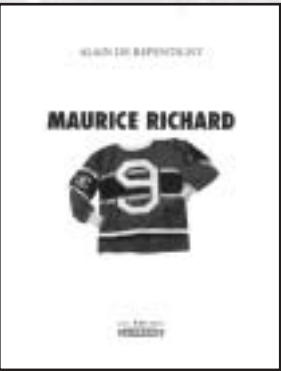
Les Grands moments du hockey
Lance Hornby, Modus Vivendi,
222 p., 29,95 \$

reprise des négociations. J'ai pour ma part surtout apprécié la fin du livre, qui reproduit des entretiens avec Jacques Lemaire et Mario Tremblay. Lancé sans préparation par une direction inexpérimentée à la barre des Canadiens, le Bleuet bionique a depuis fait ses devoirs. Il est prêt à sauter de nouveau dans l'arène.

Maurice Richard et Jacques Demers

Directeur des pages culturelles de *La Presse*, Alain de Repentigny fut un temps l'« écrivain » de Maurice Richard, l'homme qui couchait par écrit les propos du Rocket pour sa chronique dominicale. Sur un ton qui laisse avec mesure passer l'admiration pour l'idole et la sympathie pour le bonhomme, l'auteur, témoin privilégié, relate dans **Maurice Richard** quelques perles irrésistibles. Publié dans le cahier Sports de *La Presse*, un conte de Noël de Claude Meunier narrait comment le pauvre Pogo s'était fait piquer sa Shirley par un joueur de hockey, au nom choisi un peu par hasard. Le jour de la publication, Richard, à qui de Repentigny demande son avis sur l'histoire, se tourne vers sa blonde : « Tu vois bien que j'avais raison de le haïr, Fern Flaman ! Il a volé la blonde d'un placier du Forum, c'est écrit dans *La Presse*. »

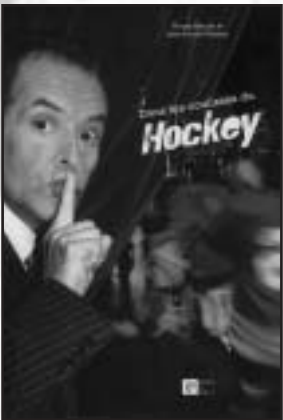
Le dernier mot pour **Jacques Demers en toutes lettres** de Mario Leclerc. Deux fois récipiendaire du trophée Jack Adams avec les Red Wings, vainqueur de la coupe Stanley avec les Canadiens, Demers, on le sait, revient de loin. Cette biographie bien écrite raconte la destinée peu commune d'un véritable « cœur à deux pattes », entièrement dévoué à ses joueurs et aux organisations qu'il a représentées. À une époque où l'on a besoin de tout son courage pour se « réorienter », il est franchement édifiant de se rappeler que cet homme sait à peine lire et écrire. Personne pour nous tendre le flambeau ? Il suffit de tendre la main pour le porter bien haut.



Maurice Richard
Alain de Repentigny,
Éditions La Presse,
coll. Passions,
126 p., 34,95 \$



Jacques Demers en toutes lettres
Mario Leclerc, Stanké,
584 p., 29,95 \$



Dans les coulisses du hockey
Pierre Houde &
Jean-Louis Morgan,
Éditions au Carré,
219 p., 24,95 \$



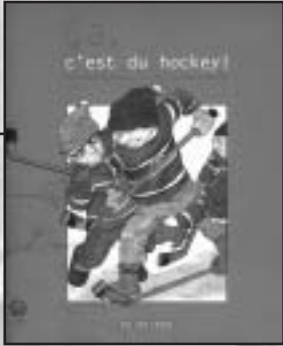
Ma vie bleu-blanc-rouge
Jean Béliveau, Chrystian
Goyens & Allan Turowetz,
Hurtubise HMH,
355 p., 24,95 \$

Chez les juniors

Ça, c'est du hockey !

David Bouchard (texte) & Dean Griffiths (ill.),
Les 400 coups, 32 p., 10,95 \$

Au village du cousin Étienne aussi, on porte le numéro 9. Dominique va enfin découvrir que le vrai hockey, ça se joue en bottines, dans la rue, avec deux grosses boules de neige pour les buts. Un match impitoyable qui finit par des orteils gelés et un chocolat chaud.



La Carte de hockey

Jack Siemiatycki & Avi Slodo (texte), Doris Barrette (ill.),
Éditions Homard, 32 p., 10,95 \$

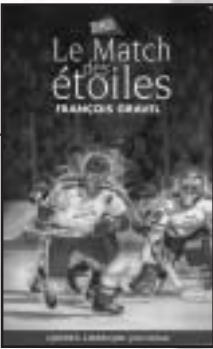
À l'âge où l'on veut soudainement être pris au sérieux, j'ai donné toutes mes cartes de hockey à un cousin, qui s'est retrouvé avec un bon nombre de Gretzky deuxième année. L'oncle Jacques, c'est tout à son honneur, a gardé toutes celles qu'il a gagnées un jour, en pariant uniquement sur sa préférée, celle du Rocket...



Le Match des étoiles

François Gravel, Québec Amérique Jeunesse, coll. Gulliver, 94 p., 8,95 \$

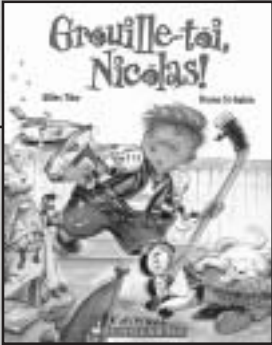
Je suis jaloux de François Gravel : il s'est gardé Maurice Richard pour lui tout seul dans ce *Field of Dreams* sur glace. Un homme masqué, au figuré puis au propre, convainc les Rocket, Jean Béliveau, Bernard Geoffrion, Gordie Howe, et autres Bobby Hull de participer à une rencontre contre les étoiles d'aujourd'hui.



Grouille-toi, Nicolas !

Gilles Tibo (texte) & Bruno St-Aubin (ill.), Scholastic, 32 p., 8,95 \$

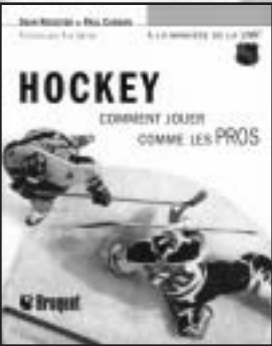
Samedi matin. Bien au chaud sous la couette, Nicolas se prélassait... Oups ! c'est le matin de son premier entraînement de hockey de la saison et il n'a rien préparé de son équipement ! Entre une toast au beurre d'arachides et un muffin aux carottes, le voilà qui le « rapaille » à toute vitesse. Où sont les patins ? Le bâton ?



Hockey. Comment jouer comme les pros

Sean Rossiter & Paul Carson, Broquet, 154 p., 22,95 \$

Traduit et adapté par nul autre que Gil Courtemanche, ce guide complet expose en photos détaillées les étapes de chacun des exercices qui vous aideront à renforcer votre coup de patin, développer votre maniement de la rondelle ou bien vous positionner en avantage numérique. Un incontournable à bon prix pour les hockeyeurs de tout âge.





Nouveautés



Un livre, une ville ? *Je lis Montréal*, ouvrage bilingue français-anglais, c'est d'abord une suite d'expositions alliant photos et mots, certaines en cours, d'autres à venir, organisées par Reporters Communication pour *Montréal, capitale mondiale du livre*. Les Éditions de l'Homme ont fait un portrait émouvant de cette déclinaison du livre dans tous les temps : photos et textes des créateurs et des artisans, typographie, édition, lecture... Un hommage senti à un objet de rêve : le livre...

JE LIS MONTRÉAL / I READ MONTREAL

Louise Larivière (dir.), Éditions de l'Homme, 128 p., 34,95 \$



À l'heure où les problèmes d'obésité des uns et le « paradoxe français » des autres sont souvent opposés, la PDG de Clicquot inc. livre quelques trucs et recettes qui lui semblent, de son propre aveu, des évidences : manger trois repas par jour, réduire les portions, fuir le junk food, augmenter la part de fruits et légumes. Et une petite coupe de champagne de temps en temps ! Sympathique et efficace, *French Women Don't Get Fat*, traduit en 30 langues, s'est vendu en moins d'un an à plus d'un million d'exemplaires aux États-Unis.

CES FRANÇAISES QUI NE GROSSISSENT PAS

Mireille Guiliano, Éditions Michel Lafon, 269 p., 24,95 \$



Cet ouvrage accessible a le grand mérite de ne pas basculer dans le guide de sérénité pour les nuls. L'accélération moderne a du bon ; elle a du mauvais aussi. Fournissant d'abord quelques explications au problème de notre rapport au temps, le journaliste Carl Honoré décrit ensuite ses propres expériences au pays de la lenteur : méditation, repas délicieusement étirés, tantrisme. Le tout vise à atteindre l'équilibre entre la pensée lente, intuitive, et la pensée rapide, analytique. Preuve du goût des lecteurs pour retrouver la maîtrise de leur temps, *In Praise of Slow* est déjà traduit en 20 langues.

ÉLOGE DE LA LENTEUR

Carl Honoré, Marabout, 288 p., 19,95 \$



Famille, je vous hais ou je vous aime ? Les sœurs Langlois, psychothérapeutes formées à Palo Alto, n'ont rien à gagner à répondre à cette question. Elles proposent de prendre conscience du poids de l'héritage familial dans la formation de notre personnalité. À notre insu, nous rejouons des scènes écrites pour d'autres, reprenant des rôles qui ne correspondent pas à notre existence. L'ouvrage, dans une langue claire, présente des exemples de relations à l'aide de cas précis.

LA PSYCHOGÉNÉALOGIE.

TRANSFORMER SON HÉRITAGE PSYCHOLOGIQUE

Doris Langlois & Lise Langlois, Éditions de l'Homme, 332 p., 26,95 \$



Marc Gervais, ancien policier, ajoutait sa voix chaleureuse au merveilleux monde de la croissance personnelle avec *La Renaissance*. Conférencier couru, l'auteur publie un troisième ouvrage qui cherche à faire prendre conscience de la dépendance affective en amont de toutes les difficultés relationnelles. Gervais a une approche positive, qui exclut la victimisation : « Lorsque tu prends ton petit-déjeuner, tu ne te nourris pas avec les “ ordures ” de la veille ». Son appel au changement peut sembler un brin facile : il est d'abord lucide.

**L'AMOUR DE SOI.
UNE RICHESSE À DÉCOUVRIR**

Marc Gervais, Un monde différent, 192 p., 19,95 \$



Voici la bible des gens pressés, ceux et celles qui n'ont jamais assez de 24 heures dans une journée. Quelle est l'ambition de ce guide conçu pour simplifier le quotidien dans ses moindres détails ? « Gagner du temps pour mieux vivre ». Du rangement des placards aux secrets d'une congélation efficace, de l'organisation des loisirs à une saine hygiène de vie et de ses finances, *Trucs et astuces pour gagner du temps* regorge de méthodes qui facilitent véritablement la vie. C'est si simple qu'on se demande comment on n'y a pas pensé avant. Mais c'est parce qu'on était trop occupés, bien sûr !

TRUCS ET ASTUCES POUR GAGNER DU TEMPS

Collectif, Sélection du Reader's Digest, 352 p., 49,95 \$



Conférencier couru, Alain Samson est également un auteur réputé dans ce créneau du développement personnel dévolu au management. Après *La Vie est injuste (et alors ?)*, *Comment devenir un meilleur boss* et *Les boomers finiront bien par crever*, Samson s'inspire de la vague d'ouvrages sur la conscience à l'origine desquels se trouve le *Flow* du psychiatre et chercheur Mihaly Csikszentmihalyi. *52 jours pour réinventer ma vie* fournit tous les exercices nécessaires à une meilleure expérience du soi, susceptible de conduire à une vie plus riche.

52 JOURS POUR RÉINVENTER MA VIE

Alain Samson, Transcontinental, 229 p., 22,95 \$



On ne se méfiera jamais assez des mots en « isme », qui maquillent souvent les idées simples en théories occultes. Ce guide pratique vous fournit, à raison de deux pages par grand mouvement (de l'humanisme au minimalisme), les références nécessaires à la mise en contexte de l'art occidental des cinq cents dernières années. Il se termine par un glossaire précis, qui présente les principaux termes techniques indispensables à une exploration satisfaisante des arcanes de l'histoire de l'art.

...ISMES. COMPRENDRE L'ART

Stephen Little, Hurtubise HMH, 160 p., 19,95 \$



Vous ne connaissez pas M ? L'interprète de la chanson-thème des *Triplettes de Belleville*, c'est lui. Les costumes flamboyants, la guitare rose, le toupet gominé et les spectacles extravagants, c'est le même homme. Chez Mathieu Chedid, « la musique et l'image font forcément alliance, complices inséparables qui, ensemble, renouent avec l'idée de rock n' roll, une attitude entre humour, rébellion et désir de faire bouger les choses et les idées reçues. » Découvrez le génie de cet artiste français dans cet album-biographie retraçant son parcours éclectique, et dans lequel abondent photos, textes, anecdotes et souvenirs.

LE MONDE DE M

Andrée Chedid, Seuil, 192 p., 49,95 \$

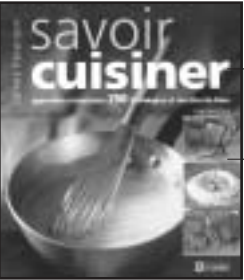


Le Temps des confitures

Yoland Bouchard, Éditions de l'Homme, 117 p., 14,95 \$

Cette plaquette d'une centaine de pages a de quoi vous mettre en appétit, surtout si vous avez la dent sucrée... Séparée en trois parties (confitures, gelées et autres petits délices à découvrir), elle livre des recettes qui sont à la portée de tous. Des conseils qui permettent d'éviter certains pièges reliés à la conservation des confitures et des gelées sont également présentés. On découvre des recettes faciles et appétissantes, parfois étonnantes du fait des mélanges proposés, qui sont autant de petites merveilles pour lesquelles on n'a pas d'autre choix que de craquer. Je vous conseille de débiter par le miel de poire, que vous trouverez dans la dernière section du livre : c'est absolument délicieux ! À vos pots donc, cuisiniers et apprentis cuisiniers, et amusez-vous bien !

Annie Soutière Monet

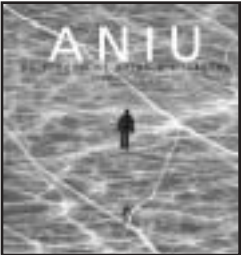


Savoir cuisiner

James Peterson, Éditions de l'Homme, 312 p., 34,95 \$

Tous les livres de cuisine ne sont pas des livres de recettes. Que faire si, par manque d'expérience ou de confiance, vous n'osez pas vous lancer dans une recette de grand chef ? Savoir cuisiner pourra sans doute vous aider. Il s'agit d'un recueil de 250 techniques expliquées et richement illustrées dont la maîtrise vous permettra d'accomplir à peu près tout en cuisine. Bien sûr, il y a tout de même des recettes (une de soufflé pour illustrer la technique correspondante, par exemple). Mais voici : tout le livre est pensé afin de vous rendre moins dépendant des recettes. Ce chimiste de formation vous invite en fait à comprendre ce que vous faites. Si j'osais, je dirais que c'est un livre de cuisine pour messieurs, mais je les entends d'ici protester sur l'air de « je cuisine moi non plus »...

Stéphane Picher Pantoute



Aniu. Du flocon de neige à l'iceberg

Bernard Voyer, Nivé éditeur, 208 p., 79,95 \$

Dire que les admirateurs de Bernard Voyer attendaient ce livre avec impatience est un euphémisme : depuis une vingtaine d'années, les exploits de ce coureur des neiges sont suivis avec attention. Qu'il explore le Groenland, l'Everest, le Kilimandjaro ou l'Antarctique, Voyer marche, malgré les épreuves du froid et de la solitude, et atteint les lieux les plus inaccessibles. Au moyen de photos prises dans des conditions naturelles, l'aventurier fait découvrir des dimensions, des couleurs et des textures insoupçonnées de la neige, cette matière qu'on aime souvent haïr. Les commentaires accompagnant les photos, toujours personnels, parfois poétiques, rendent compte d'une grande sensibilité face à ces déserts blancs ; en d'autres moments, des textes plus informatifs traduisent une conscience écologique aiguë devant la fonte accélérée des glaciers ou la destruction d'écosystèmes fragiles.

René Paquin Clément Morin



Inde. Saveurs du bout du monde

Priya Wickramasinghe & Carol Selva Rajah, Michel Lafon, 295 p., 39,95 \$

Pour contrer les mois froids qui s'annoncent, rien de mieux qu'une cuisine chaleureuse et colorée comme la cuisine indienne. Sa variété de plats parfumés à la coriandre, au cumin, au cari ou au *garam masala*, mélange d'épices propre à l'art culinaire indien, vous charmera. Même le thé au lait épicé, le fameux *tchai masala*, réchauffera vos papilles. Les pains indiens, *chapiti* ou *nan*, n'auront plus de secrets pour vous et accompagneront à merveille votre poulet tandoori ou votre curry de crevettes. Pour notre plus grand plaisir, les recettes sont simples, bien expliquées, converties en millilitres et chaque plat est accompagné d'une photo alléchante. Préparez-vous à un hiver chaud !

Annie Mercier le libraire

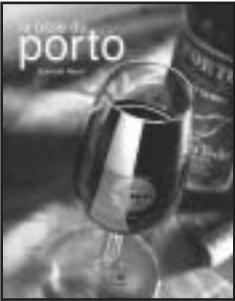


La Sélection Chartier 2006

François Chartier, Éditions La Presse, 416 p., 26,95 \$

Déjà 10 ans et plus de 500 000 lecteurs ! Pour souligner son anniversaire, *La Sélection Chartier* se présente sous un nouveau format plus allongé,

ce qui en rend la consultation plus pratique et la lecture, plus aisée. Chic et sobre, quoi ! On y retrouve entre autres les Coups de Cœur des dix ans de la Sélection, les nouvelles du vin 2006, les « vingt ans autour du monde » ainsi qu'un index des harmonies vins et mets, qui fait référence aux recettes du livre *À table avec François Chartier*. Pour couronner le tout, François Chartier dresse à la fin de l'ouvrage une liste des musiques écoutées pendant sa rédaction. Dans son esprit, vin et musique sont intimement liés, tout comme vin et mets. Cet érudit du vin est le seul Canadien à avoir remporté, à Paris en 1994, le prestigieux Grand Prix Sopexa International, qui couronne le meilleur sommelier au monde en vins et spiritueux de France. Un incontournable ! Michèle Roy Le Fureteur



La Bible du porto

Guénaél Revel, Modus Vivendi, 256 p., 19,95 \$

« Bible » est le mot juste ! Revel nous introduit dans l'univers des vins de porto en parlant de la magnifique région vinicole du Douro, des variétés de cépages et des méthodes de fabrication, quasi artisanales, pour nous sensibiliser à la richesse et la finesse du chic porto. Ce voyage obligé permet de mieux apprécier les 280 portos présentés, dont plus de 70 en fiches détaillées, bouteilles en photo à l'appui. Les blancs et les rouges sont à l'honneur, les types, Tawny, Ruby et les autres, sont démystifiés, et des accords mets/portos sont proposés pour plus de découvertes. À la fin de l'ouvrage, un carnet d'adresses pour ceux qui désirent aller trinquer avec les producteurs portugais. À sua saúde ! (« À votre santé ! »)

Annie Mercier le libraire



Sauve-moi comme tu m'aimes

Anique Poitras, Québec
Amérique, 384 p., 24,95 \$

Après des années d'auto-destruction, Mandoline recommence à vivre : école, travail, sobriété. Un jour, elle rencontre le journaliste Nicolas Chevalier

dans le cadre d'un article sur les décrocheurs : c'est le coup de foudre ! Mais malgré cette illumination, quand peut-on prétendre que le passé est réellement derrière et qu'il ne hante plus le présent ? *Sauve-moi comme tu m'aimes* est une mélodie effrénée dans laquelle on plonge sans savoir quand on en émergera. Chaque mot est un instant d'intensité qui fait osciller entre l'extase et la désillusion, à l'instar de la vie de Mandoline. *À partir de 12 ans.*

Josiane Riverin-Coutlée *Les Bouquinistes*



Tuer n'est pas jouer

Celia Rees, Le Livre de Poche
Jeunesse, coll. Histoires de vies,
280 p., 11,95 \$

Pendant les vacances estivales, Josh, 13 ans, accompagne à contrecœur sa mère chez sa grand-mère pour en prendre soin dans ses derniers moments. Pendant ses longs temps libres, il explore la maison familiale et découvre le grenier où vivait son oncle Patrick, le frère de sa mère. Josh veut en apprendre plus sur la mort mystérieuse de ce dernier, dont personne ne parle. En lisant le journal personnel de sa mère et en jouant à un jeu vidéo, il fait d'étonnantes découvertes... Celia Rees a construit une intrigue intelligente, pleine de rebondissements. D'un chapitre à l'autre, nous déterrions avec Josh les cadavres des placards familiaux, même si cela bouleverse certains membres de la famille. La vérité surprend et suscite de profondes réflexions sur l'autisme. Je vous recommande fortement ce suspense que vous lirez sans aucun doute très rapidement. *À partir de 12 ans.*

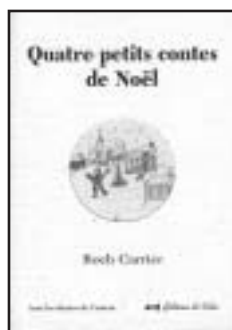
Liette Demers *Clément Morin*



Émile Pantalon

Mireille Levert,
Dominique et compagnie,
32 p., 9,95 \$

Mireille Levert, avec son univers original et tendre aux illustrations toujours aussi amusantes, aborde dans ce nouvel album le thème de la différence... *Émile Pantalon* est si grand que tous les enfants se moquent de lui ! À la remise des bulletins, sa mère se présente : elle est si grande qu'elle doit rencontrer Mademoiselle Petitpois sur le toit de l'école ! Le lendemain, les moqueries se multiplient et Émile souffre beaucoup. C'en est trop ! Mademoiselle Petitpois s'empare et le petit Pino, effrayé, s'enfuit au sommet d'un arbre. Émile téléphone à papa Pantalon, qui est pompier. Ensemble, ils aideront Pino à redescendre, car Émile a aussi grand cœur... En fait, Émile est si grand qu'on doit l'imprimer sur deux pages pour qu'il puisse figurer dans le livre ! *À partir de 5 ans.* **Susane Duchesne** *Monet*



Quatre petits contes de Noël

Roch Carrier, Éditions du Lilas,
80 p., 23,95 \$

Décidément, le conte revient à la mode. Il n'y a pas si longtemps, les journaux et les magazines publiaient des contes pour célébrer Noël. En voici quelques-uns de Roch Carrier, que l'éditeur René Jacob a retrouvés, ornés des dessins de l'auteur. Les quatre contes, « Un feu dans la cheminée », « Un miracle », « Bienvenue à Jésus » et « Le Noël de Germaine et de Zacharie » sont de style simple, ironique et un peu naïf. Ils enchantent et font rêver. Les dessins sont amusants et reflètent l'esprit de chacun des contes. Roch Carrier y exploite les thèmes de l'hiver, de la neige, de la préparation du repas de Noël pour le réveillon et de la messe de minuit. La lecture de ses contes nous met dans l'esprit des Noëls d'antan. Les Éditions du Lilas, fondées en 2001, se spécialisent dans le récit et le conte illustrés. On compte 12 titres à leur catalogue : de vrais petits bijoux ! *À partir de 10 ans.* **Michèle Roy** *Le Fureteur*



Nasreddine

Odile Weulersse (texte) et
Rébecca Dautremer (ill.),
Flammarion, coll. Les albums
du Père Castor, 24 p., 25,95 \$

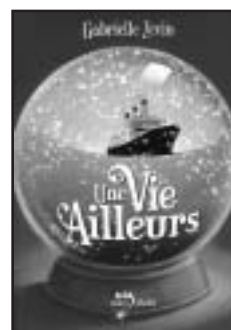
Chaque semaine, Nasreddine, son père, Mustafa, et leur âne se rendent au souk vendre des dattes, des poules ou des pastèques et, chaque fois, ils sont l'objet de sarcasmes, ce qui écorche le jeune garçon qui voudrait, plus que tout, plaire à tous les villageois. Je ne vous dis rien de plus ! Cette histoire est délicieuse. Les illustrations de Rébecca Dautremer sont magiques, et l'écriture tout en finesse d'Odile Weulersse donne à ce conte de liberté le ton et le parfum de l'Orient. Le texte et les images s'unissent pour faire de cet album un pur bijou. Parfait pour apprendre aux petits à ne pas se soucier des mauvaises langues ! *À partir de 6 ans.* **Annie Mercier** *le libraire*



La Saga du grand corbeau

Sharon Stewart, Boréal,
coll. Inter, 428 p., 13,95 \$

Tok est délaissé par sa mère et maltraité par les siens depuis que son père a été assassiné pour avoir déshonoré sa famille et son clan. Condamné par le conseil des corvidés pour un meurtre qu'il n'a pas commis, Tok est contraint de s'exiler. Pour défendre son honneur et celui de son père, il n'a pas d'autre choix que de partir à la recherche des légendaires Princes gris, ces grands alliés de son peuple qu'on croit depuis longtemps exterminés par les humains. Les enfants seront fascinés par ce roman d'aventures qui regorge d'informations sur les mœurs des espèces animales les plus intelligentes et organisées qui peuplent les forêts et les montagnes. Un récit initiatique étonnant sur le courage et l'honneur, le pardon et la rédemption, les impitoyables lois de la nature, la survie, la filiation, le respect et la gratitude. *À partir de 10 ans.* **Mélanie Quimper** *Pantoute*



Une vie Ailleurs

Gabrielle Zevin, Albin Michel,
coll. Wiz, 314 p., 21,95 \$

Liz a 15 ans et elle vient de mourir. Elle se retrouve sur un bateau qui emmène les gens décédés sur Ailleurs. Alors que certains sont heureux de ce qu'ils y trouvent, notre héroïne ne ressent qu'une grande colère et une infinie tristesse. Elle pense à tout ce qu'elle n'aura jamais le temps de faire et de vivre : passer son permis, aller au bal de fin d'année, rencontrer un amoureux, faire des études, se marier. Gabrielle Zevin, qui n'a que 27 ans, invente avec une maturité étonnante une suite à la vie. Cela donne un roman d'espoir intense et délectable qui ne véhicule en rien la tristesse que ressentent les vivants face à la mort. Chacune des pages parle plutôt de la vie qui bat, intense, magnifique et riche ; des amitiés, de l'amour et de l'importance de vivre le présent, car les moments qui passent ne reviennent jamais. *À partir de 13 ans.* **Mélanie Quimper** *Pantoute*



Pas si bête

Philippe Béha, Hurtubise
HMH, 88 p., 24,95 \$

Voici un livre, véritable boîte à surprises... qu'on se le dise ! À chaque page, des personnages d'animaux rigolos illustrés avec virtuosité

Qu'il s'agisse du petit ver sur une pierre
Du cochon qui pète pour se propulser sur d'autres planètes
Tous sont aussi désopilants qu'attachants

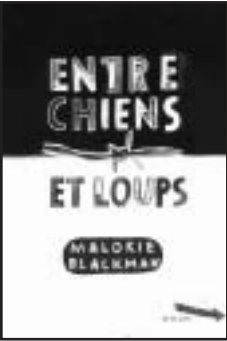
À la fois poésie, jeux de mots et histoires
À lire en ordre ou dans le désordre
Avec *Pas si bête* on fait la fête
Tant le matin que tard le soir

Regardez le hibou
Yeux ronds ébahis
Qui sur la couverture
Vous invite à la lecture

Inspirant me demanderez-vous ?
Absolument
En aucun cas je ne vous mens
Lire Philippe Béha... pas bête du tout !

À partir de 4 ans.
May Sansregret *Monet*





Entre chiens et loups

Malorie Blackman, Milan, coll. Macadam, 396 p., 19,95 \$

Entre chiens et loups est le roman d'une ségrégation. Il relate les humiliations, les violences et les droits longtemps refusés aux Noirs, mais de façon inversée : les Blancs, les Nihilis ou Néants, sont mis en situation d'apartheid et doivent faire face aux Primas, les Noirs. Cette histoire à deux voix, celles de Callum, Nihil, et de Sephy, Prima, est celle d'un éveil, d'un combat, d'un amour détruit, mais est aussi celle de l'espoir. On suit les deux héros dans leurs cheminements, leurs questionnements, leurs choix et leurs actes. Un roman d'identification percutant, mais aussi une réflexion sur le choix et l'utilisation de la violence comme arme de rébellion. Une leçon sur les divers chemins, et ils sont nombreux, que peut prendre la haine. *À partir de 13 ans.* **Alice Lienard** *Monet*



Un grand-papa en or

Marie-Francine Hébert (texte) & Janice Nadeau (ill.), Dominique et compagnie, 32 p., 19,95 \$

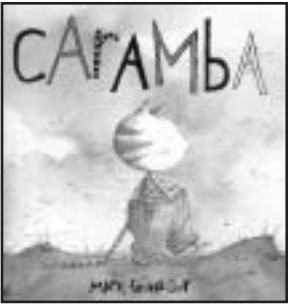
Aux yeux de Jüll, son grand-papa est le plus fort du monde entier. Après son papa bien sûr. À ses côtés, il ne craint rien. Pas même de s'aventurer dans la grande forêt. De toute façon, il a apporté son épée magique pour les protéger tous les deux. Lorsque la nuit, profitant de leur sommeil, tombe sur eux, les peurs de Jüll s'éveillent... Heureusement qu'il y a les bras réconfortants de grand-papa. Il est tellement courageux, tellement grand ! Mais en a-t-il toujours été ainsi ? Avec ses aquarelles aux couleurs nostalgiques et son texte aux accents qui oscillent entre la tendresse et le rire, *Un grand-papa en or* explore les liens entre deux générations. L'auteur et l'illustratrice ont harmonisé leurs talents pour composer cette symphonie pour le cœur et les yeux. *À partir de 4 ans.* **Mireille Masson-Cassista** *Pantoute*



Pomme de reinette et pomme d'api

Antonin Louchard, Bayard Jeunesse, coll. Tralalire, 236 p., 27,50 \$

Qu'avez-vous imaginé en entendant pour la première fois les sons de votre comptine préférée ? « Am-stram-gram, pic et pic et colégram », c'est quoi dans la tête d'un enfant ? Antonin Louchard, lui, s'en souvient. Sa représentation de la (fausse) réalité de ces sons qui sautent est inhabituelle et surprenante de naïveté. Un album rouge pomme, carré, coussiné. 236 pages de *rimettes* venues de France et connues par cœur, ici. L'illustrateur allie collages, dessins et montages photographiques ; cela donne une fouille archéologique toute fraîche dans l'imaginaire enfantin. Savoureux. On en veut plein, jusqu'à demain matin ! *À partir de 2 ans.* **Yolande Laviguer** *Monet*



Caramba

Marie-Louise Gay, Dominique et compagnie, 32 p., 10,95 \$

Je suis tombée en amour avec les livres de Marie-Louise Gay, il y a quelques années, en découvrant les personnages de Stella et de Sacha. Cette fois-ci, elle nous offre une autre charmante histoire, celle du chat Caramba. Comme tous les félins de sa race, il aime jouer, il raffole du poisson, passe des heures à faire sa toilette mais, à son grand désespoir, il ne sait pas voler ! Cette différence le chagrine énormément malgré le réconfort de sa copine Roselyne. À l'aide de ses amis et de beaucoup de persévérance, il développera sa propre particularité : les chats ne savent pas nager... mais pourquoi pas ! Ce court récit d'amitié, de dépassement et d'acceptation de soi fait chaud au cœur. *À partir de 3 ans.* **Annie Mercier** *Pantoute*



Mort blanche : CSU (t. 4)

Caroline Terree, Milan, coll. Macadam, 214 p., 17,95 \$

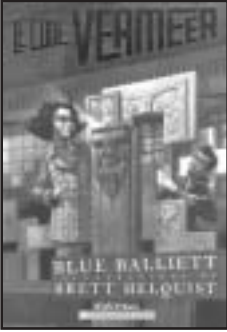
Le docteur Sarah McKinley repose entre la vie et la mort après être venue en aide à trois skieurs en difficulté dans les montagnes Rocheuses, à Whistler près de Vancouver. Comment ces jeunes en sont-ils venus à avoir besoin des services d'une équipe de secouristes et de leur hélicoptère ? Kate Kovacs, responsable du CSU (Crime Support Unit), s'interroge sur les véritables raisons qui ont provoqué cette avalanche. Peut-être n'était-ce pas un accident... Ce titre fait partie d'une collection de quatre romans policiers pour adolescents. Les chapitres sont courts, toujours introduits par la date, le lieu et l'heure. Cette formule plaît particulièrement aux garçons n'aimant pas beaucoup la lecture. L'auteur nous a construit une bonne intrigue, qui se lit avec beaucoup d'intérêt. *À partir de 11 ans.* **Liette Demers** *Clément Morin*



Le Songe de Constantin

Jo Hoestlandt (texte) & Nathalie Novi (ill.), Syros, 24 p., 29,95 \$

Au départ de cet album, il y a une fresque aperçue dans une église italienne : *Le Songe de Constantin* de Piero della Francesca. À partir de cette œuvre célèbre, l'auteure a imaginé l'histoire de Constantin qui, une nuit, rejoint le pays des rêves. Là-bas, tout est possible. Ainsi, le petit page quitte son tableau et part en exploration, délaissant le chevet de l'empereur endormi à l'aube de la guerre. Suivant le chemin des tambours, il croise Constantin et sa Marina. L'amour des enfants lui rappelle l'importance de sa garde : tant que le roi dort, la guerre aussi sommeille. En hommage à la fresque, le récit de Jo Hoestlandt a pris des allures de songe poétique, tandis que Nathalie Novi a utilisé la palette du peintre pour ses superbes illustrations. La rencontre des trois est fantastique ! *À partir de 4 ans.* **Mireille Masson-Cassista** *Pantoute*



Le Code Vermeer

Blue Balliett (texte) & Brett Helquist (ill.), Scholastic, 240 p., 16,99 \$

Jeune femme écrivant une lettre, la célèbre toile de Vermeer, vient d'être dérobée par un étrange personnage qui envoie de mystérieux messages anonymes à la presse. Le voleur prétend que les experts se trompent sur la parenté des œuvres du peintre néerlandais et demande l'aide du public pour rectifier cette erreur. Par une suite de coïncidences, Petra et Calder, tous deux âgés de 12 ans, se retrouvent mêlés à cette histoire. Les deux détectives en herbe suivent leurs intuitions, obéissant à leurs propres règles, pour résoudre « le code Vermeer ». Même si l'intrigue du roman tient davantage à la chance de ses deux héros qu'à leur capacité d'analyse, le lecteur ne manquera pas d'embarquer dans l'enquête. D'autant plus que le livre cache dans ses illustrations un secret à décoder. *À partir de 10 ans.* **Mireille Masson-Cassista** *Pantoute*



La Barbe-bleue

Thierry Dedieu, Seuil Jeunesse, 35 p., 29,95 \$

La Barbe-bleue, conte adapté de Perrault, peut sembler, au premier regard, plutôt cruel et à la limite misogyne. Pour ma part, j'y vois une mise en garde contre la jalousie malade d'un homme excessivement possessif. Un enseignement qui est, malheureusement, tout à fait à propos encore de nos jours. Un album signé Thierry Dedieu n'est jamais banal, ni dans son propos, ni dans son élément visuel. Ici, les silhouettes couleur terre qui se découpent sur fond ivoire sont criantes d'intensité. Seuls la barbe et le sang ponctuent cet ensemble d'une présence déterminante, qui soutient la tension montante et inéluctable du récit. Un album pour les plus grands, qui risque de leur donner beaucoup plus de frissons que les séries insipides du même nom. *À partir de 10 ans.* **Brigitte Moreau** *Monet*



Dis-moi

Anje Damm, Kaléidoscope, 221 p., 31,95 \$

Dis-moi est un livre parfait pour favoriser le rapprochement avec un enfant. Chaque page est une question posée, une question ouverte, qui laisse place à la rêverie, à la réflexion et à l'exploration. Toutes sont autant d'invitations au dialogue et à l'expression des sentiments. Et vous, que répondriez-vous si on vous demandait : « Que fais-tu quand tu t'ennuies ? » Ou encore, associée à l'image d'une coquille, si on vous posait une question du genre : « Où aimerais-tu vivre un jour ? » *Dis-moi*, c'est tout à la fois un livre d'idées et d'images, heureux mélange d'illustrations et de photographies, qui rappelle les livres de Katy Couprie chez Thierry Magnier. Un petit livre magnifique, rempli de petits bonheurs, fait pour durer longtemps, longtemps. *À partir de 3 ans.* **Brigitte Moreau** *Monet*

Nouveautés



coton pour le pauvre Chiffon : *Le Petit Chien de laine* vous livre douze autres airs, interprétés par Mes Aïeux, Pascale Bussières, Yves Lambert, Martin Léon et Michel Rivard. *  partir de 7 ans.*

LE PETIT CHIEN DE LAINE (LIVRE-CD)

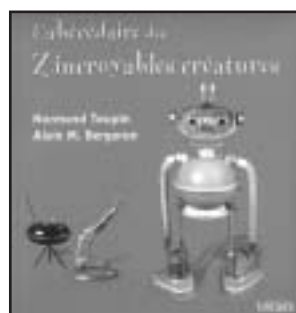
Lionel Daunais (chansons) & Marie Lafrance (ill.),
La montagne secrète, 40 p., 22,99 \$



La forêt, emmitoufl e dans un épais manteau de neige, s'agite. Le geai bleu a aperçu un mystérieux étranger. Hibou, rat musqué, chevreuil, tous craignent l'intrus : il fallait bien un écureuil pour y jeter un coup d'œil. Le chevreuil, le cardinal et les mésanges s'approchent. Tiens ! L'intrus, tout en neige, a une carotte au milieu de la figure et des noix à la place des yeux. Premiers arrivés, premiers servis ! Toute en photos, cette suite de clins d'œil   l'hiver et à l'enfance a valu à ses auteurs pas moins de 16 prix et mentions spéciales depuis 2000. *  partir de 5 ans.*

UN ÉTRANGER DANS LES BOIS. FANTAISIE EN PHOTOS

Carl R. Sams II & Jean Stoick, Scholastic, 56 p., 19,99 \$



dans son Musée incroyable. *  partir de 6 ans.*

L'ABÉCÉDAIRE DES ZINCROYABLES CR TURES

Normand Toupin (créatures) & Alain M. Bergeron (texte), Les heures bleues, 64 p., 19,95 \$



Bozo Nolet-Leclou est né avec son nez rouge, ses rayures bleues au bedon, et se nourrit exclusivement de sucreries. Vient le temps des vacances. Y aura-t-il d'autres « clownelets », ou Bozo devra-t-il se cacher ? Arrivé au camping, Bozo peut compter sur l'onguent du docteur Rologie pour ressembler aux autres enfants. Pour plaire à son ami l'oiseau en peluche et à Isabelle et Hervé, ses parents, Bozo s'était promis d'être sage. Mais la présence de malfrats le force à sortir quelques clowneries de son sac... *  partir de 9 ans.*

LES VACANCES DE BOZO NOLET-LECLOU

Mathieu Boutin, Québec Amérique Jeunesse,
coll. Gulliver, 148 p., 8,95 \$



Alors que les autres animaux de la ferme suivent le petit train-train quotidien, le petit cochon Roro, lui, a droit au traitement de faveur : Monsieur Malurette l'emmène jusqu'au cinéma. Mais un cochon reste un cochon et, à tout dévorer sans discernement, Roro avale un jour un livre, puis un journal et des livres de recettes. Le voilà qui sait tout, et la ferme lui paraît bien petite. Une histoire qui finit en tire-bouchon. *  partir de 8 ans.*

RORO, LE COCHON SAVANT

Gilles Tibo (texte) & Bruno St-Aubin (ill.),
Dominique et compagnie, 30 p., 18,95 \$



Cette collection de la maison de l'Isatis introduit aux mythes et légendes du monde. Des fiches d'activités en relation avec chacun des ouvrages sont d'ailleurs disponibles sur le site www.erpi.com. Dans ce conte traditionnel chinois, Shokujo, septième fille de l'Empereur du ciel, transgresse un interdit en visitant la terre. Les dieux connaissent parfois les femmes sans tracas : l'inverse est rarement permis et l'engagement, toujours funeste : on n'échappe pas pour toujours au regard des astres. *  partir de 12 ans.*

LA TISSERANDE DU CIEL

Diane Bergeron (texte) & Daniela Z kina (ill.),
 ditions de l'Isatis, coll. Korrigan, 76 p., 9,95 \$



Par un beau samedi de magasinage, fl nant au rayon des manteaux, une petite fille constate qu'elle est seule. Ces mamans ! On ne peut pas leur lâcher la main cinq petites minutes ! Au rayon des sports, elle rencontre Léon, qui vient d'égarer son papa. Suivez les deux enfants dans leur courageuse quête jusqu'au comptoir des objets perdus... Qu'y trouveront-ils ? Un album au trait sympathique, où l'univers du magasin est rendu par une composition qui évoque le collage. *  partir de 5 ans.*

MAMAN S'EST PERDUE

Pierrette Dubé (texte) & Caroline Hamel (ill.),
Les 400 coups, coll. Grimace, 32 p., 10,95 \$



Fleurette, Yvette, Gilbert, Ernestine... toutes sont sur le sentier du ranch. Toutes ? Non. Car Cunégonde, la blagueuse du troupeau, résiste encore et toujours aux appels de Bill. Chevauchant son fidèle Cassoulet à bride abattue, le petit cowboy se lance à la recherche de cette vache impossible. Dans la caverne du coyote, il chute dans une crevasse et échoue au fond d'un puits. Une princesse, un chevalier, un dragon : le voici en plein conte de fées. *  partir de 5 ans.*

BILL ET LE DRAGON

Carole Tremblay (texte) & Boiry (ill.),
Imagine, 32 p., 10,95 \$

{ Dans les marges }

Un nouvel éditeur québécois pour la jeunesse a vu le jour : **Aigle moqueur éditeur**, de Rosemère, lançait mi-novembre son premier livre pour les 10-14 ans, qui s'inspire d'une légende de chez nous, *Le Rire du squelette*, de Réal-Gabriel Bujold.

Chouchou de milliers de lecteurs, la petite **Noémie**, créée par Gilles Tibo et illustrée par Louise-Andrée Laliberté, a son propre site Internet depuis la mi-novembre. Exclusivement destiné aux petits, **www.lesamisdenoemie.com** constitue le prolongement de l'univers de la jeune héroïne, dont la quizi me aventure, *Le Grand Amour*, est parue chez Québec Amérique en septembre dernier. Parions que ce site sera très populaire !

  partir de leur collection « **Ciné-faune** », qui compte 24 titres, les  ditions **Michel Quintin** ont créé « **Mini-faune** », qui s'adresse aux lecteurs âgés de 3 ans et plus. Mesurant environ 4 x 5 pouces, *Le Castor*, *La Mouff tte*, *Le Loup* et *L'Ours blanc* sont tout en couleurs et offerts à seulement 2,99 \$. Parce qu'il « n'est jamais trop tôt pour découvrir le monde des animaux », dicit l' diteur !

❖

Nouveautés

❖



Le manga, cette forme de BD japonaise apparue en Europe et en Amérique de Nord au cours des années 90 avec, entre autres, la populaire série « Dragon Ball », existe depuis six décennies. Eh oui, Astro le petit robot et Albator, dont on a si fidèlement suivi les aventures à la télé, sont des héros de manga ! Dans cet album regorgeant de détails sur l'histoire du genre, sur les personnages, leurs créateurs et les types de mangas, Paul Gravett, critique pour diverses publications consacrées au neuvième art, livre une chronologie fouillée mais accessible et, surtout, richement illustrée. Un incontournable pour les fans !

MANGA. SOIXANTE ANS DE BANDE DESSINÉE JAPONAISE

Paul Gravett, Éditions du Rocher, 176 p., 39,95 \$



Après qu'on ait offert aux « gotlibophiles » une intégrale des *Rubriques à brac*, on attendait avec impatience que vienne le tour des *Dingodossiers*, ou « les élucubrations poilantes de deux génies », soit René Goscinny et Marcel Gotlib. Nous voilà aujourd'hui récompensés avec ce somptueux ouvrage rassemblant trois albums et plusieurs dizaines d'exposés tordants (même si certains ont un peu vieilli) publiés entre 1965 et 1968 dans les pages de *Pilote*. Les sujets abordés vont de la mode de demain à l'art de marcher sous la pluie en passant par les grands enfants et les petits hommes. En prime, une riche introduction à propos des auteurs, ces « deux dingos », et une quinzaine de *Dingodossiers* inédits qui vont ravir les aminches.

LES DINGODOSSIERS. L'INTÉGRALE

Goscinny et Gotlib, Dargaud, 285 p., 64,95 \$



Au fil des ans, La Pastèque nous a habitués à être... surpris. Avec *La Fugue*, premier album du jeune prodige Pascal Blanchet, l'éditeur québécois repousse avec l'audace qui le caractérise les limites qui séparent l'illustration de la bande dessinée. En regardant d'abord l'album lui-même, le soin apporté au trait, charmant et vieillot, à l'impression et à la mise en page, on sait que nous avons là une œuvre empreinte de nostalgie, de musique et de souvenirs qui lentement s'effacent. Avec une remarquable économie de moyens, Blanchet résume le parcours d'une vie qui, en apparence, ressemble à celle de bien des musiciens, mais qui, lorsqu'on la relit, gagne en profondeur.

LA FUGUE

Pascal Blanchet, La Pastèque, , 24,95 \$



Schuiten et Peeters, les créateurs des *Cités obscures*, ont esquissé dans *Les Portes du possible* ce qui pourrait s'apparenter à une gazette du futur. Les technologies de l'information, les transports et les changements climatiques sont au nombre des sujets abordés. Parfois inquiétant, parfois rigolo ou carrément burlesque, l'avenir vu à travers la lorgnette de ces deux fervents utopistes ne laissera personne indifférent. *Les Portes du possible* attirera sans doute un nouveau public vers l'œuvre atypique de ce duo, qui constitue un reflet à peine déformant du monde actuel. Notons que les auteurs seront de passage au Québec en avril 2005. De plus, une exposition des planches originales de cet album est prévue à Montréal et à Québec.

LES PORTES DU POSSIBLE

Schuiten & Peeters, Casterman, 32 p., 54,95 \$

Dans les marges



Escargot Atomic, ça vous dit quelque chose ? Il s'agit d'un nouveau joueur sur la scène éditoriale québécoise à ne pas confondre, surtout, avec la défunte et regrettée terrasse de la Fourmi Atomik, dans le Vieux-Québec. La jeune maison n'a, pour l'instant, qu'un seul titre au catalogue : *Poulette part en affaires* de Pascale Bourguignon, BD humoristique de format italien qui dévoile la face cachée de la femme d'affaires d'aujourd'hui. À glisser dans le bas de Noël des carriéristes !



L'adaptation cinématographique d'Astérix aux jeux Olympiques risque de décoiffer si le résultat est à la hauteur du casting, qui réunit des canons tels Alain Delon (Jules César), Benoît Poelvoorde (Brutus, le fils de César), José Garcia (Sacapus) et Jean-Claude Van Damme (Comedurus, un athlète romain). Le moustachu petit Gaulois, auparavant incarné par Chistian Clavier, le sera maintenant par Clovis Corvillac (Brice de Nice). Le tournage débutera en juin 2006.



Parce ce que la BD est plus que jamais en vogue, nombreux sont les éditeurs qui, à leurs fonds de littérature, ajoutent des collections consacrées au neuvième art. Après Actes Sud, c'est donc au tour de **Gallimard** de tenter sa chance avec « **Bayou** », collection placée sous la gouverne du prolifique **Joann Sfar** (*Le Chat du rabbin*, *Donjon*), et qui réunira des albums signés par des auteurs jeunes de toutes nationalités et issus de milieux divers (peinture, cinéma, illustration, etc.). Quatre titres lancent le bal : *Klezmer*, *Le Local*, *Skateboard et vahinés* et *Aya de Yopougon*.



Olivia Sturgess 1914-2004 : Albany (t. 4)

Floc'h & Rivière, Dargaud,
68 p., 26,95 \$

On se rappelle la trilogie « Albany », monument académique de la BD policière (ligne claire hergérienne soignée et clins d'œil à Hitchcock ou Agatha Christie). Vingt ans après, les auteurs vont bien au-delà du classicisme élégant des débuts avec une œuvre postmoderne qui enfonce plus loin encore la mise en abyme amorcée dans *À la recherche de Sir Malcolm*. Vraie biographie d'une héroïne de fiction conçue à la manière d'un documentaire télé, l'album nous donne une lecture de l'œuvre de l'égérie de Francis Albany (par autoréférence, celle de Floc'h et Rivière) : entrecroisement d'interviews de personnages fictifs et réels, de moments de sa vie et de commentaires du biographe ou de la psychanalyste ; tout amplifie le simulacre général ! Touchant et fascinant.

Eric Bouchard Monet



Usagi Yojimbo (t. 6)

Stan Sakai, Éditions Paquet,
coll. Label rouge, 171 p., 7,95 \$

Titre phare de la *black and white explosion* des années 80, qui allait renouveler le visage de la BD étatsunienne en

imposant, pour un temps, le retour des auteurs, *Usagi Yojimbo* traverse enfin la frontière, gracieuseté des Éditions Paquet. S'inspirant librement de la vie du fameux samouraï Miyamoto Musashi, Stan Sakai a patiemment bâti, à coups de traits fluides et dynamiques, une fresque magistrale avec comme toile de fond un Japon féodal peuplé d'animaux anthropomorphes et de dinosaures miniatures. Récipiendaire du prestigieux prix Eisner, Sakai nous offre avec cette série teintée d'humour un portrait vivant mais sans complaisance du pays de ses ancêtres. Un classique méconnu. Simon Éthier Monet



Le Vaccin de la résurrection

Éric Liberge, Dupuis,
72 p., 21,95 \$

Le purgatoire existe-t-il ? Est-ce pour l'éternité ? Mardi-Gras Descendres, feu Victor Tourterelle, s'y retrouve avec seulement les os... sur les os. Il est accueilli par un squelette de facteur, qui lui attribue un matricule et le mène à Sainte-Cécile, régie par une illusoire papauté. Descendres n'accepte pourtant pas sa condition de squelette. Il part donc à la recherche de son âme et de sa chair. Il devra subir les tourments de sa mauvaise vie et déjouer les psychopompes, pseudo-savants et fous errants, pour trouver le secret du retour. C'est un chef-d'œuvre de BD, au dessin raffiné, aux teintes sablonneuses rappelant celle des ossements et au texte intelligent. Sujet morbide ? Humour subtil ! *Le Vaccin de la résurrection* est le dernier tome de la série.

Jacynthe Dallaire Les Bouquinistes



Retour au collège

Riad Sattouf, Hachette littératures,
coll. La Fouine illustrée, 96 p., 21,95 \$

Sattouf est hanté par son souvenir du collège : un sévère traumatisme d'exclusion et d'incompréhension qui lui a laissé de graves séquelles : travail désorganisé, fragilité émotive, sommeil agité... Rencontrant ses démons, l'auteur va deux semaines en reportage dans une classe de troisième (équivalent à notre secondaire 4) d'un riche collège parisien pour nous livrer le portrait sans concessions d'un échantillon de l'« élite » de la jeunesse actuelle. Sattouf fait preuve d'observation, excelle à nous faire part de l'anecdote *cornichonne* ou à croquer le faciès ado plus-vrai-que-mature, et nous entraîne dans un bon moment de franche hilarité, spécialement lors des situations conflictuelles... Bref, un essai qu'on pourrait qualifier d'*anthropologie déconnante*.

Eric Bouchard Monet



Malet

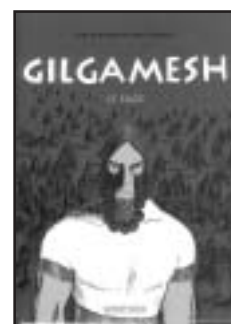
Nicolas Juncker, Milan BD, coll.
Treize étrange, 168 p., 39,95 \$

La nouvelle parvint à Paris dans la nuit du 12 au 13 octobre 1812 : Napoléon est mort à Moscou d'une balle dans la tête, mais cela ne figure dans aucun manuel d'histoire. Du fond de sa prison, Claude François Malet conspire, planifie : il prépare l'impensable. En une nuit, ses complices et lui passeront plus près de la réussite que quiconque avant eux. Nous avons droit, avec cet album, à une excellente histoire racontée de manière remarquable. Tout y est : un dessin riche et expressif, des personnages très bien développés et une intrigue qui nous garde en haleine jusqu'à la fin. Mise en garde : si vous ouvrez ce livre, vous ne le refermerez plus...

Mathieu Forget Monet



Illustrations : ©Floc'h et Rivière



Le Sage : Gilgamesh (t. 2)

Gwen de Bonneval & Frantz
Duchazeau, Poisson Pilote,
48 p., 16,95 \$

Le pari était risqué : il valait toutefois grandement la peine d'être tenu. En effet, ce n'est pas un réflexe de « penser BD » lorsqu'on fait mention du plus ancien récit que l'humanité ait connu. Le résultat est toutefois très bien réussi. Le chant de Gilgamesh, dans toute sa « profonde simplicité », est accompagné d'un dessin minimaliste efficace qui sert habilement le propos du récit. Avec ce deuxième et dernier tome de la série, on en voudrait plus, mais tout est dit. Ce serait donc très bête que Dargaud, comme on le voit avec plusieurs succès, en fasse un troisième, question d'étirer la sauce...

Gautier Langevin Le Fureteur



Illustration : © Denis Deprez

Dessine-moi un roman

La transposition en cases de romans, de nouvelles, de contes, de fables, de poèmes ou de chansons ne date pas d'hier, mais elle va croissant et relève dorénavant de la stratégie éditoriale : soucieux de rallier des littéraires peu enclins à lire des récits en images, les éditeurs de BD présentent les adaptations comme des valeurs sûres. Pourtant, leurs tentatives ne sont pas toutes concluantes.

Par Michel Giguère

La version BD des *Champs d'honneur* est arrivée en librairie avec un bandeau clamant : « Pour la première fois, un prix Goncourt adapté en bande dessinée ». Les lecteurs qui connaissent bien le neuvième art ne s'y trompent pas : ils savent que la qualité de l'œuvre originale n'est garante de rien, que sa transposition en BD constitue un exercice périlleux. L'écrivain Jean Rouaud et le bédéiste Denis Deprez ont conjointement mis en images *Les Champs d'honneur* et sa galerie de personnages, mais en 61 planches, ils arrivent tout juste à nous les présenter sommairement, sans qu'on s'y attache, et l'histoire se voit résumée en une suite de décès qui n'émeuvent guère.

Les images peintes par Deprez, à des lieues de l'esthétique traditionnelle de la BD, sont d'un flou qui tutoie l'abstraction ; cela donne des décors sublimes et nourrit l'impression du souvenir d'enfance lointain, mais ne favorise pas l'identification aux protagonistes. Ce « flou artistique » servait mieux une autre transposition d'un roman réalisée par Deprez, à savoir le *Frankenstein* de Mary Shelley (Casterman, 2003). Sa démarche est néanmoins d'un intérêt indéniable, car il réussit, selon ses propres paroles, à « s'appropriier le récit » pour nous offrir « autre chose qu'un texte illustré ».

Dans un registre plus accessible, populaire et commercial, le prolifique scénariste Makyo et le dessinateur Gémine proposent le deuxième tome de leur « mise en cases » du best-seller *Qumran*, thriller historico-religieux d'Eliette Abécassis. On y suit deux amis, respectivement archéologue et paléographe, dans leur dangereuse quête d'un des rouleaux des manuscrits de la mer Morte, dont la teneur pourrait remettre en question les fondements de la culture judéo-chrétienne. Le bédéphile moyen se retrouve ici en terrain familier : traitement visuel conventionnel, mise en scène fluide et récit bien rythmé, qui fait alterner rebondissements, réflexion spirituelle et éléments scientifiques et historiques. Un récit qui s'échelonne sur quelques albums.

Roman noir... et blanc

Au rayon des adaptations de romans en bandes dessinées, Jacques Tardi occupe une place prépondérante : on lui devait déjà quatre enquêtes du détective Nestor Burma, créé par Léo Malet, ainsi que *Jeux pour mourir*, d'après le roman de Géo-Charles Veran, *Le Der des ders*, de Didier Daeninckx, et *Le Cri du peuple*, de Jean Vautrin, autant d'univers auxquels se prêtait admirablement le graphisme de Tardi. D'ailleurs, j'ai toujours considéré que ses planches valaient plus pour les décors, d'un noir et blanc extraordinairement évocateur, que pour la mise en scène souvent pataude —

même s'il peut s'agir d'un parti pris stylistique.

Or, Tardi semble davantage inspiré par le Paris de la Commune de 1871 (*Le Cri du peuple*) ou des années 1950 (*Burma*), que par celui des années 1970, où se situe l'action du dernier roman qu'il a adapté, *Le Petit Bleu de la côte Ouest* : l'album s'avère visuellement moins soigné que ce à quoi nous avait habitué ce maître du noir et blanc. Quant à l'histoire, imaginée par l'auteur de polars Jean-Patrick Manchette, c'est celle, maintes fois ressasée, d'un type ordinaire plongé malgré lui dans une sordide embrouille. On a vu et lu des chasses à l'homme plus enlevantes ; d'ailleurs, l'intérêt de l'écrivain comme du bédéiste résidait plutôt dans la mise en relief de la vacuité existentielle d'un petit cadre qui réalise qu'il n'a pas grand-chose à perdre. Humano annonce deux autres adaptations de polars de Manchette — décédé en 1995 — par Tardi, trente ans après leur seule véritable collaboration, quand le premier avait fourni au second le scénario original de *Griffu*.

Rouge comme l'urgence

Transposer un roman en un seul album de 46, 60 ou 100 planches représente un défi audacieux. Déjà, la formule du cycle donne plus de latitude, comme en témoignent *Qumran* et les grandes réussites que sont *Le Cri du peuple* (Casterman, 4 volumes) et *Ibicus* (de Rabaté, d'après Alexis Tolstoï, Vents d'Ouest, 4 volumes). Mais c'est sans doute la nouvelle qui se prête le mieux à l'exercice. En adaptant *Rouge est ma couleur*, tirée d'un recueil du même nom, l'écrivain Marc Villard et l'auteur de BD Jean Christophe Chauzy arrivent à faire oublier au lecteur, dès les premières images, qu'il s'agissait à l'origine d'un texte littéraire. La lecture ne souffre jamais de la narration elliptique — propre à la bande dessinée —, qui, dans ce cas-ci, confère au récit un rythme trépidant sans engendrer ni confusion, ni zones grises. Le dessin souple et organique de Chauzy, au trait plus jeté, spontané que jamais, de même que ses couleurs électrisantes, sont en phase avec la fébrilité des scènes et des personnages. Ceux-ci se révèlent colorés, forts et attachants.

Comme Tardi, Chauzy n'en est pas à sa première expérience du genre : il a déjà adapté *La Vigie* et *La Vie de ma mère* de Thierry Jonquet (Casterman, 2001 et 2003). Il est, avec Baru et Dumontheuil, l'un des plus inspirés portraitistes d'une certaine France, celle de la zone, de la rue, là où nous enfonce *Rouge est ma couleur*, entre les camés, les truands et des flics dont on ne sait trop de quel côté de la loi ils louvoient. On entre en trombe dans cette histoire et, en même temps, c'est elle qui nous rentre dedans. On en sort secoué, au bout de 56 pages totalement maîtrisées et terriblement vivantes.

Pour compléter le tableau, notons également le début de *La Trilogie noire*, scénarisée par Philippe Bonifay et dessinée par Youssef Daoudi, d'après l'œuvre de Léo Malet. Sans oublier deux rééditions : Casterman a eu la bonne idée de regrouper *Jean de Florette* et *Manon des sources* sous une seule couverture, dans sa collection « Classiques », pour ceux qui n'auraient pas encore goûté *L'Eau des collines* de Marcel Pagnol telle que fidèlement mise en bouteille par Ferrandez ; Actes Sud, enfin, relance la brillante adaptation de *Cité de verre*, d'après Paul Auster, chef-d'œuvre de David Mazzucchelli qui, espérons-le, passera moins inaperçu qu'à sa première parution.



Les Champs d'honneur

Jean Rouaud (scénario) & Denis Deprez (dessin), Casterman, coll. Un monde, 64 p., 25,95 \$



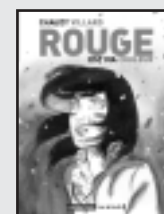
Le Rouleau du Messie : Qumran (t. 1) Le Rouleau de la femme Makyo : Qumran (t. 2)

Makyo (scénario) & Gémine (dessin), Glénat, coll. La Loge noire, 48 p., 21,95 \$ ch.



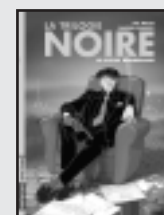
Le Petit Bleu de la côte Ouest

Tardi (scénario & dessin), Les Humanoïdes associés, 78 p., 27,95 \$



Rouge est ma couleur

Marc Villard (adapt.) & Jean-Christophe Chauzy (adapt. et dessin), Casterman, coll. Un monde, 56 p., 25,95 \$



La Vie est dégueulasse : La Trilogie noire (t. 1)

Philippe Bonifay (scénario) & Youssef Daoudi (dessin), Casterman, coll. Ligne rouge, 56 p., 18,95 \$



Jean de Florette / Manon des sources

Jacques Ferrandez (scénario & dessin), Casterman, coll. Classiques, 126 p., 34,95 \$

Quand on refuse on dit non

Ahmadou Kourouma, Points, 160 p., 10,95 \$



En 2003, la littérature africaine de langue française perdait l'un de ses plus fiers ambassadeurs, Ahmadou Kourouma, à qui l'on doit *Les Soleils des indépendances*. Sensible au destin des enfants-soldats, l'auteur natif de la Côte-d'Ivoire a laissé en héritage une œuvre portant sur les régimes militaro-politiques qui ont secoué son pays, ainsi qu'un roman inachevé, *Quand on refuse on dit non*. Il s'agit de la suite de *Allah n'est pas obligé* (prix Renaudot 2000), dans lequel on retrouve le débrouillard Birahima, qui poursuit sa quête d'un lieu sûr avec Fanta, la jeune femme qu'il désire épouser et dont il tente d'assurer la protection avec sa « kalach ».

Le Mal de Montano

Enrique Vila-Matas, 10/18, coll. Domaine étranger, 399 p., 17,50 \$



Apparue à la suite de la sortie de son roman intitulé *Plus jamais rien*, l'affliction dont souffre Montano, le fils du narrateur, un critique littéraire « malade de littérature » qui ne s'exprime que grâce à des mots tirés d'autres livres, est une sorte de paralysie empêchant de continuer à écrire. *Le Mal de Montano* constitue un hommage rendu à la littérature avec une grand « L », de même qu'une réflexion sur sa possible disparition. À la fois roman, essai et auto-fiction, il condense les thèmes chers au cœur du grand écrivain catalan (Prix Médicis étranger 2003).

Mammifères

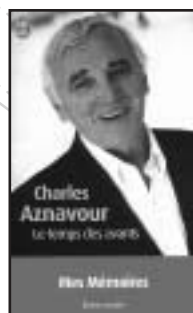
Pierre Mérot, J'ai lu, coll. Nouvelle Génération, 154 p., 9,95 \$



Souvent comparé à Houellebecq, Mérot maîtrise, avec modernité et originalité, humour noir et poésie. L'oncle, le personnage principal, est un célibataire dépressif, alcoolique, angoissé et désabusé, donnant dans le cynisme par excès de lucidité. Il est trop tard pour pleurer le naufrage humain. Cette décapante satire de la médiocrité ambiante, traduite en une dizaine de langues, a mérité le Prix de Flore 2003.

Le Temps des avants

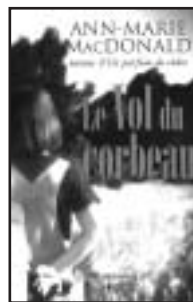
Charles Aznavour, J'ai lu, 351 p., 13,95 \$



Une histoire d'amour inconditionnelle entre les Québécois et le chanteur de *La Bohème* a fait de ses mémoires, édition illustrée, un succès instantané. C'est avec pudeur et humilité que l'octogénaire parle de ses amours, de sa carrière, de sa famille, sans oublier ses racines arméniennes, qui lui sont chères. Aznavour relate des moments tendres, drôles, parfois tristes, qui nous permettent de mieux connaître et admirer l'homme. On se doutait que ses chansons avaient une part autobiographique : avec *Le Temps des avants*, c'est une certitude !

Le Vol du corbeau

Ann-Marie MacDonald, Flammarion Québec, 848 p., 24,95 \$



Après le succès fulgurant de son premier roman, *Un Parfum de cèdre* (2000), vendu à plus de deux millions d'exemplaires, MacDonald devait faire fort pour un second roman ; elle a su relever brillamment le défi avec *Le Vol du Corbeau*, déjà traduit en treize langues. Les MacCarthy forment une famille exemplaire, en apparence du moins. Au cœur de la guerre froide, ils seront vite rattrapés par le poids du mensonge et de la trahison, les séquelles du nazisme et la peur collective du communisme.

K-PAX

Gene Brewer, Labor, coll. Espace Nord, 22,95 \$



En pleine gare centrale de New York, un homme camouflant ses yeux sous des lunettes fumées prétend venir d'une planète située à 7 000 années-lumière de la Terre. Amené dans une clinique psychiatrique, l'hurluberlu subit plusieurs tests : est-il un schizophrène ou un alien ? Cette dernière possibilité permettrait d'expliquer ses dons exceptionnels... Avant d'être un film moyen avec Kevin Spacey dans le rôle de l'extra-terrestre Prot, *K-PAX* a d'abord été un roman, publié en 1995 et best-seller aux États-Unis. Son auteur, né en 1937, est un spécialiste de l'ADN.

L'Affaire du Dahlia noir

Steve Hodel, Points, 762 p., 17,95 \$



Depuis le 15 janvier 1947, le meurtre sordide d'Elisabeth Short, alias le Dahlia noir, intrigue l'Amérique. James Ellroy en a fait un polar (Le Dahlia noir), Brian De Palma tourne présentement le film et Steve Hodel a mené l'enquête pour écrire ce roman-document. C'est en 1999, lorsque l'auteur, policier, découvre dans les effets personnels de son défunt père une photo de la victime, que l'affaire du Dahlia noir, jusqu'alors irrésolue, est réouverte. Ses trois ans d'investigation dans le saisissant Los Angeles des années 40-50 ont permis à Hodel de remonter la trace de l'un des plus célèbres meurtriers à ce jour : son père.

Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit

Mark Haddon, Pocket, 347 p., 11,95 \$



Avec un attachant héros autiste, Haddon a bouleversé des milliers de personnes en les plongeant dans cet univers clos, incroyablement logique, où l'émotion n'existe pas. Ce premier roman du scénariste et illustrateur a fait un tabac en Grande-Bretagne puis dans le monde entier, lui valant le Whitbread Prize 2003. Malgré l'interdiction paternelle, Christopher, 15 ans, décide de mener l'enquête sur la mort cruelle de Wellington, le chien de sa voisine. Ses investigations le mèneront bien plus loin qu'à l'assassin. Brad Pitt produira le film et le scénariste des *Harry Potter* devrait en signer l'adaptation. À suivre !

Altitude zéro

Michel Noël, Hurtubise HMH, coll. Best-Seller, 374 p., 14,95 \$



Michel Noël, ethnologue reconnu pour ses nombreux ouvrages sur les peuples autochtones, rassemble dans *Altitude zéro* deux de ses meilleurs récits pour la jeunesse : *L'Homme de la Toundra* et *La Ligne de trappe*. Ces histoires de survie et de dépassement de soi face à une nature hostile, déjà parues séparément dans la collection jeunesse « Atout Aventure », ont un dénominateur commun : l'écrasement d'un avion dans l'immensité glaciale du Grand Nord. L'auteur livre ici un vibrant « hommage à la toundra ainsi qu'à ses valeureux habitants ».

Dominer le monde ou sauver la planète ?

Noam Chomsky, 10/18, coll. Fait et cause, 386 p., 17,50 \$



Depuis le 11 septembre 2001, Chomsky s'intéresse de près à l'administration Bush et s'inquiète de la stratégie de sécurité instaurée en 2002, et dont le but révélé est la recherche de la suprématie mondiale des États-Unis. Cet ouvrage fascinant est une analyse critique de la politique américaine dans ses ruptures et ses continuités avec la tradition, tant républicaine que démocrate. L'intellectuel le plus influent, selon la revue *Prospect*, livre son opinion avec conviction sur la survie de notre planète, en espérant allumer « une bougie pour que nous puissions y voir ».

Folle

Nelly Arcan, Seuil, coll. Points, 205 p., 13,95 \$



La sulfureuse Nelly Arcan a fait un tabac en France et au Québec avec son premier roman, *Putain* (2001). Dans *Folle*, qui fut en lice pour le Femina 2004, elle poursuit l'exploration des recoins sombres de l'âme humaine ; ici la folie, présentée sous toutes ses variations : jalousie, rage, amour, excès de drogues, sexe, désespoir. C'est l'histoire d'un amour fou et de sa perte, insupportable, qui mène la narratrice à son propre anéantissement. Arcan ne fait pas dans la dentelle : elle aborde la question d'une peur profonde, la plus universelle, celle de vieillir.

Les Jardins de l'enfer

Francine D'Amour, Boréal Compact, 212 p., 13,95 \$



Auteure des *Dimanches sont mortels* (Prix de l'Académie des Lettres du Québec 1988) et *Retour d'Afrique* (2004), D'Amour offre, dans *Les Jardins de l'enfer*, une histoire vibrante dont la narration, qui alterne entre Montréal et les îles Galápagos, fait la force et le dynamisme. Dans le but de faire le point sur sa dévorante relation avec un couple d'adolescents, Gabriel s'enfuit pour les célèbres îles de Darwin, mais ce lieu protégé sera bientôt paradis et enfer à la fois. « Un beau livre dense et évocateur », selon *La Presse*.

Le Roman du Kremlin

Vladimir Fédorovski, Le Livre de Poche, 287 p., 11,95 \$

Le Kremlin, fascinante forteresse moscovite, est depuis Ivan le Terrible le symbole du pouvoir des tsars, de leurs excès et de leurs destins tragiques. Fédorovski, diplomate au temps des bouleversements de l'Est, retrace les grands moments de la civilisation russe à travers les histoires d'amour de trois femmes exceptionnelles : une espionne, une tsarine et une collaboratrice de Lénine. Ce livre de révélations historiques fut couronné en 2004 par le prix Louis Pauwels.

Le Gentilhomme au pourpoint jaune

Arturo Pérez-Reverte, Points, 404 p., 14,95 \$

« Diego Alatrisme était d'une humeur massacrant » : on le serait à moins ! Venu assister à une pièce où évolue une comédienne dont il s'est épris, le fougueux capitaine, figurez-vous donc, vient de se faire tutoyer par un butor. En garde ! Ce cinquième volet des aventures d'Alatrisme reprend là où la fine lame, de retour d'une mission fort chargée en duels, comptait se reposer. Erreur : l'amour apporte quelquefois deux ou trois complications. Dans l'Espagne dorée du XVII^e siècle, la vie ne tient parfois qu'à un fil. Par l'auteur de *Le Hussard* (Seuil).

Fountain Society

Wes Craven, J'ai lu, coll. Science-Fiction, 383 p., 14,95 \$

Le maître de l'horreur Wes Craven, qui nous a donné au cinéma sueurs froides et matière à rire avec les séries *Les Griffes de la nuit* (l'horrible Freddy Krueger !) et *Frissons*, a publié il y a six ans ce roman d'anticipation, son premier. Il nous arrive en français directement en poche : raison de plus pour sauter dessus ! Sur le point de livrer une invention révolutionnaire, Peter Jance, frappé par la maladie, n'a plus qu'une solution devant lui : faire transplanter son cerveau dans un corps plus jeune. Il sera déchiré entre deux vies, deux identités.

Les Morts solitaires

Michael Marshall, J'ai lu, 379 p., 14,95 \$

Stephen King avait louangé *Les Hommes de paille* (Michel Lafon), qui revisitait le thème du tueur en série en lui adjoignant une séduisante explication anthropologique. *Les Morts solitaires* est la suite de ce best-seller enlevante. Le personnage de Ward Hopkins est de retour. Lorsque la valse des cadavres reprend de plus belle sur la côte Ouest, Hopkins sait qu'il doit de nouveau affronter l'horreur avant de tomber à son tour. À lire d'urgence avant de passer à *Le Sang des anges* (Michel Lafon), paru plus tôt cette année.

Rebus et le Loup-Garou de Londres

Ian Rankin, Le Livre de Poche, 350 p., 12,95 \$

La série de l'inspecteur Rebus de Ian Rankin ne récolte que des éloges. Encore inédit à ce jour, *Rebus et le Loup-Garou de Londres* en est le cinquième titre. Parce qu'il a commis son premier meurtre dans Wolf Street et qu'il a l'aimable habitude de laisser quelques traces de crocs sur le ventre de ses victimes, un tueur, culture pop oblige — qui ne se souvient pas du fameux film d'horreur quasi éponyme ? —, est surnommé « le Loup-Garou de Londres ». Aux abois, la police fait appel à John Rebus.

Les Chiens de l'hiver

Dan Simmons, Livre de Poche, 440 p., 13,95 \$

Va-t-il enfin écrire le roman de son adolescence ? Écrivain cinquantenaire dépressif, Dale retourne dans sa ville natale habiter la ferme de son ami Duane, mort en 1960, déchiqueté par une machine agricole. Des phénomènes bizarres ne tarderont pas à l'inquiéter : chiens noirs qui rôdent, bruits étranges, ... Hallucinations ou folie ? Renouant avec l'univers de *Nuit d'été* (1993), l'auteur de la série fantastique culte « Hypérion » nous donne, une fois de plus, des sueurs froides.

Fred Hamster et Madame Lilas

Philippe Delepiere, Pocket, 342 p., 12,95 \$

Sur fond de guerre d'Algérie, Delepiere peint un portrait aigredoux de la France des années 60 et de ce qui aurait pu être une belle amitié entre un petit garçon des quartiers prolétaires de Lille et une belle étrangère, Leïla, alias Lilas, si les rapprochements franco-algériens avaient été acceptés. Récompensé par le prix RTL-Lire 2004, *Fred Hamster et Madame Lilas* nous plonge dans un univers gris aux personnages colorés par leur complexité et leur humanité : « Il n'y a ni bons ni méchants chez les héros ordinaires de Delepiere, mais quelques êtres qui résistent (...) » Lire

Séfarade

Antonio Muñoz Molina, Points, 478 p., 16,95 \$

Antonio Muñoz Molina, auteur espagnol culte, offre, sous ce titre exotique, dix-sept textes mettant en scène des héros, réels ou fictifs, aux destins brisés qui évoquent la mémoire de tous les juifs persécutés, exilés ou bannis. Égale à elle-même, la plume de l'écrivain est dense et intense ; chaque histoire est une porte que l'on ouvre pour s'adonner librement à une « déchirante balade » portée par la beauté de la narration. Prix Alberto Benveniste Littérature et Grand Prix Littéraire de Saint-Émilion Pomerol Fronsac du roman étranger en 2004.

Le Danseur de Manhattan

Andrew Holleran, 10/18, coll. Domaine étranger, 287 p., 15,95 \$

Malone est un jeune avocat de bonne famille à qui tout réussit dans le riche et hypocrite Manhattan. La honte de son homosexualité se mue peu à peu en une foudroyante recherche de sensations aux relents suicidaires. Publié en 1978, *Dancer from the Dance* marquait, en même temps que l'entrée dans la littérature d'Andrew Holleran (*Les Nuits d'Aruba*, 10/18), la première variation gay, avant la médiatisation du SIDA, du triste paradoxe de l'amour qui donne la mort.

L'Illusionniste

Hari Kunzru, 10/18, coll. Domaine étranger, 565 p., 19,95 \$

Désigné par la revue *Granta* comme l'une des « vingt révélations littéraires de 2003 », Hari Kunzru a frappé un grand coup avec son premier opus, *L'Illusionniste*. Des rues d'Agra à Oxford en passant par Bombay, ce roman initiatique relate la quête identitaire du jeune Pran, fils d'un Anglais et d'une Indienne qui, sous divers noms, voyage à la recherche de différents destins, mais dont les racines resteront introuvables. Métis comme son protagoniste, Kunzru joue avec l'exotisme et s'interroge sur l'illusoire recherche universelle du « type », celui d'un seul individu.

Histoire d'une vie

Aharon Appelfeld, Seuil, coll. Points, 213 p., 12,95 \$

Aujourd'hui reconnu comme un des plus grands écrivains juifs, Aharon Appelfeld a remporté avec *Histoire d'une vie* le prix Médicis étranger 2004. En 1939, le cauchemar commence. Sa famille est enfermée dans le ghetto, d'où le jeune Aharon, âgé de 10 ans, s'échappe avec le vif espoir de retrouver ses parents. Après plusieurs années d'errance, l'orphelin s'embarque pour la Palestine en 1946. Il y découvre le combat de sa vie, la source de son œuvre exceptionnelle.

Nouvelles françaises du XVIII^e siècle

Collectif, L'instant même, 484 p., 19,95 \$

Le XVIII^e siècle littéraire français tient le plus souvent à ces « pôles » académiques que sont Voltaire et Rousseau. Cette anthologie de nouvelles, colligées et présentées par Marc André Bernier et Réal Ouellet, donne également voix au chapitre aux Gallant, Crébillon fils et Madame de Charrière. La brièveté et la liberté de forme de la nouvelle autorisent toutes les audaces : ces textes ont, par conséquent, été soigneusement choisis afin d'illustrer les thèmes incontournables de ce siècle de théâtre.

le libraire

Volume 8, numéro 32,
janvier-février 2006

ÉDITION

Éditeur : Denis LeBrun

RÉDACTION

Directrice : Hélène Simard

Adjointe à la direction : Annie Mercier

Rédacteur en chef : Stanley Péan

Rédacteur adjoint : Mathieu Simard

Chroniqueurs : Jocelyn Coulon, Laurent Laplante, Robert Lévesque,

Stanley Péan, Antoine Tanguay

Comité : Pascale Raud (Pantoute), Jean Moreau (Clément Morin), Lina Lessard

(Les Bouquinistes), Michèle Roy (Le Fureteur), Eric Bouchard (Monet)

Collaborateurs spéciaux : Caroline Chabot, Michel Giguère, Geneviève Thibault

PRODUCTION

Directeur artistique : Antoine Tanguay

Montage : KX3 Communication inc.

Illustration (couverture et pages 28-29) : Stéphane Jorisch, tirées de l'album pour la jeunesse intitulé *Le Baiser maléfique* (Les 400 coups). Merci à l'artiste et à l'éditeur.

Correction et révision linguistique : Yann Rousset

IMPRESSION

Publications Lysar, courtier

Tirage : 37 000 exemplaires

le libraire est publié six fois par année (février, avril, juin, septembre, octobre, décembre).

PUBLICITÉ

Responsable : Hélène Simard / (418) 692-5421

www.lelibraire.org

Contenu intégral, textes inédits et actualité littéraire

Édimestre : Mathieu Simard / matsimard@lelibraire.org

Webmestre : Daniel Grenier / webmestre@lelibraire.org

Une réalisation des librairies Pantoute (Québec), Clément Morin (Trois-Rivières), Les Bouquinistes (Chicoutimi), Le Fureteur (Saint-Lambert) et Monet (Montréal).

Une production de l'Association pour la promotion de la librairie indépendante (APPLI). Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle n'est autorisée sans l'assentiment écrit de l'éditeur. Les opinions et les idées exprimées dans *le libraire* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Fondé en 1998 / Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada / ISSN 1481-6342 / Envoi de postes-publications 40034260

le libraire est subventionné par le Conseil des Arts du Canada et la SODEC / *le libraire* reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ce projet.



RECYCLEZ CE JOURNAL



Canada



The Canada Council / Le Conseil des Arts
du Canada

SODEC
Québec

le libraire

Dans le prochain numéro :

SPÉCIAL
MYTHOLOGIE ET LITTÉRATURE

GILLES GOUGEON, LIBRAIRE D'UN JOUR

POÉSIE QUÉBÉCOISE :
LES NOUVELLES MAISONS D'ÉDITION

BANDE DESSINÉE :
LES GRANDS CRUS DE L'HIVER

En librairie dans la semaine
du 13 février 2006

COUP DE CŒUR ? COUP DE GUEULE ?

Journal *le libraire* a/s Courrier des lecteurs
286, rue Saint-Joseph Est, Québec (Québec) G1K 3A9

Seules les lettres signées et accompagnées de vos coordonnées,
qui resteront confidentielles, seront retenues.

Notez que *le libraire* se réserve le droit d'abréger les commentaires trop longs.

Ont collaboré à ce numéro

Librairie Pantoute



Mélanie Quimper



Christian Vachon



Charles Quimper



Éric Simard



Mireille
Masson-Cassista



Stéphane Picher



Isabelle Cauchon

Librairie Le Fureteur



Yves Guillet



Gautier Langevin



Michèle Roy

Librairie Les Bouquinistes



Jacynthe Dallaire



Sophie
Gagnon-Bergeron



Sophie Lapointe



Lina Lessard



Josiane
Riverin-Coutlée

Librairie Monet



Eric Bouchard



Laurent Borrego



Susane Duchesne



Mathieu Forget



Alice Lienard



Annie Soutière



May Sansregret



Yolande Lavigueur



Brigitte Moreau



Simon Éthier

Rectifications

Dans le numéro 32,
novembre-décembre 2005
En page 30 (Les essentiels : Bande dessinée), l'album de **PhlppGrnd** à paraître aux **400 coups** s'intitule *Béatrice*, et non *Rebecca*.

Journal *le libraire*



Denis LeBrun



Annie Mercier



Stanley Péan



Hélène Simard



Mathieu Simard



Antoine Tanguay